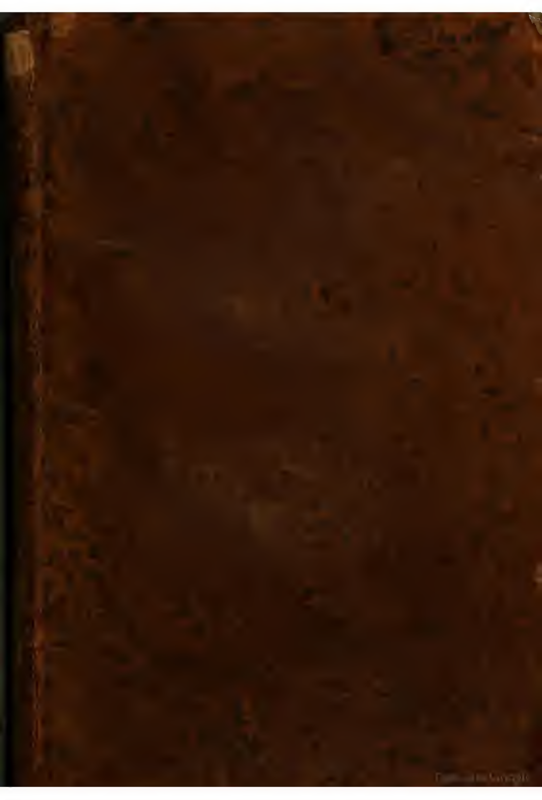
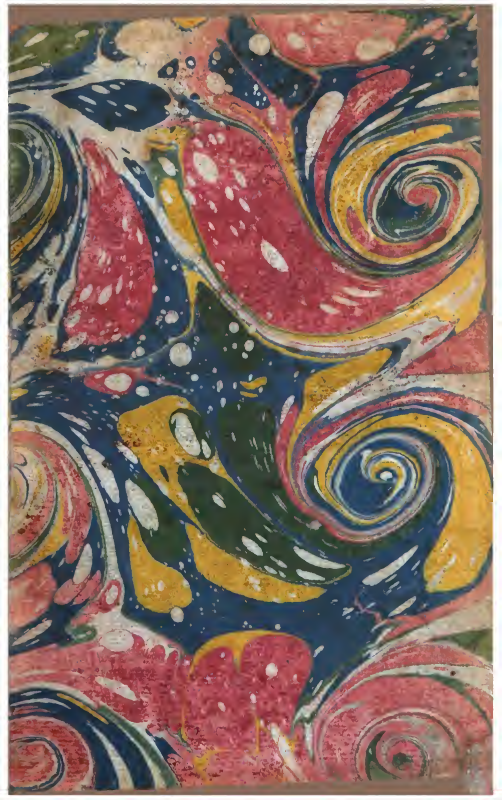
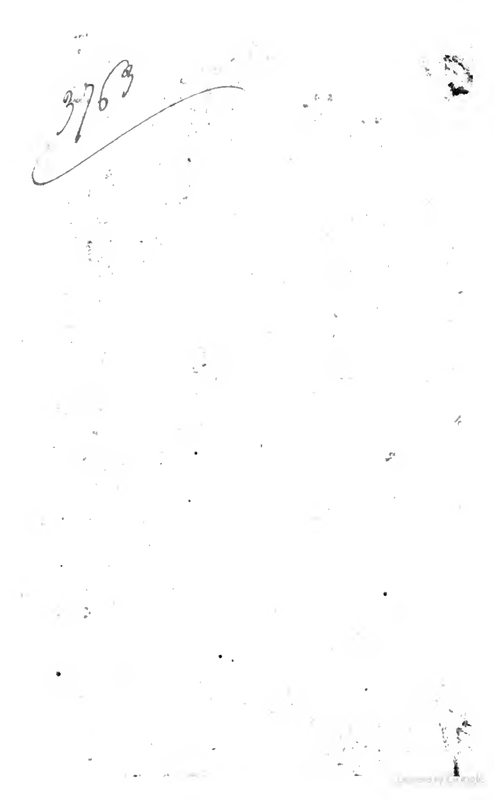
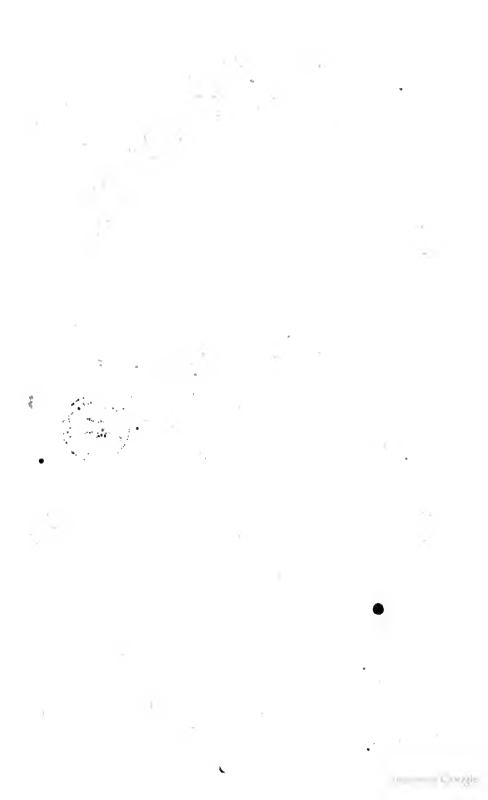










ŒUVRES COMPLETTES DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

M. DCC. LXXXVII.

AU ROI
DE SUEDE.

SIRE,

CET hommage de la reconnoiſſance ne ſera point ſouillé par l'adulation. C'eſt à la Suède, heureuſe de vous avoir remis le dépôt de ſa liberté, à la Suède, où règne à préſent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des lois, à la place des factions & des troubles de l'Anarchie; c'eſt à ce

peuple trop long-temps divisé par des intérêts étrangers, & tout à coup éclairé sur les siens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenoient captives sa force & sa vertu, c'est à lui, SIRE, *à vous louer.*

J'ESPÈRE bien consigner dans les Fastes de vos augustes Alliés cette grande & première époque du règne de VOTRE MAJESTÉ, *cette révolution si évidemment nécessaire au bonheur de vos Etats,* SIRE, *puisqu'elle s'est faite sans violence d'un côté, & sans résistance de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au libérateur, au bienfaiteur de la Suède, ne sera publié que lorsque je ne vivrai plus, & que la tombe, inaccessible à*

l'espérance & à la crainte, garantira ma sincérité.

AUJOURD'HUI, SIRE, c'est de ma propre gloire que je m'occupe, en suppliant VOTRE MAJESTÉ de permettre que cet Ouvrage paroisse au jour sous ses auspices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.

QUE dis-je? Est-ce à moi, SIRE, est-ce à ma vaine gloire que je dois penser dans ce moment? La moitié du globe opprimée, dévastée par le fanatisme, est le tableau que je présente aux yeux de VOTRE MAJESTÉ; je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre hu-

main le glaive des persécuteurs ; je dénonce à la Religion le plus grand crime que le faux zèle ait jamais commis en son nom : puis-je ne pas m'oublier moi-même ?

C'EST l'humanité, SIRE, outragée & foulée aux pieds par son plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui sous la protection d'un Roi sensible & juste, ou plutôt de tous les bons Rois, de tous les Rois qui vous ressemblent. Les attentats du fanatisme ne sont pas de ceux qu'il suffit de déférer à la rigueur des Lois : car les Lois ne sont plus quand le fanatisme domine. Tous les autres crimes ont à redouter ou le châtiment ou l'opprobre ; les siens portent un caractère

qui en impose à l'autorité, à la force, à l'opinion : un saint respect les garantit trop souvent de la peine, & toujours de la honte ; leur atrocité même imprime une religieuse terreur ; & si quelquefois ils sont punis, ils n'en sont que plus révérés. Le fanatisme se regarde comme l'Ange exterminateur. Chargé des vengeances du ciel, il ne reconnoît ni frein, ni Loi, ni Juge sur la terre. Au trône il oppose l'autel, aux Rois il parle au nom d'un Dieu, aux cris de la nature & de l'humanité il répond par des anathêmes. Alors tout se tait devant lui ; l'horreur qu'il inspire est muette. Tyran des ames & des esprits, il y étouffe le sentiment & la lumière naturelle ;

il en chasse la honte, la pitié, le remords; plus d'opprobre, plus de supplice capable de l'intimider: tout est pour lui gloire & triomphe. Que lui opposer, même du haut du trône qu'il regarde du haut des cieux? Peuples & Rois, tout se confond devant celui qui ne distingue parmi les hommes que ses esclaves & ses victimes. C'est sur-tout aux Rois qu'il s'adresse, soit pour en faire ses Ministres, soit pour en faire des exemples plus éclatans de ses fureurs: car ils ne sont sacrés pour lui, qu'autant qu'il est sacré pour eux. Aussi les a-t-on vus cent fois le servir en le détestant, & de peur d'attirer sa rage sur eux-mêmes, lui laisser dévorer sa proie, & lui

livrer des millions d'hommes pour l'assouvir & l'appaiser. Quel ennemi, SIRE, pour les Souverains, pour les pères des Nations ; qu'un monstre qui, jusques dans leurs bras, déchire leurs enfans, sans qu'ils osent les lui arracher ! C'est donc aux Rois à se liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès sa naissance, ou plutôt avant sa naissance, avec la superstition qui en est le germe & l'aliment.

VOUS êtes né, SIRE, pour donner de grands exemples à vos pareils ; mais peut-être ne serez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les Rois à soutenir, d'une protection éclatante, les

Ecrivains qui prémuniſſent les générations futures contre les ſéductions & les fureurs du fanatiſme, & qui jettent dans les eſprits cette lumière vraiment céleſte, ces grands principes d'humanité & de concorde univerſelle, ces maximes enfin d'indulgence & d'amour, dont la Religion, ainſi que la Nature, a fait l'abrégé de ſes lois & l'eſſence de ſa morale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
Marmontel.

PRÉFACE.

TOUTES les Nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus eſtimables ſont celles qui s'en accuſent. Les Eſpagnols ont eu cette ſincérité, ſi digne de leur caractère.

Jamais l'Hiſtoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du Nouveau Monde dans le Livre de Las-Caſas (*a*). Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux Prélat, ce témoin qu'a rendu célèbre ſa ſincérité coura-

(*a*) *La découverte des Indes Occidentales*, publiée en Eſpagne en 1542, traduite en françois, & imprimée à Paris en 1687.

gueufe, compare les Indiens à des agneaux (*a*), & les Efpagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions preffés d'une longue faim. Tout ce qu'il dit dans fon Livre, il l'avoit dit aux Rois, au Confeil de Caftille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accufoit. Jamais on n'a blâmé fon zèle ; on l'a même honoré : preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit n'étoient ni permis par le Prince, ni avoués par la Nation.

On fait que la volonté d'Ifabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut conftamment de

(*a*) Chriftophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. « Je jure, difoit-il à Ferdinand dans une de fes lettres, je jure à Votre Majefté qu'il n'y a pas au monde un peuple plus doux ».

ménager les Indiens : c'eſt ce qu'atteſtent toutes les ordonnances, tous les réglemens faits pour eux (*a*).

Quant à ces crimes, dont l'Eſpagne s'eſt lavée en les publiant elle-même & en les dévouant au

(*a*) « Ce que je vous pardonne le moins, diſoit Iſabelle à Chriſtophe Colomb, c'eſt d'avoir ôté, malgré mes déſenſes, la liberté à un grand nombre d'Indiens ».

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens ſeroient ſéparés des Eſpagnols ; qu'on les occuperoit utilement, mais ſans rigueur ; qu'on en formeroit pluſieurs villages ; qu'on aſſigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à ſon profit, en payant un tribut équitablement impoſé.

Dans une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes, qui ſe tint à Burgos, le Roi Catholique, Ferdinand, déclara que les habitans du Nouveau Monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter comme tels. « Votre Majeſté, dit Las-Caſas à Charles-Quint, ordonna encore la même choſe l'an 1523 ». Même déciſion en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le Conſeil.

blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonſtances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les peuples de la Zone tempérée, tranſplantés entre les tropiques, ne peuvent, ſous un ciel brûlant, ſoutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le Nouveau Monde, ou ſe borner à un commerce paiſible avec les Indiens, ou les contraindre, par la force, de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une ſageſſe que les Peuples n'ont jamais eue, & que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de ſecours mutuels eût été le plus juſte: par de nouveaux beſoins & de nouveaux plai-

firs, l'Indien feroit devenu plus laborieux, plus actif; & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagemens: l'égalité le bleffe; il domine, il commande, il veut recevoir fans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit preffé de s'enrichir; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier: « Si vous ne pouvez pas vous-mêmes tirer du fein d'une terre fauvage les productions, les métaux, les richeffes qu'elle renferme, abandonnez-la; foyez pauvres, & ne foyez pas inhumains ». Fainéans & avares, ils voulurent avoir, dans leur oifiveté fuperbe, des efclaves & des tréfors. Les Portugais avoient déjà trouvé

l'affreuſe reſſource des Nègres ; les Eſpagnols ne l'avoient pas : les Indiens, naturellement foibles, accoutumés à vivre de peu, ſans déſirs, preſque ſans beſoins, amollis dans l'oiſiveté, regardoient comme intolérables les travaux qu'on leur impoſoit ; leur patience ſe laſſoit & s'épuiſoit avec leur force ; la fuite, leur ſeule défenſe, les déroboit à l'oppreſſion ; il fallut donc les aſſervir. Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Les Caſtillans qui paſsèrent dans l'Inde avec Chriſtophe Colomb, étoient la lie de la Nation, le rebut de la populace (a). La misère, l'avidité, la diſſolution, la débauche,

(a) On y joignit les malfaiteurs.

un courage déterminé, mais ſans frein comme ſans pudeur, mêlé d'orgueil & de baſſeſſe, formoient le caractère de cette ſoldateſque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires ſans diſcipline & ſans mœurs, qui ne connoiſſoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage & le butin ; & ce fut à ces hommes que l'Amiral Colomb eut la malheureuſe imprudence d'abandonner les peuples qui ſe livroient à lui.

Les habitans de l'île Haïti (*a*), avoient reçu les Caſtillans comme

(*a*) L'île Eſpagnole, ou Saint-Domingue.

des Dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un respect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Castillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la Cour d'Espagne la nouvelle de ses succès. Il partit (*a*), & laissa dans l'île, au milieu des Indiens, une troupe de scélérats qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abusèrent à leurs yeux, & par toute sorte d'indignités, leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

(*a*) Il eut peur qu'un de ses Lieutenans, appelé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

Colomb, à ſon retour, apprit leur mort : elle étoit juſte ; il auroit dû la pardonner : il la vengea par une perfidie. Il tendit un piége au Cacique (*a*) qui avoit délivré l'île de ces brigands, le fit prendre par trahiſon, le fit embarquer pour l'Eſpagne. Toute l'île ſe ſouleva ; mais une multitude d'homme nus, ſans diſcipline & ſans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des Inſulaires fut égorgé, le reſte prit la fuite, ou ſubit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Eſpagnols à faire pourſuivre & dévorer

(*a*) Le Cacique s'appeloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent briſés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être ſortis du port.

les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chasse (*a*).

Les Indiens, assujettis, gémirent quelque temps sous les dures lois que les vainqueurs leur imposoient. Enfin excédés, rebutés, ils se sauvèrent sur les montagnes. Les Espagnols les poursuivirent, & en

(*a*) « Ils leur sautoient à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord, & les mettoient en pièces après les avoir terrassés ». (*Las-Casas.*) Croiroit-on que les Historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appelé *Bézerillo*, « lequel, pour sa férocité & sa sagacité singulière à distinguer un Indien d'avec un Espagnol, avoit la même portion qu'un soldat, non seulement en vivres, mais en or, en esclaves, &c. » ? Les autres chiens n'avoient que la demi-paye; mais ils se nourrissoient de la chair des Indiens qu'ils égorgoient, ou que l'on égorgeoit pour eux. On a vu, dit Las-Casas, des Espagnols assez inhumains pour donner à manger de petits enfans à leurs chiens affamés. Ils prenoient ces enfans par les deux jambes, & les mettoient en quartiers ».

tuèrent un grand nombre ; mais ce maſſacre ne remédioit point à la néceſſité preſſante où l'on étoit réduit : plus de cultivateurs, & dès-lors plus de ſubſiſtance. On diſtribua aux Eſpagnols des terres que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable. Colomb voulut la modérer ; ſa ſévérité révolta une partie de ſa troupe : les coupables, ſelon l'uſage, noircirent leur accuſateur, & le perdirent à la Cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (*a*), & qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, ſe garda bien de l'imiter : il vit que le plus sûr moyen de s'attacher des

(*a*) François de Bovadilla.

hommes ennemis de toute difcipline, c'étoit de donner un champ libre au défordre & au brigandage, dont il partageroit les fruits. Ce fut là fa conduite.

De la corvée à la fervitude le paffage eft facile : ce tyran le franchit. Les malheureux Infulaires, dont on fit le dénombrement, furent divifés par claffes, & diftribués comme un bétail dans les poffeffions Efpagnoles, pour travailler aux mines & cultiver les champs. Réduits au plus dur efclavage, ils y fuccomboient tous, & l'île alloit être déferte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du Gouverneur, le rappela ; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'île.

Vingt-un navires chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abîmés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'Hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes. J'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son ſucceſſeur (*a*) fut plus adroit, & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux Inſulaires; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient ceſſé. Le nouveau tyran écrivit à Iſabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Eſpagnols, & d'aimer mieux être vagabonds, que de vivre avec des Chrétiens, pour ſe faire enſeigner leur loi : *comme s'ils euſſent été*

(*a*) Nicolas Ovando.

obligés de deviner, obſerve Las-Caſas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La Reine donna dans le piége. Elle ne ſavoit pas qu'en s'éloignant des Eſpagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppreſſeurs ; elle ne ſavoit pas que, pour aller chercher & ſervir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittaſſent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laiſſaſſent leurs terres incultes, & ſe rendiſſent au lieu marqué à travers des déſerts immenſes, expoſés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en ſociété & en commerce avec les Eſpagnols, & que chacun de leurs Caciques feroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes pour les travaux qu'on leur impoſeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eſt la méthode des tyrans ſubalternes, pour s'aſſurer l'impunité, de ſurprendre des ordres vagues, qui ſervent au beſoin de ſauve-garde au crime, comme l'ayant autoriſé. Le Gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahiſon, du ſeul peuple de l'île qui pouvoit ſe défendre (*a*), tout le reſte fut opprimé (*b*) ; & dans les mines de Cibao il en périt un ſi grand nombre, que l'île fut bientôt changée en ſolitude.

(*a*) Le peuple de Xaragua.

(*b*) « Ceux qu'Ovando avoit mis à la tête des troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui cauſer de l'inquiétude, les réduiſirent à de ſi cruelles extrémités, que ces malheureux s'enfonçoient de rage leurs flèches dans le corps, les retiroient, les mordoient, les briſoient, & en jetoient les débris aux Chrétiens, dont ils croyoient s'être vengés par cette inſulte ». (Herrera.)

Ce fut là comme le modèle de la conduite des Eſpagnols dans tous les pays du Nouveau Monde. De l'exemple on fit un uſage, & de l'uſage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible ; que pour avoir de l'or on ait verſé du ſang ; que la pareſſe & la cupidité aient fait réduire en ſervitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités communes. On ſait que l'amour des richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands ; on ſait que dans l'éloignement les lois ſont ſans appui, l'autorité ſans force, la diſcipline ſans vigueur ; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin ; qu'il eſt aiſé

d'en obtenir, par le menſonge & la ſurpriſe, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'eſt pas dans la nature des hommes, même les plus pervers, c'eſt ce que je vais rappeler. La plume m'eſt tombée de la main plus d'une fois en l'écrivant; mais je ſupplie le Lecteur de ſe faire un moment la violence que je me ſuis faite. Il m'importe, avant d'expoſer le deſſein de mon Ouvrage, que l'objet en ſoit bien connu. C'eſt Barthelemi de Las-Caſas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au Conſeil des Indes.

« Les Eſpagnols, montés ſur de beaux chevaux, armés de lances & d'épées, n'avoient que du mépris pour des ennemis ſi mal équipés; ils en faiſoient impunément d'horribles

boucheries ; ils ouvroient le ventre aux femmes enceintes, pour faire périr leur fruit avec elles ; ils faiſoient entre eux des gageures, à qui fendroit un homme avec le plus d'adreſſe d'un ſeul coup d'épée, ou à qui lui enleveroit la tête de meilleure grâce de deſſus les épaules ; ils arrachoient les enfans des bras de leur mère, & leur briſoient la tête en les lançant contre des rochers..... Pour faire mourir les principaux d'entre ces Nations, ils élevoient un échafaud de perches. Après les y avoir étendus, ils allumoient ſous l'échafaud un petit feu, pour faire mourir lentement ces malheureux, qui rendoient l'ame avec d'horribles hurlemens, pleins de rage & de déſeſpoir. Je vis un jour quatre ou cinq des plus illuſ-

tres de ces Insulaires qu'on brûloit de la sorte ; mais comme les cris effroyables qu'ils jetoient dans les tourmens étoient incommodes à un Capitaine Espagnol, & l'empêchoient de dormir, il commanda qu'on les étranglât promptement. Un Officier dont je connois le nom, & dont on connoît les parens à Séville, leur mit un bâillon à la bouche, pour les empêcher de crier, & pour avoir le plaisir de les faire griller à son aise, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'âme dans ce tourment. J'ai été témoin oculaire de toutes ces cruautés, & d'une infinité d'autres que je passe sous silence».

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'est qu'un recueil de récits tout semblables ; & quand on a lu ce qui s'est passé dans l'île

Eſpagnole, on ſait ce qui s'eſt pratiqué dans toutes les îles du Golfe, ſur les côtes qui l'environnent, au Mexique, & dans le Pérou.

Quelle fut la cauſe de tant d'horreurs dont la nature eſt épouvantée? Le fanatiſme : il en eſt ſeul capable; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit d'intolérance & de perſécution, l'eſprit de haîne & de vengeance, pour la cauſe d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on ſe fait les Miniſtres. Cet eſprit régnoit en Eſpagne, & il avoit paſſé en Amérique avec les premiers Conquérans. Mais comme ſi on eût craint qu'il ne ſe ralentît, on fit un dogme de ſes maximes, un précepte de ſes fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en ſyſ-

tême. Un Pape y mit le ſceau de la puiſſance apoſtolique, dont l'étendue étoit alors ſans bornes : il traça une ligne d'un pôle à l'autre, & de ſa pleine autorité, il partagea le Nouveau Monde entre deux Couronnes excluſivement (*a*). Il réſervoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée ; donnoit tout l'occident à l'Eſpagne, & autoriſoit ſes Rois à ſubjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la Foi chrétienne les habitans de toutes les îles & terre-ferme qui ſeroient de ce côté-là. La bulle (*b*)

(*a*) On ſait que François I[er]. demandoit à voir l'article du teſtament d'Adam qui avoit exclu le Roi de France du partage du Nouveau Monde.

(*b*) *Decretum & indultum Alexandri Sexti, ſuper expeditione in Barbaros Novi Orbis, quos* Indos *vocant.*

eſt de l'année 1493, la première du pontificat d'Alexandre VI.

Or on va voir quel fut le ſyſtême élevé ſur cette baſe, & que de tous les crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuger les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſpagne en Amérique une formule pour les ſommer de ſe rendre (*a*). Dans cette formule, approuvée & vraiſemblablement dictée par des Docteurs en Théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la ſouveraineté du monde à un homme appelé Pierre; qu'à lui ſeul avoit été attribué le nom de *Pape*, parce qu'il eſt père & gardien de

(*a*) Le premier qui employa cette formule fut Alfonſe Ojeda, en 1510. « Elle a ſervi, dit Herrera, dans toutes les autre occaſions où les Caſtillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelque pays ».

tous les hommes ; que ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéiſſoient & l'avoient reconnu pour le maître du monde ; qu'au même titre, l'un de ſes ſucceſſeurs avoit fait donation aux Rois de Caſtille de ces îles & terre-ferme de la mer océane ; que tous les peuples auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient ſoumis au pouvoir de ces Rois, & avoient embraſſé le Chriſtianiſme de bonne volonté, ſans condition ni récompenſe. « Si vous faites de même, ajoutoit l'Eſpagnol qui parloit dans cette formule, vous vous en trouverez bien, comme preſque tous les habitans des autres îles s'en ſont bien trouvés.... Mais, au contraire, ſi vous ne le faites pas, ou ſi par malice vous apportez du retardement à le faire, je vous dé-

clare & vous aſſure qu'*avec l'aide de Dieu*, je vous ferai la guerre à toute outrance ; que je vous attaquerai de toutes parts & de toutes mes forces ; que je vous aſſujettirai ſous le joug de l'obéiſſance de l'Egliſe & du Roi. Je prendrai vos femmes & vos enfans, je les rendrai eſclaves, je les vendrai, ou les emploierai ſuivant la volonté du Roi ; j'enleverai vos biens & vous ferai *tous les maux imaginables*, comme à des ſujets rebelles & déſobéiſſans ; & je proteſte que *les maſſacres & tous les maux qui en réſulteront*, ne viendront que de votre faute, non de celle du Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui m'ont accompagné ».

Ainſi fut réduit en ſyſtême le droit d'aſſervir, d'opprimer, d'exterminer

terminer les Indiens ; & toutes les fois que cette grande cause fut débattue devant les Rois d'Espagne, le Conseil vit en même temps des Théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature, & des Théologiens opposer à ces droits l'intérêt de la Foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Aristote, lequel décidoit, disoit-on, que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans (*a*).

(*a*) Dans la fameuse conférence de Barthelemi de Las-Casas avec l'Evêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque osa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la servitude.

Le Docteur Sépulvéda, gagné par les Grands de la Cour, qui avoient des possessions dans l'Inde, fit un Livre où il soutenoit que les guerres des Espagnols dans le Nouveau Monde étoient non seulement permises, mais nécessaires pour y éta-

Or, dès qu'une queſtion de cette importance dégénère en controverſe, on ſent quelle eſt, dans les Conſeils, l'incertitude & l'irréſolution ſur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage ſur le plus modé-

---

blir la Foi, & que les Eſpagnols étoient fondés en droit pour ſubjuguer les Indiens.

Las Caſas, que l'on mit aux priſes avec ce Docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les actes de toutes les vertus; mais qu'il falloit les y engager par la perſuaſion & par de bons exemples; & il propoſoit pour modèles les Apôtres & les Martyrs. Mais Sépulvéda lui oppoſa le *Compelle intrare*, & le Deutéronome, où il eſt dit: « Quand vous vous préſenterez pour attaquer une place, vous offrirez d'abord la paix aux habitans, & s'ils l'acceptent, & qu'ils vous livrent les portes de la ville, vous ne leur ferez aucun mal, & vous les recevrez au nombre de vos tributaires; mais s'ils prennent les armes pour ſe défendre, vous les paſſerez tous au fils de l'épée, ſans épargner les femmes ni les enfans ».

ré (*a*). La cauſe de la juſtice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, & c'eſt le petit nombre ; la cauſe des paſſions a pour elle tous les hommes qu'elle intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'autant plus ardens à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité, & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire, tout accès à l'hu-

(*a*) On en vit un exemple lorſque les Moines Jéronimites furent chargés, en qualité de Commiſſaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départemens où l'on avoit diſtribué les Indiens, ſeroient abolis. Cet article, d'où dépendoit le ſalut des Indiens fut ſans effet ; & la ſervitude ſubſiſta par la foibleſſe & l'infidélité de ces indignes Commiſſaires.

manité ; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſpèce de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir; qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes erreurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit ; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance, & auquel on ſe croyoit sûr de plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête ; je n'en réſerve au fanatiſme que ce qui lui eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguiſée à plaiſir (*a*). Eſt-il concevable

(*a*) Les cruautés que les ſauvages du Canada

en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil ſi tendre & ſi touchant qu'ils avoient fait aux Eſpagnols, ne les euſſent point déſarmés, ſi le fanatiſme ne fût venu les endurcir & les pouſſer au crime ? Et à quelle autre cauſe imputer leur furie ? Le brigandage, ſans mélange de ſuperſtition, peut-il aller juſqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, juſqu'à égorger les vieillards & les enfans à la mamelle,

---

exercent ſur leurs captifs ſont réciproques, & du moins leur furie eſt aiguiſée par la vengeance. Mais que des hommes ſoient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'eſt ce que la nature n'a jamais produit ſans le concours du fanatiſme ; & il faut croire que les Eſpagnols qui paſſoient en Amérique, étoient une eſpèce de monſtres unique dans l'univers, ou reconnoître une cauſe qui les avoit dénaturés.

jusqu'à se faire un jeu d'un massacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris ? La nature, dans ses erreurs, peut quelquefois produire un semblable monstre ; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaisir de l'être, des colonies d'hommes-tigres passent les bornes de la nature. Les forcenés ! en égorgeant, en faisant brûler tout un peuple, ils invoquoient Dieu & ses Saints ! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, disoient-ils, de Jésus-Christ & des douze Apôtres ! Etoit-ce impiété, ou fanatisme ? Il n'y a point de milieu ; & l'on sait bien que les Espagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raison d'attribuer

au fanatiſme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait ſans lui ; & à qui ſe refuſeroit encore à l'évidence, je demanderois ſi les Eſpagnols, en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens ? s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jéſus-Chriſt ?

Les partiſans du fanatiſme s'efforcent de le confondre avec la religion : c'eſt là leur ſophiſme éternel. Les vrais amis de la religion la ſéparent du fanatiſme, & tâchent de la délivrer de ce ſerpent caché & nourri dans ſon ſein. Tel eſt le deſſein qui m'anime.

Ceux qui penſent que la victoire eſt décidée ſans retour en faveur de la vérité, que le fanatiſme eſt aux abois, que les autels qu'il em-

braſſoit, ne ſont plus pour lui un aſile, regarderont mon Ouvrage comme tardif & ſuperflu : faſſe le ciel qu'ils aient raiſon ! Je ſerois indigne de défendre une ſi belle cauſe, ſi j'étois jaloux du ſuccès qu'elle auroit eu avant moi & ſans moi. Je ſais que l'eſprit dominant de l'Europe n'a jamais été ſi modéré ; mais je répète ici ce que j'ai déjà dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux ſont baſſes, pour travailler aux digues.*

Le but de cet Ouvrage eſt donc, & je l'annonce ſans détour, de contribuer, ſi je le puis, à faire déteſter de plus en plus ce fanatiſme deſtructeur; d'empêcher, autant qu'il eſt en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatiſſante & charitable, & d'inſpirer pour elle

autant de vénération & d'amour, que de haîne & d'exécration pour ſon plus cruel ennemi.

J'ai mis ſur la ſcène, d'après l'Hiſtoire, des fourbes & des fanatiques ; mais je leur ai oppoſé de vrais Chrétiens. Barthelemi de Las-Caſas eſt le modèle de ceux que je révère : c'eſt en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zèle pur & tendre, enfin l'eſprit du Chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, ſont les exemples du fanatiſme qui dénature l'homme & qui pervertit le Chrétien : c'eſt en eux que j'ai mis ce zèle abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſavoue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois,

mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'Empire du Mexique étoit détruit; celui du Pérou fleurissoit encore; mais, en mourant, l'un de ses Monarques l'avoit partagé entre ses deux fils. Cusco avoit son roi, Quito avoit le sien. Le fier Huascar, roi de Cusco, avoit été cruellement blessé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ses Provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un usurpateur de ses droits. Cependant un reste de vénération pour la mémoire du roi son père réprimoit son ressentiment; & au sein d'une paix trompeuse & peu durable, tout l'Empire alloit célebrer la grande fête du Soleil (*a*).

(*a*) A l'équinoxe de septembre. On appeloit cette fête *Citua Raïmi*. Voy. *Garcillasso*, *liv*. 2, *chap*. 22.

Le jour marqué pour cette fête étoit celui où le Dieu des Incas, le Soleil, en s'éloignant du nord, passoit sur l'équateur, & se reposoit, disoit-on, sur les colonnes de ses temples. La joie universelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'est sur-tout dans les murs de Quito, dans ses délicieux vallons, que cette sainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une si favorable & si douce influence; aucun Peuple aussi ne lui rend un hommage plus solennel.

Le Roi, les Incas, & le Peuple, sur le vestibule du temple où son image est adorée, attendent son lever dans un religieux silence. Déjà l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*astre à la brillante chevelure* (*a*), & qu'ils révèrent comme le favori du Soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon, un doux frémissement se fait entendre autour du

(*a*) *Chasca*, chevelue.

temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient ; des flots de pourpre & d'or peu à peu s'y répandent, la pourpre à son tour se dissipe, l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens observe ces gradations, & leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux ; & leur attente est aussi timide que si elle étoit incertaine.

Soudain la lumière à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament ; l'astre qui la répand s'élève ; & la cîme du Cayambur (*a*) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le temple s'ouvre, & que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du sanctuaire, devient elle-même resplendissante à l'aspect du Dieu qui la frappe de son immortelle clarté. Tout se prosterne, tout l'adore ; & le Pontife (*b*), au mi-

(*a*) Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(*b*) Le Sacerdoce résidoit dans la famille des

lieu des Incas & du chœur des Vierges ſacrées, entonne l'hymne ſolennelle, l'hymne auguſte, qu'au même inſtant des millions de voix répètent, & qui, de montagne en montagne, retentit des ſommets de Pambamarca juſques par de là le Potoſe.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers ! toi qui, du haut des cieux, ne ceſſes de verſer au ſein de la nature, dans un océan de lumière, la chaleur, & la vie, & la fécondité ; Soleil, reçois les vœux de tes enfans & d'un Peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE *ſeul.*

O Roi, dont le trône ſublime brille d'un éclat immortel, avec quelle impoſante majeſté tu domines dans le vaſte empire des airs ! Quand tu parois dans

---

Incas. Le Grand-Prêtre du Soleil devoit être oncle ou frère du Roi. On l'appeloit *Villuma* ou *Villacuma*, diſeur d'oracles.

ta splendeur, & que tu agites sur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que sont-ils devenus, ces feux qui parsemoient les voiles de la nuit ? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire ? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils resteroient ensevelis dans l'abîme de ta lumière; ils seroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde ! heureuses les épouses qui forment ta céleste cour (*a*) ! que ton réveil est beau ! quelle magnifi-

---

(*a*) Il nous reste une hymne péruvienne, adressée à une fille céleste, qui, dans la Mythologie du pays, faisoit l'office des Hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le caractère de la poésie des Péruviens. « Belle fille, ton malin frère vient de casser ta petite urne, où étoient enfermés l'éclair, le tonnerre & la foudre, & d'où ils se sont échappés. Pour toi, tu ne verses sur nous que la neige & les douces pluies. C'est le soin que t'a confié celui qui régit l'univers ».

cence dans l'appareil de ton lever! quel charme répand ta présence! les compagnes de ton sommeil soulèvent les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes, & tes premiers regards dissipent l'immense obscurité des cieux. Oh! quelle dut être la joie de la Nature, lorsque tu l'éclairas pour la première fois! Elle s'en souvient; & jamais elle ne te revoit sans ce tressaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un père adoré, dont l'absence l'a fait languir.

LE PONTIFE *seul.*

Ame de l'univers! sans toi le vaste océan n'étoit qu'une masse immobile & glacée; la terre, qu'un stérile amas de sable & de limon; l'air, qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive & féconde; l'air devint fluide & subtil, les ondes souples & mobiles, la terre fertile & vivante; tout s'anima, tout s'embellit: ces élémens, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdissement, firent une heureuse alliance:

le feu se glisse au sein de l'onde ; l'onde, divisée en vapeurs, s'exhale & se filtre dans l'air ; l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité ; la terre enfante & reproduit sans cesse les fruits de cet amour, sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers, ô Soleil ! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais ? N'es-tu que le ministre d'une cause première, d'une intelligence au-dessus de toi ? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoissans ; mais si tu accomplis la loi d'un être invisible & suprême (*a*), fais passer nos

(*a*) Ce Dieu inconnu s'appeloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laissé subsister son temple dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens, ses adorateurs, ne lui offroient point de sacrifices.

vœux jufqu'à lui : il doit fe plaire à être adoré dans fa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, père de Manco, père de nos Rois, ô Soleil! protège ton Peuple, & fais profpérer tes enfans!

CHAPITRE II.

Le premier des Incas, fondateur de Cusco, avoit institué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre saisons de l'année (*a*); mais elles rappeloient à l'homme des objets plus intéressans, la Naissance, le Mariage, la Paternité, & la Mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la Naissance; & les cérémonies de cette fête consacroient l'autorité des lois, l'état des citoyens, l'ordre & la sûreté publique.

D'abord il se forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux qui lui présentent, dans des corbeilles, les enfans nouvellement nés. Le Monarque

(*a*) Quoique les saisons ne soient pas distinctes dans les climats du Pérou, on ne laissoit pas d'y diviser l'année par les deux solstices & les deux équinoxes : ce qui répond à nos quatre saisons.

leur donne le ſalut paternel. « Enfans, dit-il, votre père commun, le fils du Soleil, vous ſalue. Puiſſe le don de la vie vous être cher juſqu'à la fin! puiſſiez-vous ne jamais pleurer le moment de votre naiſſance! Croiſſez, pour m'aider à vous faire tout le bien qui dépend de moi, & à vous épargner ou adoucir les maux qui dépendent de la nature ».

Alors les dépoſitaires des lois en déployent le livre auguſte. Ce livre eſt compoſé de cordons de mille couleurs (*a*); des nœuds en ſont les caractères; & ils ſuffiſent à exprimer des lois ſimples comme les mœurs & les intérêts de ces Peuples. Le Pontife en fait la lecture; le Prince & les Sujets entendent de ſa bouche quels ſont leurs devoirs & leurs droits.

La première de ces lois leur preſcrit le culte. Ce n'eſt qu'un tribut ſolennel de reconnoiſſance & d'amour: rien d'inhumain, rien de pénible; des prières,

(*a*) Ces cordons s'appeloient *Quippos*, & ceux qui les gardoient *Quippocamaïs*, chargés des *Quippos*.

des vœux, quelques offrandes pures; des fêtes où la piété se concilie avec la joie : tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison.

La seconde loi s'adresse au Monarque : elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soléil, qui dispense à tous sa lumière; d'étendre, comme lui, son heureuse influence, & de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité; de voyager dans son Empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon Roi; d'être accessible & populaire, afin que, sous son règne, l'homme injuste ne dise pas : *que m'importent les cris du foible?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux, car s'il est affligé d'en voir, il se reprochera d'en faire; & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide & conseil de la justice, & un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'ini-

quité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le ſang des hommes, à uſer de ménagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adreſſe encore à la famille des Incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéiſſance & du zèle, à uſer avec modeſtie des privilège de leur rang, à fuir l'orgueil & la molleſſe ; car l'homme oiſif pèſe à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troiſième impoſoit aux Peuples le plus inviolable reſpect pour la famille du Soleil, une obéiſſance filiale envers celui de ſes enfans qui régnoit ſur eux en ſon nom, un dévouement religieux au bien commun de ſon Empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du ſang & de l'hymen, & qui, ſur des peines ſévères, aſſuroit la foi conjugale (*a*) & l'autorité

(*a*) L'Inca lui ſeul, afin d'étendre & de perpétuer la branche aînée de la famille du Soleil, pouvoit épouſer pluſieurs femmes.

paternelle, les deux ſupports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres preſcrivoit auſſi le tribut. De trois parties égales du terrain cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca, & l'autre au Peuple. Chaque famille avoit ſon apanage; & plus elle croiſſoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'eſt à ces biens que ſe bornoient les richeſſes d'un Peuple heureux. Il poſſédoit en abondance les plus précieux des métaux, mais il les réſervoit pour décorer ſes temples & les palais de ſes Rois. L'homme, en naiſſant, doté par la Patrie (*a*), vivoit riche de ſon travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le Peuple, pour vivre dans une douce aiſance, n'avoit pas aſſez de ſes biens, ceux du Soleil y ſuppléoient (*a*). Ces biens

(*a*) A chaque enfant mâle, une portion de terrain égale à celle du père; à chaque fille, une moitié.

(*a*) La laine des troupeaux du Soleil & de

n'étoient point engloutis par le luxe du ſacerdoce; il n'en reſtoit dans les mains pures des ſaints Miniſtres des autels que ce qu'en exigeoient les beſoins de la vie: non que la loi leur en fixât l'uſage, mais leur piété modeſte & ſimple ne voyoit rien que d'aviliſſant dans le faſte & dans la molleſſe; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'induſtrie. Ce tribut ſe payoit d'abord à la nature : juſqu'à cinq luſtres accomplis, le fils ſe devoit à ſon père, & l'aidoit dans tous ſes travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes étoient cultivés par le Peuple (*a*). Au nombre des infirmités étoit compriſe la vieilleſſe : les pères qui avoient la douleur de ſurvivre à leurs enfans, ne lan-

l'Inca étoit diſtribuée au peuple. Le coton ſe diſtribuoit de même dans les pays où il falloit être plus légèrement vêtu.

(*a*) Le peuple occupé à ces travaux ſe nourriſſoit à ſes dépens.

guiſſoient pas ſans ſecours ; la jeuneſſe de leur tribu étoit pour eux une famille : la loi les conſoloit du malheur de vieillir. Quand le ſoldat étoit ſous les armes, on cultivoit pour lui ſon champ ; ſes enfans jouiſſoient du droit des orphelins, ſa femme de celui des veuves ; & s'il mouroit dans les combats, l'Etat lui-même prenoit pour eux les ſoins d'un père & d'un époux.

Le Peuple cultivoit d'abord le domaine du Soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin, & de l'infirme ; après cela, chacun vaquoit à la culture de ſon champ. Les terres de l'Inca terminoient les travaux : le Peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours ſolennels, il rempliſſoit l'air de ſes chants (*a*).

La tâche des travaux publics étoit diſtribuée avec une équité qui la rendoit légère. Aucun n'en étoit diſpenſé ; tous

---

(*a*) Le refrein de ces chants étoit *Hailli*, triomphe.

y apportoient le même zèle. Les temples & les forteresses, les ponts d'osier qui traversoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire jusqu'à ses frontières, étoient des monumens, non pas de servitude, mais d'obéissance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faisoit d'effrayans amas pour la guerre : c'étoient des haches, des massues, des lances, des flèches, des arcs, de frêles boucliers : vaine défense, hélas ! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater !

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en lois : ces lois punissoient la paresse & l'oisiveté (*a*), comme celles d'Athènes ; mais, en imposant le travail, elles écartoient l'indigence ; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins espérer

(*a*) Chez les Péruviens, ni les aveugles, ni les muets n'étoient dispensés du travail ; les enfans mêmes, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton & à égréner le maïs.

d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une chofe inviolable & fainte; la liberté, comme le droit le plus facré de la nature; l'innocence, l'honneur, le repos domeftique, comme des dons du ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faifoit grace aux enfans encore dans l'âge de l'innocence, portoit fa rigueur fur les pères, & puniffoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des pères ne retomboit fur les enfans : le fils du coupable puni le remplaçoit fans honte & fans reproche; on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'inftruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractère de la Théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez un peuple laborieux, occupé, fatisfait de fon égalité, sûr d'un bien-être fimple & doux, fans ambition, fans envie, exempt de nos befoins fantafques & de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public diftribué fur tous, attaché

par reconnoiſſance au gouvernement juſte & ſage qui faiſoit ſa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les lois comme inutiles : elles étoient préſervatives, & preſque jamais vengereſſes.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des Vierges du Soleil. O ! comment, chez un Peuple ſi modéré, ſi doux, pouvoit-il exiſter une loi ſi cruelle ? Le fanatiſme ne croit jamais venger aſſez le Dieu dont il eſt le miniſtre ; & c'étoit lui qui, chez ce Peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour ſacrilège, & appaiſer un Dieu jaloux, non-ſeulement il avoit voulu que l'infidelle Prêtreſſe fût enſevelie vivante (*a*), & le ſéducteur dévoué au ſupplice le plus honteux ; il enveloppoit dans le crime la

(*a*) C'eſt une choſe remarquable, que la ſuperſtition eût imaginé le même ſupplice à Rome & à Cuſco, pour punir la même foibleſſe dans les Vierges de Veſta & dans celles du Soleil.

famille des criminels : pères, mères, frères & sœurs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes; le lieu même de la naissance des deux impies devoit être à jamais désert. Aussi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en seroit la peine, il frissonna, glacé d'horreur; son front pâlit, ses cheveux blancs se hérissèrent sur sa tête, & ses regards, attachés à la terre, n'osèrent de long-temps se tourner vers le ciel.

Après la lecture des lois, le Monarque levant les mains : « O Soleil, dit-il, ô mon père ! si je violois tes lois saintes, cesse de m'éclairer; commande au Ministre de ta colère, au terrible *Illapa* (*a*), de me réduire en poudre, & à l'oubli de m'effacer de la mémoire des mortels. Mais, si je suis fidèle à ce dépôt sacré, fais que mon Peuple, en m'imitant,

(*a*) Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre, & la foudre. On les appeloit les exécuteurs de la justice du Soleil.

m'épargne la douleur de te venger moi-même ; car le plus trifte des devoirs d'un Monarque, c'eft de punir.

Alors les Incas, les Caciques, les Juges, les vieillards députés du Peuple, renouvellent tous la promeffe de vivre & de mourir fidèles au culte & aux lois du Soleil.

Les furveillans s'avancent à leur tour : leur titre (*a*) annonce l'importance des fonctions dont ils font chargés : ce font les envoyés du Prince, qui, revêtus d'un caractère auffi inviolable que la Majefté même, vont obferver dans les Provinces les dépofitaires des lois, voir fi le Peuple n'eft point foulé, & au foible à qui le puiffant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *Quel eft le fujet de ta plainte ? qui caufe ta peine & tes pleurs ?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui.

(*a*) *Cucui-riroc*, ceux qui ont l'œil à tout.

L'Inca les embraſſe, & leur dit : « Tuteurs du Peuple, c'eſt à vous que ſon bonheur eſt confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois le ferment des tuteurs du Peuple. Punis-moi, ſi je ceſſe de protéger en eux la droiture & la vigilance ; punis-moi, ſi je leur pardonne la foibleſſe ou l'iniquité ».

CHAPITRE III.

Un nouveau ſpectacle ſuccède : c'eſt l'élite de la jeuneſſe, des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſingulière, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfans. Leur robe, d'un tiſſu léger, formé du duvet d'un arbuſte (*a*) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes : ſes plis flottans laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes ; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voîle à la nature : le myſtère eſt enfant du vice ; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danſe autour des colonnes,

(*a*) Le cotonnier.

ils

ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne myſtérieuſe exprime les douceurs de la ſociété, dont les lois forment les liens.

Mais déjà l'ombre des colonnes s'eſt retirée vers leur baſe; elle s'abrège encore, & va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouiſſance; & l'Inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de ſon père étincelle de mille feux : « Source intariſſable de tous les biens, ô Soleil, dit-il, ô mon père! il n'eſt pas au pouvoir de tes enfans de te faire aucun don qui ne vienne de toi. L'offrande même de tes bienfaits eſt inutile à ton bonheur comme à ta gloire: tu n'as beſoin, pour ranimer ton incorruptible lumière, ni des vapeurs de nos libations, ni des parfums de nos ſacrifices. Les moiſſons abondantes que ta chaleur mûrit, les fruits que tes rayons colorent, les troupeaux à qui tu prépares les ſucs des herbes & des fleurs, ne ſont des tréſors que pour nous : les répandre, c'eſt

t'imiter : c'eſt le vieillard infirme, la veuve & l'orphelin qui les reçoivent en ton nom ; c'eſt dans leur ſein, comme ſur un autel, que nous devons en dépoſer l'hommage. Ne vois donc le tribut que je vais t'offrir, que comme un ſigne ſolennel de reconnoiſſance & d'amour : pour moi, c'eſt un engagement ; pour les malheureux, c'eſt un titre, & le garant inviolable des droits qu'ils ont à mes bienfaits ».

Tout le Peuple, à ces mots, rend graces au Soleil, qui lui donne de ſi bons Rois ; & le Monarque, précédé du Pontife, des Prêtres, & des Vierges ſacrées, va dans le temple offrir au Dieu le ſacrifice accoutumé.

Sur le veſtibule du temple, ſe préſentèrent aux yeux du Prince trois jeunes Vierges nouvellement choiſies, que leurs parens venoient conſacrer au Soleil. Un léger tiſſu de coton les déroboit aux regards des profanes : la nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de ſi beau. Les trois Incas, leurs pères,

les menoient par la main ; & leurs mères, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, ſigne & gage ſacré de la chaſte pudeur dont leur ſageſſe avoit pris ſoin.

Le Roi, les ſaluant d'un air religieux, les introduit dans le temple ; le Grand-Prêtre les ſuit, & le temple eſt fermé. D'abord les trois Vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même inſtant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe ; & que d'attraits il expoſe à l'éclat du jour ! Le Monarque ſe crut ravi dans la Cour du Soleil ſon père ; il crut voir les femmes céleſtes, avec qui ce Dieu bienfaiſant ſe délaſſe du ſoin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles avoient la ſérénité du bonheur peinte ſur le viſage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux ſentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret ; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laiſſoit voir la mélancolie & la triſteſſe dans ſes yeux. Cora

(c'étoit le nom de la jeune Indienne), avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, saisit les mains de son père, & les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide & profond soupir; mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mère, elle se jette dans ses bras, elle inonde son sein de larmes, & s'écrie douloureusement: « Ah! ma mère! » Ses parens, aveuglés par une piété cruelle, ne virent, dans l'émotion & dans les regrets de leur fille, que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang & au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentoit. « O le plus tendre & le meilleur des pères! ô mère mille fois plus chère que la vie! il faut vous quitter pour jamais »! Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets: le Prêtre y fut trompé comme elle; & il lui laissa consommer son téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorſqu'on fit entendre à ces trois jeunes Vierges la loi qui attachoit des peines ſi terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écoutèrent ſans trouble & preſque ſans émotion; elle ſeule, par un inſtinct qui lui préſageoit ſon malheur, ſentit ſon cœur ſaiſi d'effroi : on vit ſes couleurs s'effacer, ſes yeux ſe couvrir d'un nuage, les roſes mêmes de ſa bouche pâlir, ſe faner, & s'éteindre; & ſes lèvres tremblèrent en prononçant le vœu que ſon cœur devoit abjurer. Ce preſſentiment n'éclaira ni ſes parens, ni le Pontife. On ſoutint ſa foibleſſe, on appaiſa ſon trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour époux; & Cora ſuivit ſes compagnes dans l'inviolable aſile des épouſes du Soleil.

Alors le temple fut ouvert; & les Incas, Miniſtres des autels, commencèrent le ſacrifice.

Ce ſacrifice eſt innocent & pur. Ce n'eſt plus ce culte féroce, qui arroſoit de ſang humain les forêts de ces bords.

sauvages, lorsqu'une mère déchiroit elle-même les entrailles de ses enfans sur l'autel du lion, du tigre, ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce sont les prémices des fruits, des moissons, & des animaux, que la nature a destinés à servir d'alimens à l'homme. Une foible partie de cette offrande est consumée sur l'autel; le reste est réservé au festin solennel que le Soleil donne à son Peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple est environné, le Roi, les Incas, les Caciques se distribuent parmi la foule, pour présider aux tables où le Peuple est assis. La première est celle des veuves, des orphelins, & des vieillards; l'Inca l'honore de sa présence, comme père des malheureux (*a*). Tito Zoraï, son fils ainé, y est assis à sa droite. Ce jeune Prince, dont la beauté annonce une origine céleste, a rempli son troisieme lustre: il est dans l'âge où se fait l'épreuve du

(*a*) L'un de ses titres étoit *Huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

courage & de la vertu (*a*). Son père, qui en fait ses délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever sous ses yeux: jeune encore lui-même, il espère laisser un sage sur le trône. Hélas! son espérance est vaine; les pleurs de son vertueux fils n'arroseront point son tombeau.

(*a*) C'étoit l'âge de seize ans.

CHAPITRE IV.

Au festin succèdent les jeux. C'est là que les jeunes Incas, destinés à donner l'exemple du courage & de la constance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au son des conques, par la flèche & le javelot ; & le vainqueur, dès qu'il est proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui disant : « Mon fils, tu me rappelles ma jeunesse, & tu honores mes vieux ans ».

Vient ensuite la lutte ; & c'est là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de ressort & d'energie à la nature : c'est là qu'on voit des combattans agiles & robustes s'élancer, se saisir, se presser tour à tour, plier, se raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre ; s'échapper, pour

reprendre haleine, revoler au combat, se serrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux; tour à tour immobiles, tour à tour chancelans, tomber, se rouler, se débattre, & arroser l'herbe flétrie, des ruisseaux de sueur dont ils sont inondés.

Le combat, long-temps incertain, fait flotter l'ame de leurs parens entre la crainte & l'espérance. La victoire enfin se déclare; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges consolantes : car ils savent que la louange est, dans les ames généreuses, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adversaire avoit fait plier le genoux, étoit le fils même du Roi & son successeur à l'Empire, le sensible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ses mains; il en verse des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le consoler : « Prince,

le Soleil notre pere eſt juſte ; il donne la force & l'adreſſe à ceux qui doivent obéir, l'intelligence & la ſageſſe à celui qui doit commander ». Le Monarque entendit ces paroles. « Vieillard, dit-il, laiſſe mon fils s'affliger & rougir de ſe trouver plus foible & moins adroit que ſes rivaux. Le crois-tu fait pour languir ſur le trône & pour vieillir dans le repos » ?

Le jeune Prince, à cette voix, jeta un coup-d'œil de reproche ſur le vieillard qui l'avoit flatté, & ſe précipita aux genoux de ſon pere, qui, le ſerrant tendrement dans ſes bras, lui dit : « Mon fils, la plus juſte & la plus impérieuſe des lois, c'eſt l'exemple. Vous ne ſerez jamais ſervi avec plus de zèle & d'ardeur que lorſque, pour vous obéir, on n'aura qu'à vous imiter ».

Après qu'on eut laiſſé reſpirer les lutteurs, on vit cette illuſtre jeuneſſe ſe diſpoſer au combat de la courſe. C'eſt leur épreuve la plus pénible. La lice eſt de cinq mille pas. Le terme eſt un voile

de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barrière au terme, le Peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattans. Le ſignal eſt donné, ils partent tous enſemble; & des deux côtés de la lice, on voit les pères & les mères animer leurs enfans du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parens la douleur de le voir ſuccomber dans ſa courſe ; ils rempliſſent tous leur carrière, & preſque tous en même temps.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelque avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. « Non, s'écria le Prince, tu n'auras pas la gloire de me vaincre une ſeconde fois ». Auſſitôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enlève le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la flèche, & du ja-

velot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent & les proclament dignes du nom d'*Incas* (*a*), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs mères & leurs ſœurs viennent, d'un air tendre & modeſte, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la treſſe d'écorce (*b*) qui fait les ſandales du Peuple, une natte de laine plus légère & plus douce, dont elles ont fait le tiſſu.

Ils vont de là, conduits par les vieillards, ſe proſterner devant le Roi, qui, du haut de ſon trône d'or, environné de ſa famille, les reçoit avec la majeſté d'un Dieu & la tendre bonté d'un père. Son fils, en qualité de vainqueur dans

---

(*a*) Auparavant on les appeloit *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilaſſo.

(*b*) D'un arbre appelé *Manguey*. Ce détail eſt pris de l'Hiſtoire.

le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foiblesse : mais la nature le trahit ; & en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son cœur s'émeut & s'attendrit ; il laisse échapper quelques larmes : le front du jeune Prince en est arrosé : il les sent, il en est saisi, & de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie sont la seule distinction que l'héritier du trône obtient sur ses émules. L'Inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse & de dignité : il leur perce l'oreille, & y suspend un anneau d'or, faveur réservée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit sa naissance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin le Roi prend la parole, & s'adressant aux nouveaux Incas : Le plus sage des Rois, leur dit-il, Manco, votre aïeul & le mien, fut aussi le plus vigilant, le plus courageux des mortels. Quand le Soleil, son père, l'envoya fon-

der cet Empire, il lui dit : « Prends-moi pour exemple : je me lève, & ce n'eſt pas pour moi ; je répands ma lumière, & ce n'eſt pas pour moi ; je remplis ma vaſte carrière, je la marque par mes bienfaits ; l'univers en jouit, & je ne me réſerve que la douceur de l'en voir jouir : va, ſois heureux, ſi tu peux l'être ; mais ſonge à faire des heureux ». Incas, fils du Soleil, voilà votre leçon. Quand il plaira à votre père que vous ſoyez heureux ſans fatigue & ſans trouble, il vous rappellera vers lui. Juſques-là, ſachez que la vie eſt une courſe laborieuſe, que vos vertus doivent rendre utile, non pas à vous, mais à ce monde où vous paſſez. Le lâche s'endort ſur la route ; il faut que la mort, par pitié, lui vienne abréger ſon travail. L'homme courageux ſupporte le ſien, & d'un pas sûr & libre il arrive au terme, où la mort, la mère du repos, l'attend ».

« O toi, mon fils, dit-il au Prince, tu vois cet aſtre qui va finir ſon cours : que de biens, depuis ſon aurore, n'a-t il

pas faits à la nature ! Ce qui lui ressemble le plus sur la terre, c'est un bon Roi ».

A ces mots, il se lève, & marche, accompagné de sa famille & de son Peuple, pour aller avec le Pontife, sur le vestibule du temple, observer l'aspect du Soleil à son couchant, & en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

LE Peuple & les Incas ſe tiennent rangés en ſilence au delà du parvis. Le Roi ſeul monte les degrés du veſtibule où l'attend le Grand-Prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les ſecrets du ſombre avenir (*a*).

Le Ciel étoit ſerein, l'air calme & ſans vapeurs; & l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du ſein de la mer Pacifique, s'élève au-deſſus de Palmar (*b*) un nuage pareil à des vagues ſanglantes; préſage épouvantable dans ce jour ſolennel. Le Grand-Prêtre en frémit; cependant il eſpère qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont ſe

(*a*) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il ſavoit de ſcience divine. (*Garcil.*)

(*b*) Promontoire ſous l'équateur.

diſſiper.

dissiper. Elles redoublent, elles s'entassent comme les sommets des montagnes, & en s'élevant, elles semblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaste barrière qu'elles opposent à son cours. Il descend avec majesté, &, des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais soudain l'abîme est comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent sur lui. Submergé, renaissant, il épuise les traits de sa défaillante lumière, & lassé du combat, il reste enseveli comme dans une mer de sang.

Un signe encore plus terrible se manifeste dans le ciel: c'est un de ces astres que l'on croyoit errans, avant que l'œil perçant de l'Astronomie eût démêlé leur route dans l'immensité de l'espace. Une comète, semblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante crinière se hérisse autour de sa tête, paroît venir de l'orient & voler après le Soleil. Ce n'est dans le céleste azur qu'une étincelle aux yeux du Peuple; mais le

Grand-Prêtre, plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce monstre prodigieux : il lui voit respirer la flamme ; il lui voit secouer ses aîles embrâsées ; il voit sa brûlante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais dissimulant la terreur dont ce prodige le pénètre : « Prince, dit-il au Roi, suivez-moi dans le temple » ; & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

« Digne fils du Dieu que je sers, si l'avenir étoit inévitable, ce Dieu bienfaisant nous épargneroit la douleur de le prévoir ; & sans nous affliger d'avance du pressentiment de nos maux, il laisseroit à l'esprit humain son aveuglement salutaire, & au temps son obscurité. Puisqu'il daigne nous éclairer, ce n'est pas inutilement ; & les malheurs qu'il nous annonce peuvent encore se détourner. Ne vous effrayez point de ceux qui vous menacent. Ils sont affreux, s'il

en faut croire les ſignes que je viens d'obſerver dans le ciel. Ces ſignes ne s'accordent pas : l'un me dit que c'eſt du couchant que doit venir une guerre ſanglante ; l'autre m'annonce un ennemi terrible, qui fond ſur nous de l'orient : mais l'un & l'autre eſt un avis de ce Dieu qui veille ſur nous. Prince, armez-vous donc de conſtance. Etre innocent & courageux, ne pas mériter ſon malheur, & le ſouffrir ; voilà la tâche que la nature impoſe à l'homme : le reſte eſt au-deſſus de nous ».

Le Prêtre conſterné n'en dit pas davantage ; & le Monarque, renfermant la triſteſſe au fond de ſon cœur, ſortit du temple, & ſe montra au Peuple avec un front calme & ſerein. « Notre Dieu, lui dit-il, ſera toujours le même ; il veille au ſort de ſon Empire, & il protège ſes enfans ».

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chaſſés de leur patrie, lui demandoient l'hoſpitalité. « Qu'ils paroiſſent, répond l'Inca : jamais les malheu-

reux ne trouveront mon cœur inacceſſible, ni mon palais fermé pour eux ».

Les étrangers s'avancent : c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune Cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſurance, on reconnoît en lui, tout ſuppliant qu'il eſt, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage ; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur : en intéreſſant, elle étonne ; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement, que la ſouffrance d'une ame fière & indignée de ſon malheur.

L'Inca lui dit : « Jeune étranger, apprenez-moi qui vous êtes, d'où vous venez, & quel coup du ſort vous fait chercher un aſile en ces lieux ».

« Inca, lui répond Orozimbo (c'étoit le nom du Mexicain), tu vois en

nous les déplorables restes d'un Empire au moins aussi vaste, aussi florissant que le tien. Cet empire est détruit. Le sort ne nous laissoit que la fuite ou que l'esclavage ; nous avons préféré la fuite. Deux hivers nous ont vus errans sur les montagnes. Las de vivre dans les forêts & parmi les bêtes féroces, nous avons pris la résolution d'aller chercher des hommes moins malheureux que nous, & moins cruels que nos tyrans. Il y a trois mois qu'à la merci des flots, nous parcourons, à travers mille écueils, les détours d'un rivage immense. Les maux que nous avons soufferts nous auroient accablés ; le bruit de tes vertus a soutenu notre espérance. On te dit juste & bienfaisant ; nous venons éprouver si la renommée en impose. Après toi, notre unique ressource, celle qui, dans le malheur, ne manque jamais qu'à des lâches, c'est le courage de mourir ».

« Etrangers, reprit le Monarque, vous n'aurez pas en vain mis votre confiance en moi. Venez dans mon palais vous

repoſer & réparer vos forces. Je ſuis impatient d'entendre le récit de votre infortune, mais je déſire encore plus de vous la faire oublier ».

Le Cacique & ſes compagnons, conduits au palais de l'Inca, y ſont ſervis avec reſpect; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence: car l'oſtentation de la proſpérité eſt une inſulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtemens frais, un table abondante & ſimple, des aſiles pour le ſommeil, où règne un tranquille ſilence, ſont les premiers ſecours de l'hoſpitalité qu'exerce envers eux ce Monarque.

Le lendemain il les recoit au milieu de ſa famille, vertueuſe & paiſible Cour, les fait aſſeoir autour de ſon trône, & parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à ſoulager ſon cœur du poids accablant de ſes peines, en lui racontant ſes malheurs.

« Le ſouvenir en eſt cruel, dit le Cacique Mexicain, avec un triſte & pro-

fond ſoupir ; mais je te dois l'effort d'en retracer la déſolante image. Ecoute-moi, généreux Prince, & puiſſe l'exemple de ma patrie t'apprendre à garantir ces bords du fléau qui l'a ravagée » ! A ces mots, le ſilence règne dans l'aſſemblée des Incas ; & le Cacique reprend ainſi.

CHAPITRE VI.

Enfans du Soleil, vous ſavez la route qu'il ſuit tous les ans. Il eſt à préſent ſur vos têtes, il y a trois lunes qu'il ſe levoit de même ſur le pays où je ſuis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour Roi Montezume, dont nous ſommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop ſouvent, du ſein de la proſpérité naiſſent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit Roi. Sa dureté ſuperbe éloigna ſes amis ; ſa foibleſſe & ſon imprudence le livrèrent aux mains d'un ennemi perfide, & causèrent tous ſes malheurs.

Vingt Caciques, tous poſſeſſeurs d'autant de fertiles Provinces, étoient réunis ſous ſes lois. Trop puiſſant & trop abſolu, il abuſa de ſa fortune, ou plutôt, ſes

flatteurs, dont il avoit fait ses Ministres, en abusèrent en son nom; & de ses Provinces foulées, les unes, secouant le joug, avoient repris leur liberté, d'autres, plus foibles ou plus timides, gémissoient en silence, &, pour se déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux; lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe & embrasse la mer (a), une race d'hommes qu'on prenoit pour des Dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux aîlés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuroient que le quadrupède & l'homme n'étoient qu'un; que ses pas rapides devançoient les vents; que ses regards lançoient la mort, & une mort inévitable; que ses deux têtes, d'homme

(a) Le golfe du Mexique.

& de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ses regards avoit épargné, & que la pointe de nos flèches s'émoussoit sur la dure écaille dont tout son corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme universel retentit jusqu'à Mexico (c'étoit le siége de l'Empire). Montezume en parut troublé ; mais la même foiblesse qui lui faisoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il sut que ces brigands avides se laissoient appaiser par de riches offrandes ; il espéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les Conseils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambassade ; deux cents Indiens nous suivoient, chargés de riches présens; vingt captifs, choisis parmi ceux que l'on engraissoit dans nos temples pour être immolés à nos Dieux, terminoient ce nombreux cortège.

Nous arrivons au camp des Espagnols

(car c'eſt ainſi que ces brigands ſe nomment) ; & quel eſt notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantoient des Nations ! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cents, ce n'étoient que des hommes ; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah ! le perfide ! ſous quel air majeſtueux & tranquille il ſut déguiſer ſa noirceur !

Pilpatoé, en l'abordant, le ſalue & lui parle ainſi : « Le Monarque du Mexique, le puiſſant Montezume, nous envoie te ſaluer, & ſavoir de toi qui tu es, d'où tu viens, & ce que tu veux. Si tu es un Dieu propice & bienfaiſant, voilà des parfums & de l'or. Si tu es un Dieu méchant & ſanguinaire, voilà des victimes. Si tu es un homme, voilà des fruits pour te nourrir, des vêtemens pour ton uſage, & des plumes pour te parer ».

« Non, nous ne ſommes point des Dieux, nous répondit Cortès (car tel

étoit son nom) ; mais, par une faveur du ciel, qui dispense à son gré la force, l'intelligence, & le courage, nous avons sur les Indiens des avantages & des droits que vous reconnoîtrez vous-mêmes. Je reçois vos présens, je retiens vos captifs, pour m'obéir & me servir, non pour être offerts en victimes ; car mon Dieu est un Dieu de paix, qui ne se nourrit point de sang. Vous voyez l'autel que nos mains lui ont élevé ; soyez témoins du culte que nous allons lui rendre. Pour la première fois il descend sur ces bords ».

L'autel étoit simple & rustique ; un feuillage, en forme de temple, l'environnoit de son ombre ; un vase d'or en faisoit l'ornement ; un pain léger, d'une extrême blancheur, & quelques gouttes d'une liqueur que nous prîmes d'abord pour du sang, mais qui n'est que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du sacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible ; te l'avouerai-je cependant ? soit par la force

de l'exemple, soit par le charme des paroles que proféroit le Sacrificateur, & par l'ascendant invincible que leur Dieu prenoit sur nos Dieux, le respect de ces étrangers, prosternés devant leur autel, nous frappa, nous saisit de crainte.

Après le sacrifice, on nous fit avancer sous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'assurance & d'autorité d'un maître absolu qui commande. « Mexicains, nous dit-il, le vrai Dieu, le Dieu que j'adore, le seul que l'on doit adorer, puisqu'il a créé l'Univers, qu'il le gouverne, & le soutient, vient de descendre sur ces bords ; & il commande à vos idoles de s'anéantir devant lui. C'est lui qui nous envoie pour abolir leur culte, & pour vous enseigner le sien. Renversez vos autels sanglans, rasez vos temples abominables, & cessez d'outrager le ciel par des offrandes qu'il abhorre ; ou voyez en nous ses vengeurs ».

Pilpatoé lui répondit, que si le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entière, il avoit l'empire des cœurs

comme celui des élémens; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix ce monde se prosterneroit ; que c'étoit le supposer foible que de s'armer pour sa défense ; que celui dont la volonté seule étoit toute-puissante , n'avoit pas besoin de secours ; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en Dieu , que de s'établir son vengeur. Il ajouta, que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages, & plus heureux que nous, venoient, par la seule puissance de l'exemple & de la raison, nous détromper & nous instruire , nous croirions qu'en effet un Dieu se servoit de leur entremise ; mais que la menace & la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès étonné répliqua que les desseins de son Dieu étoient impénétrables ; qu'il n'en devoit pas compte aux hommes ; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'employeroit jamais la

force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume & tous les Sages de ses Conseils & de sa Cour ne reconnussent aisément combien monstrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arrosoit de sang humain; mais le Peuple, endurci, aveuglé par ses Prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ses faux Dieux, avoit besoin qu'on le forçât, par une heureuse violence, à laisser tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous admit à sa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous présentoit; car nous savions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre pensée; & nous lui en fîmes l'aveu. « Non, dit-il, cet usage impie est en horreur parmi nous; & ni la faim la plus cruelle, ni la plus dévorante soif ne vaincroient notre répugnance pour la chair & le sang humain . . . ». Quelle répugnance, grands Dieux! Ils ne dévorent pas les hom-

mes ; mais les en égorgent-ils moins ? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le ſang innocent ?

Au ſortir du feſtin, nous eûmes le ſpectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels ! on voit bien qu'ils ſont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait ! Ils s'élancèrent, à nos yeux, ſur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils ſavent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il eſt poſſible, l'avantage prodigieux que leur donne ſur nous la fougue, la vîteſſe, la force de ces animaux, fiers eſclaves de l'homme, & qui combattent ſous lui.

Mais cet avantage étonnant l'eſt moins que celui de leurs armes : puiſſes-tu, grand Roi, ne jamais connoître l'uſage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils mépriſent, les inſenſés ! & auquel ils préfèrent l'or, inutile à notre défenſe. Puiſſes-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine,

machine, dont on fit l'essai devant nous. Le tonnerre du ciel n'est pas plus effrayant, lorsqu'il roule sur les nuages. Inca, c'est le génie de la destruction qui leur a fait ce don fatal. Enfin, ce qui acheva de nous confondre, ce fut l'intelligence & l'accord de leurs mouvemens, pour l'attaque & pour la défense. Cet art de marcher sans se rompre, de se déployer à propos, de se rallier au besoin, cet art, changé en habitude, est ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort, nous la bravons comme eux ; nous ne savons pas la donner...... A ces mots, le jeune Cacique, laissant tomber sa tête sur ses genoux, & de ses mains cachant ses larmes : Pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas ! impuissante. Il est des maux contre lesquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tissus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques présens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

« Je ne vous ai parlé, jusqu'à présent, ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a choisi pour renverser vos idoles, & pour lui élever des temples sur les débris de leurs autels ; mais vous voyez encore en moi le Ministre d'un Roi puissant, d'un Roi qui, vers les bords d'où le soleil se lève, règne sur des Etats plus vastes, plus riches, & plus florissans que l'Empire de Montezume. Il veut bien cependant l'avoir pour allié. Dites à Montezume que je viens à sa Cour pour lui offrir cette alliance, & que Charles d'Autriche, Monarque d'Orient, ne doute pas qu'on ne lui rende, dans la personne de son Ministre, tout ce qu'on doit à la majesté & à l'amitié d'un grand Roi ».

Pilpatoé lui répondit encore, que si son Maître étoit si riche & si puissant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher si loin des alliés & des amis ; que Montezume seroit sans doute honoré de cette ambassade ; mais qu'il falloit du moins attendre son aveu, pour pénétrer dans ses Etats.

« Expoſez-lui, nous dit Cortès, que, pour le voir, j'ai traverſé les mers ; que l'honneur de mon Roi exige qu'il m'entende ; que, ſans lui faire injure, il ne peut refuſer de me recevoir dans ſa Cour ; & que je ſerois trop indigne de ce titre d'Ambaſſadeur, dont je ſuis revêtu, ſi je m'en retournois chargé de ſes mépris, ſans en avoir tiré vengeance».

CHAPITRE VII.

LA réponſe de Montezume ne ſe fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux préſens, adoucir le refus qu'il faiſoit à Cortès de le laiſſer pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les préſens, & perſiſta dans ſa demande.

Il avoit ſu quelle étoit la haîne des Caciques pour Montezume; il leur avoit promis d'abaiſſer ſon orgueil, d'aſſurer leur indépendance; & déjà reçu en ami dans le palais de Zampola (*a*), nous le trouvâmes environné d'une foule de Rois, tous vaſſaux de l'Empire, dont il avoit formé ſa Cour.

« Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle magnificence Montezume répond à l'amitié d'un Roi qui veut bien rechercher la ſienne. Mais les mœurs, les uſa-

(*a*) *Zampoala.*

ges, les lois de son Empire ne lui permettent rien de plus ; & à moins de vous déclarer ses ennemis, vous ne pouvez tarder à quitter ce rivage ».

Cortès, à ces mots, regardant les Caciques ses alliés avec un air riant & fier, sembla vouloir les rassurer ; & puis, composant son visage : « Rendez-vous, nous dit-il, demain au port où mes vaisseaux m'attendent ; vous y apprendrez ma résolution ».

A l'instant, quelques-uns des siens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en secret. Il écoute, & soudain, avec emportement, il nous ordonne de le suivre.

Il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs destinés à être immolés à nos Dieux ; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur. « Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes stupides & féroces. Vous offensez le ciel en croyant l'honorer ». A ces mots, s'élançant lui-même entre le Prêtre & les vic-

times, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le peuple étoit aſſemblé ; les Prêtres, indignés, crioient au ſacrilège, & demandoient vengeance pour leurs Dieux outragés ; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un ſoulevement ; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques-uns des ſiens, il monte, & force le Cacique à monter les degrés du temple ; & là, ſaiſiſſant d'une main ce Prince interdit & tremblant, & de l'autre levant ſur lui ſon glaive prêt à le percer : « Bas les armes ! dit-il au Peuple, d'une voix forte & menaçante, ou je frappe, & je vais commander à l'inſtant qu'on égorge tout ſans pitié ».

Le fer levé ſur le Cacique, la voix de Cortès, ſa menace, ſon étonnante réſolution glacent tous les eſprits ; & la rumeur eſt étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les Dieux ? A ſon courage, à ſa fierté, il paroiſſoit un Dieu lui-même. Il ſe fait ame-

ner les Sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. «Eh bien, dit-il, eſt-ce ainſi que vos Dieux vous défendent, vous & leur temple? Qui les retient? qui les enchaîne? Je ne ſuis qu'un mortel; que ne m'écraſent-ils, puiſque j'oſe les inſulter? Allez, vos Dieux ſont impuiſſans; ils ne ſont rien que les fantômes du délire & de la frayeur. Des Dieux avides de carnage, & nourris de chair & de ſang! pouvez-vous bien y croire? Et ſi vous y croyez, pouvez-vous adorer les plus méchans des êtres? Abjurez ce culte exécrable, & renoncez, pour le vrai Dieu, à ces idoles monſtrueuſes que vous nous allez voir briſer».

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le Peuple étoit frappé, il commande à ſa troupe de renverſer nos Dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous eſpérions tous que le temple s'écrouleroit ſur les profanateurs. Le temple reſta immo-

bile ; & nos Dieux, renversés, roulés dans la poussière, se laisserent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une sérénité tranquille : « Peuple, dit-il, voilà vos Dieux. C'est à ces simulacres vains que vous avez sacrifié des millions de vos semblables. Ouvrez les yeux, & frémissez ». Ensuite il fit venir les jeunes Indiens arrachés de la main des Prêtres. « Mes enfans, leur dit-il, vivez ; donnez la vie à d'autres hommes ; rendez-la douce, tranquille, heureuse à ceux dont vous l'avez reçue ; & gardez-en le sacrifice pour le moment où votre Prince, votre patrie, & vos amis vous le demanderont dans les combats ».

« Vous voyez, reprit-il, en nous adressant la parole, que j'ai quelque raison de vouloir pénétrer jusqu'à la Cour de Montezume. A demain. Rendez-vous au port ; vous jugerez s'il est prudent qu'il persiste dans ses refus ».

Inca, tu ne peux concevoir la révolution soudaine qui se fit dans tous les

efprits, quand le Peuple fut affuré de la ruine de fes Dieux. Imagine-toi des efclaves flétris, courbés dès leur naiffance fous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout à coup délivrés de cette longue fervitude, refpirent, foulagés d'un fardeau accablant ; tel fut le Peuple de Zampola. D'abord un refte de frayeur troubloit & réprimoit fa joie. Il fembloit craindre que la vengeance de fes Dieux ne fût qu'affoupie, & ne vînt à fe réveiller. Mais, quand il les vit mutilés & difperfés hors de leur temple, il fe livra à des tranfports qui firent bien voir que fon culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il déteftoit dans fon cœur les Dieux que fa bouche imploroit.

« Sans doute, dit l'Inca ; & il n'eft pas dans l'homme, d'aimer, d'adorer autre chofe qu'un être jufte & bienfaifant, tel que vous l'annonçoient, que l'adoroient eux-mêmes ces étrangers, dont je conçois une autre opinion que vous ». Ce font des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous

annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire ; c'eſt un piége qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu eſt cruel (*a*), implacable, & mille fois plus altéré de ſang que tous les Dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, ſous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes ; qu'en ſon nom ils ont fait couler des flots de larmes & de ſang ; qu'il n'en eſt point raſſaſié, & qu'il leur en demande encore. Mais laiſſe-moi pourſuivre ; tu vas bientôt connoître & déteſter ces impoſteurs.

(*a*) Barthelemi de Las-Caſas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commiſes dans le Nouveau Monde : « Voilà, dit-il, pourquoi les Indiens ſe moquent du Dieu que nous adorons, & perſiſtent opiniâtrément dans leur incrédulité : ils croient que le Dieu des Chrétiens eſt le plus méchant des Dieux ; parce que les Chrétiens qui le ſervent & qui l'adorent, ſont les plus méchans & les plus corrompus de tous les hommes ».

(*Découverte des Indes occid. pag.* 180.)

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès ; & l'on nous dit de l'y attendre. Mille pensées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'ascendant que prenoit cet homme inconcevable sur l'esprit des Caciques & sur l'ame des Peuples, l'apparence de ses vertus, la puissance de sa parole, la chûte de nos Dieux, le triomphe du sien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes sur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenses, dont la structure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs sont un assemblage de bois solides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles ; leurs aîles sont des tissus d'écorce, suspendus à des tiges d'arbres aussi élevés que nos cèdres ; ces tissus, flottans dans les airs, se laissent enfler par les vents. Ainsi c'est aux vents qu'obéit cette forteresse mouvante ; une seule rame, attachée à l'extrémité du canot, lui sert à diriger son cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante induſtrie, Cortès arrive, accompagné des ſiens. A l'inſtant ſes Soldats ſe jettent ſur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner ; mais cette fauſſe joie eſt tout à coup ſuivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vaſtes édifices : bois, métaux, voiles & cordages, on enlève tout; & Cortès, donnant l'exemple à ſa troupe, s'élance, la flamme à la main, embraſe l'un de ſes canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe & les conſume, Cortès, avec une tranquillité inſultante, nous regarde, & nous parle ainſi : « Tant que j'aurois eu le moyen de m'éloigner de ce rivage, Montezume auroit pu douter ſi je perſiſterois dans ma réſolution : Mexicains, dites-lui ce que vous avez vu ; & qu'il ſe prépare à me recevoir en ami, ou en ennemi ». Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya conſternés.

CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il aſſembla ſes Miniſtres & ſes Prêtres pour nous entendre. La préſence des Prêtres nous fit diſſimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos Dieux ; tout le reſte fut expoſé dans un récit fidèle & ſimple, & quelques figures tracées nous aidèrent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnement ſtupide, qui ſemble interdire à l'ame la penſée & la volonté. « Ces étrangers, dit-il, ont ſur nous, je l'avoue, un aſcendant qui m'épouvante. Tout ce que vous m'en racontez, me ſemble tenir du prodige ; & j'y vois quelque choſe au deſſus de l'humain ».

« Ils ſont plus éclairés ſans doute, & plus induſtrieux que nous, lui dit Pil-

patoé ; mais toutes leurs lumières ne les rendent pas immortels. La fatigue, la faim, le ſommeil, la douleur, tous les beſoins, tous les maux de la vie ſont faits pour eux comme pour nous. Leur ame s'écoule avec leur ſang par la piqûre d'une flèche, comme celle d'un Indien : c'eſt ce que je voulois ſavoir ; le reſte eſt de peu d'importance ».

Montezume, à qui ce diſcours devoit inſpirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les Prêtres, & il ſembſoit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le Pontife ſe lève, & d'un air impoſant : «Seigneur, dit-il à Montezume, ne vous étonnez pas de la foibleſſe de nos Dieux & de la décadence où tombe leur Empire. Nous avons évoqué le puiſſant Dieu du mal, le formidable Telcalépulca. Il nous eſt apparu ſur le faîte du temple, dans les ténèbres de la nuit, au milieu des nuages que ſillonnoit la foudre. Sa tête énorme touchoit au ciel ; ſes bras, qui s'étendoient du midi juſqu'au nord, ſembloient en-

velopper la terre ; sa bouche étoit remplie du venin de la peste, qu'elle menaçoit d'exhaler ; dans ses yeux sombres & cavés pétilloit le feu dévorant de la famine & de la rage ; il tenoit d'une main les trois dards de la guerre, de l'autre il secouoit les chaînes de la captivité. Sa voix, pareille au bruit des vents & des tempêtes, nous a fait entendre ces mots : On me dédaigne ; on ne fait plus couler sur mes autels que le sang de quelques victimes, que l'on néglige d'engraisser. Qu'est devenu le temps où vingt mille captifs étoient égorgés dans mon temple ? Ses voûtes ne retentissoient que de gémissemens & de cris douloureux, qui remplissoient mon cœur de joie ; mes autels nageoient dans le sang ; mon parvis regorgeoit d'offrandes. Montezume a-t-il oublié que je suis Telcalépulca, & que tous les fléaux du ciel sont les ministres de ma colère ? Qu'il laisse tous les autres Dieux languir, tomber de défaillance ; leur indulgence les expose au mépris ; en le souffrant il l'encouragent ;

mais c'eſt le comble de l'imprudence de négliger le Dieu du mal ».

Epouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'inſtant que, parmi les captifs, on en choiſiſſe mille pour les immoler à ce Dieu; que dans ſon temple tout abonde pour les engraiſſer à la hâte; & qu'il en ſoit fait inceſſamment un ſacrifice ſolennel.

A ce récit, l'Inca s'écrie en frémiſſant, « Quoi! dans un jour, mille victimes »! Que veux-tu? lui dit le Cacique. Tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme, foible & malheureux, a regardé le Dieu du mal comme le plus puiſſant des Dieux; & pour le déſarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & ſanglant, un culte enfin qui lui reſſemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui ſacrifient comme nous. Et à quelle autre divinité offriroient-ils tant d'homicides? C'eſt là le ſecret qu'ils nous cachent; & c'eſt par-là, ſans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes & de ſang.

Quoiqu'il

Quoi qu'il en ſoit, notre foible Monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce ſacrifice ; mais ſon ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voiſins (*a*), & ſecondé par les vaincus, il parut avec une armée.

Ce fut alors que Montezume ne diſſimula plus ſon découragement. Il voulut eſſayer encore avec les Eſpagnols la force des bienfaits ; il leur offrit de partager avec eux ſes tréſors immenſes, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner. Miſérable reſſource ! C'étoit leur montrer ſa foibleſſe, accroître leur orgueil, & irriter encore leur inſatiable avarice. Auſſi Cortès, plus obſtiné & plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des préſens qu'il mépriſoit ; que l'or n'effaçoit point les taches que faiſoit l'injure ; & que l'affront qu'il avoit reçu, ne ſe lavoit que dans le ſang.

Cette ville ſuperbe, qui n'eſt plus que ruines, la malheureuſe Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme ſortant

(*a*) Le peuple de Tlaſcala.

du ſein des eaux ; on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aiſément ; celle par où venoit Cortès traverſoit la ville où régnoit mon père, & pour diſputer ce paſſage, mon père ne demandoit que l'aveu de Montezume ; il ne put l'obtenir : il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux . . . . O combien je frémis ! combien je déteſtai l'ordre abſolu qui nous forçoit à cet abaiſſement ! Quel vice, dans un Roi, qu'un excès de foibleſſe ! Il vient lui-même, déſarmé, au devant de ſes ennemis, s'efforçant de cacher ſa honte ſous ſa vaine magnificence ; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble de préſens, les invite à loger dans le palais du Roi ſon père (*a*) ; & inacceſſible pour nous, n'eſt plus viſible que pour eux. Cortès, le plus diſſimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne ſa confiance, & l'attire (adreſſe incroyable !) dans ce

(*a*) Le palais d'Axayaca.

palais changé en forteresse, qu'ils occupoient lui & les siens.

Ah ! c'est ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'insolence, & de l'outrage. Au milieu de sa ville, au milieu de son Peuple, & dans le palais de son père, Montezume lui-même est retenu captif, en otage, par ces brigands. Ils font plus, & pour achever d'abattre & d'avilir son ame, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que son orgueil & son courage avoient abandonné, tendit les mains, & sans se plaindre reçut ces liens flétrissans. Il porta la bassesse jusqu'à se réjouir lorsqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de sa foiblesse, il voulut la cacher à son Peuple, à sa Cour, à ses Ministres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques-uns des soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zam-

(*a*) Descalante, & sept Espagnols, du nombre

pola ; il permit que, devant ſes yeux, on fît brûler vifs ceux des ſiens qui avoient puni leur inſolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de ſa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Caſtillan (*a*), & de la gauche la flèche encore ſanglante dont il l'avoit percé ; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baiſſer là paupière, cet homme tel, que ſi le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été ſauvé ; je le vis périr dans les flammes. Cortès l'y fit jeter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant, c'eſt ſon frère : il alloit ſe brûler avec lui ; je le retins, & je lui dis : « Que fais-tu, Naïrco ? tu nous abandonnes ! tu veux mourir ; & tu n'es pas vengé » !

---

de ceux qu'on avoit laiſſés à la Vera-Crux. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.

(*a*) Ce Caſtillan s'appeloit Arguello.

Montezume dévora tout, les affronts & les violences; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès; il feignit d'être heureux & libre au milieu de ses gardes qui le faisoient trembler, & qu'il appeloit ses amis. Le malheureux invitoit son Peuple à venir leur donner des fêtes, & sa Cour à les honorer. Le bien de son Empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguisoit sa servitude, les avis secrets de ses Dieux, il mit tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'esclave. Il prévenoit leur volonté, pour se dispenser de la suivre, & s'imposoit les plus dures lois, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur Prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foiblesse & de dépendance l'apparence de la justice & de la magnanimité; & il se consoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il

y étoit forcé. Ses Dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les ſeuls qu'il défendit avec une noble conſtance; tout le reſte, l'honneur, la liberté, les biens de ſon Peuple & de ſa Couronne, tout fut abandonné à ſes inſolens oppreſſeurs.

Il eſpéroit qu'à la fin, comblés de ſes préſens, adoucis par ſes complaiſances, raſſaſiés de notre honte & de leur gloire, ils conſentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent; & le ciel ſembla vouloir les y contraindre; car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laiſſer dans nos murs qu'un très-petit nombre des ſiens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre ſuffit pour le retenir parmi eux. On le preſſa de conſentir à ſa délivrance; il en fut offenſé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que ſa conduite étoit volontaire, & plus ſage qu'on ne penſoit;

qu'il lui en avoit assez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'exposer au reproche de leur avoir manqué de foi. « J'ai leur parole, ajouta-t-il, qu'après s'être assurés de la nouvelle flotte, ils vont s'éloigner de ces bords ».

Montezume étoit si frappé de cette illusion, que toute la scélératesse du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; & il étoit d'usage, dans ces solennités, de rendre hommage aux Dieux par des danses publiques. La fleur de la jeune noblesse s'y distinguoit par sa magnificence; & Montezume, sur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appeloit ses hôtes, fussent présens à ce spectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; & nous étions sans armes comme sans défiance. Qu'on s'imagine voir des linx, des léopards errans autour d'un pâturage où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paisibles. La soif du sang qui les dévore, s'irrite sourdement au fond de leurs en-

trailles : ils approchent ſans bruit, diſſimulant leur rage ; mais leurs regards avides la décèlent ; & tout à coup, s'y abandonnant, ils s'élancent ſur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Caſtillans, témoins de nos paiſibles jeux, nous entourer, nous obſerver avec des yeux où l'avarice étinceloit comme un fièvre ardente. L'or, les perles, les diamans dont nous étions parés, viles richeſſes qu'ils adorent, allumèrent en eux cette ardeur furieuſe pour laquelle rien n'eſt ſacré. Eperdus, forcenés, ſe donnant l'un à l'autre le ſignal (*a*) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive ; & fondant ſur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, auſſi peu ſenſibles aux plaintes des mourans, que le ſont les bêtes féroces

(*a*) Ce ſignal étoit le nom de ſaint Jacques.

au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent, & dont elles boivent le ſang.

Après ce crime atroce, il falloit ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat, on ne l'écouta plus: l'emportement du Peuple & ſa fureur étoient au comble. Il vint au palais de mon père le ſupplier de prendre ſa défenſe, & de l'aider à délivrer ſon Roi. O mon père, ſi la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu ſauver ta Patrie, qui mieux que toi eût mérité d'en être le libérateur? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conſeil. A la tête du Peuple, il force l'ennemi à ſe retirer dans l'enceinte du palais qui lui ſert d'aſile, le réduit à ne plus paroître, & l'aſſiége de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (*a*) qui venoit lui disputer sa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti opposé au sien (*b*). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance ; un silence profond l'étonne à son entrée dans nos murs. Il pénètre avec défiance jusqu'aux portes de son palais, & s'y enferme avec ses compagnons.

Mon père les suivoit des yeux ; il entendit leurs cris de joie. « Demain, dit-il, demain, si le ciel nous seconde, nous changerons ces cris en des cris de douleur ». En effet, dès le jour suivant, tout le Peuple fut sous les armes, &

(*a*) Narvaëz.

(*b*) La conduite de Cortès, dans cette occasion, est regardée comme le plus beau trait de sa vie. (*Voyez Antonio de Solis.*)

mon père ordonna l'assaut. Incà, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hérissés de lances & d'épées, ce péril ne seroit pas digne d'être rappelé; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, un grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vide affreux dans nos rangs. Ce vide étoit rempli; nos Indiens, couverts du sang de leurs amis, qui rejaillissoit autour d'eux, marchoient sur des monceaux de morts: c'étoit le courage effréné de la haîne, de la vengeance, & du désespoir réunis. On travailloit obstinément à briser les murs & les portes; on se faisoit, avec des lances, des échelons pour s'élever; les Indiens blessés servoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles: le trouble, l'effroi, l'épouvante régnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, si le Soleil, en

nous dérobant sa lumière, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des flèches enflammées embraserent les toits de ce palais funeste; l'horreur de l'incendie en écarta le sommeil; & tandis qu'au milieu des siens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour suivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi sort; la ville entière devient un champ de bataille. Notre sang l'inonda; mais nous vîmes aussi, & avec des transports de joie, couler celui des Castillans. La nuit fit cesser le carnage. L'ennemi rentra dans ses murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la sépulture; & l'ennemi les employa à construire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon père appliquoit tous ses soins à éviter, dans le combat, ce désordre qui nous perdoit; à donner à nos mouvemens plus d'accord

& d'intelligence ; à établir ſes poſtes, diſpoſer ſes attaques, ménager pas à pas une retraite à ſes troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie au milieu d'un lac, étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laiſſer après nous de larges foſſés à franchir. C'eſt ſur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on ſût profiter.

« O mes enfans, nous diſoit-il, gardez-vous de cette ardeur aveugle qui vous ôte la liberté d'agir enſemble & de concert. La foule eſt toujours foible ; & dans les flots preſſés d'un Peuple qui charge en tumulte, le nombre nuit à la valeur. Obſervez dans vos mouvemens l'ordre que je vous ai preſcrit, je vous réponds de la victoire : elle coûtera cher ; mais ce n'eſt pas ici le moment de nous ménager. Il ſeroit indigne de nous de fuir, dans les combats, la mort qui nous attend ſous nos toits, dans les bras de nos enfans & de nos femmes. Mais la liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien ſervi votre Patrie & votre Roi, vous

ne les trouverez qu'avec moi, au milieu de vos ennemis terraſſés ».

Enfin, du palais de Cortès, on vit ſortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupèdes, & dont la cîme chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracaſſées. On combattit à découvert, ſans trouble & ſans confuſion. Le meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en ſilence ; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poſte, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui ſont l'image de la foudre, étoit le ſeul qu'eût l'ennemi ſur nous ; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenſer cet avantage ? Ce fut ce qui rendit douteux le ſuccès d'un combat ſi long & ſi ſanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt laſſé que vaincu.

Mon père, en nous montrant parmi les

morts quarante de ces furieux (*a*), nous faisoit espérer d'exterminer le reste. « Encore deux combats comme celui-ci, nous disoit-il, & le Mexique est délivré ».

Le Peuple regardoit d'un œil avide les Castillans étendus à ses pieds. « Ils ne sont pas immortels », disoit-il en comptant leurs blessures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce spectacle, on attendit avec impatience l'assaut remis au lendemain. Il fut tel que les assiégés ne pouvoient plus le soutenir. On approchoit des murs; on alloit bientôt les franchir, & gagner la première enceinte; Cortès alors désespéré força Montezume à paroître, pour nous ordonner de cesser. Montezume se montre, &, du haut des murailles, il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le Peuple, saisi de respect, se prosterne, & prête

(*a*) Les deux tiers des Espagnols, & Cortès lui-même, avoient été blessés dans ce combat.

ſilence. Le Monarque éleva la voix : il remercia ſes ſujets d'avoir tenté ſa délivrance ; mais il leur dit qu'il étoit libre & au milieu de ſes amis. « Du reſte, ils conſentent, dit-il, à ſe retirer dès demain, pourvu qu'à l'inſtant même l'on mette bas les armes, & que, pour ſigne de la paix, on ceſſe toute hoſtilité. Je le veux, je vous le commande. Obéiſſez à votre Roi ».

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon père la détermina.

« Si tu es libre, grand Roi, dit-il à Montezume, fors de ta priſon, & viens régner ſur nous. Juſques-là nous n'écoutons point un monarque opprimé, qu'on force à ſe trahir lui-même. Non, Peuple, ce n'eſt pas votre Roi qui vous parle ; c'eſt un captif que l'on menace, & qui ſubit la loi de la néceſſité. Sa bouche demande la paix ; ſon cœur implore la vengeance. Vengez-le donc, ſans écouter ce que lui dictent ſes tyrans ».

A ces mots, l'aſſaut recommence. On crie

crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expose à nos coups. Mon père, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque...... Il n'est plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ses ennemis. En le voyant tomber, le Peuple jette un cri de douleur, s'épouvante, & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie son corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empresse, l'environne, & détestant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ses hurlemens, & baigne son Roi de ses larmes.

Les Caciques s'assemblent, & mon père est élu pour succéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défense achève de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon père, aux assauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un siége. Dans une enceinte inaccessible au feu des Espagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient.

Cortès s'en épouvante, & il médite sa retraite. C'étoit le moment décisif. Il lui falloit, pour s'échapper, repasser sur l'une des digues dont le lac étoit traversé; & mon père, ayant bien prévu que Cortès choisiroit les ombres de la nuit pour favoriser son passage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde; & à la tête de ses Caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots, on voulut s'élancer sur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des Soldats de Cortès & mille de ses alliés tombèrent sous nos coups; un pont volant sauva le reste; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Castillans dont la mort nous avoit vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainsi, l'or une fois fut utile à notre défense.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de ſang, mon père avoit reçu deux bleſſures mortelles. A ſon heure dernière il m'appela, & il me dit : « Mon fils, tu vois le fruit d'un mauvais règne. Ces brigands reviendront plus forts, ſecondés de ces mêmes Peuples que Montezume a fait gémir. Hélas ! je prévois, en mourant, la ruine de ma patrie, moins malheureux de ne pas lui ſurvivre, & d'avoir fait, juſqu'au dernier ſoupir, ce que j'ai pu pour la ſauver. Défends-la comme moi, défends-la même ſans eſpérance ; & ſois le dernier à combattre ſur ſes débris ». A ces mots, je me ſentis preſſer entre ſes bras ; & de ſes lèvres éteintes m'ayant donné le baiſer paternel, il expira.

Ce ſouvenir cruel & tendre émut ſi vivement le Héros Mexicain, que ſa voix en fut étouffée ; & les Incas, les yeux attachés ſur un fils ſi vertueux & ſi ſenſible, attendirent en ſilence que ſon cœur ſe fût ſoulagé.

CHAPITRE X.

POUR fuccéder à mon vertueux père, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba fur le jeune Guatimozin, fon neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas ! il fe montra bien digne de ce choix ; mais le fort trahit fon courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Caftillans (*a*) fa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires : telle étoit l'ardeur de nos Peuples à voler au devant du joug.

L'épouvante fe répandit dans toutes les villes voifines. Les unes fe rangèrent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui ; d'autres fe trouvèrent défertes ; & leurs habitans éperdus, ou fe fauvèrent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

(*a*) Il avoit reçu d'Efpagne de nouveaux fecours.

Dans peu, sur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (*a*) semblable à celle qui sur nos bords avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'assaillir de toute parts ; brisés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune Roi firent des efforts inouis pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalèrent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, par-tout & sans cesse présent, il étoit l'ame de son Peuple. Le feu de son courage enflammoit tous les cœurs. Les obstacles qu'il opposa aux approches des Castillans, lassèrent enfin leur constance. Effrayés des périls & des fatigues d'un long siége, ils nous proposèrent la paix.

(*a*) Composée de treize brigantins.

Tout le Peuple la demandoit; le Roi y consentoit lui-même; la famine qui nous pressoit, y disposoit tous les esprits; les Prêtres, au nom de leurs Dieux, furent les seuls qui s'y opposèrent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume; ils flattèrent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord consternés, une apparence de succès les rendit aussi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refusâmes la paix. Crédulité fatale! un Dieu plus fort que tous nos Dieux démentit leur vaine promesse. Il fit descendre des montagnes les Peuples les plus indomptés (*a*); il changea leur féroce orgueil en un zèle ardent & docile; & Cortès n'eut pas plutôt vu grossir son camp de leurs fiers bataillons, qu'il résolut de nous livrer l'assaut (*b*).

(*a*) Les Otomies.

(*b*) Cortès se vit à la tête de deux cent mille hommes: ce n'est donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

Le paſſage ſur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi ayant pénétré dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faiſoient devant lui ſes foudroyantes armes ; &, par trois routes oppoſées, parvenu enfin juſqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, régnoient l'épouvante & la mort.... A ces mots, il s'interrompit par un frémiſſement de rage. « O ſouvenir affreux » ! s'écria-t-il ; & ſes yeux ſembloient indignés de voir encore la lumière.

L'Inca tâchoit de le calmer. Ah ! reprit le malheureux Prince, tu vas juger toi-même ſi ma douleur eſt juſte. Je combattois près de mon Roi, j'avois quitté le palais de mes pères ; & dans ce palais aſſiégé j'avois abandonné ma ſœur, une ſœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumière du jour. Pour ſa garde & pour ſa défenſe, j'avois laiſſé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télaſco, le fidèle ami de mon cœur,

celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma ſœur étoit promiſe. Ce digne ami ſe défendoit avec tout le courage de l'amour & du déſeſpoir; il l'inſpiroit à ſes ſoldats : chacun d'eux ſembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs flèches ne partoit en vain; le veſtibule du palais étoit inondé de ſang, la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voiſins, que l'ennemi avoit embraſés, l'incendie atteint celui-ci. Les aſſiégés y ſont enveloppés d'un noir tourbillon de fumée; la flamme perce à travers ce nuage ; elle s'attache aux lambris de cèdre, & s'y répand à flots preſſés.

Le péril de ma ſœur occupe ſeul mon ami : il la cherche au milieu de l'embraſement; & dans ce palais ſolitaire, dont ſes ſoldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçans, ſa chère Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embraſſer, avant de périr dans les feux. « O chère moitié de mon ame ! lui dit-

il en la faififfant & en la ferrant dans fes bras, il faut mourir, ou être efclaves. Choifis : nous n'avons qu'un inftant. — Il faut mourir, lui répondit ma fœur ». Auffi-tôt il tire une flèche de fon carquois, pour fe percer le cœur. « Arrête ! lui dit-elle, arrête ! commence par moi : je me défie de ma main, & je veux mourir de la tienne ».

A ces mots, tombant dans fes bras, & approchant fa bouche de celle de fon amant, pour y laiffer fon dernier foupir, elle lui découvre fon fein. Ah ! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage ! Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût défarmé le Dieu du mal. Il détourne les fiens, & relève le bras fur elle ; fon bras tremblant retombe fans frapper. Trois fois fon amante l'implore, & trois fois fa main fe refufe à percer ce cœur dont il eft adoré. Ce combat lui donna le temps de changer de réfolution. « Non, non, dit-il, je ne puis achever. — Et ne vois-tu pas, lui dit-elle, les

flammes qui nous environnent, & devant nous l'esclavage & la honte, si nous ne savons pas mourir ? — Je vois aussi, lui répond-il, la liberté, la gloire, si nous pouvons nous échapper ». Alors appelant ses soldats : « Amis, leur dit-il, suivez-moi ; je vais vous ouvrir un passage ». Il fait environner ma sœur, commande que les portes du palais soient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémissoit lui-même. Un énorme rocher, qui se détache & roule du haut des monts au sein des mers, chasse les vagues mugissantes, & s'ouvre à grand bruit un abîme à travers les flots courroucés : tel, en sortant du palais de mon père, se présenta le formidable Télasco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant sur lui, alloient l'accabler sous le nombre. Il les repousse encore ; une lourde massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, renverse

tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de bleſſures, & le corps ſillonné de ruiſſeaux de ſang, ſe défend & combat juſqu'à l'épuiſement du peu de forces qui lui reſtent. Enfin ſes bras laiſſent tomber la maſſue & le bouclier; bientôt il chancelle, il ſuccombe..... Il reſpiroit encore. Il fut pris vivant; & ma ſœur ſuivit le ſort de mon ami. Eſt-il mort? a-t-elle eû la force & le malheur de lui ſurvivre? C'eſt ce que je n'ai pu ſavoir. Peut-être, ô ciel! dans ce moment, il gémit ſous les coups d'un maître inflexible. Ma ſœur peut-être.... Ah! loin de moi cette épouvantable penſée; elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyoit étouffer ſes ſoupirs & dévorer ſes larmes, le preſſoit d'interrompre ce récit déſolant. Non, dit le Cacique, achevons: puiſque j'ai pu ſurvivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en ſoutenir l'image.

Tous nos poſtes forcés livroient la

ville en proie à nos vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour asile que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensevelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac ; & pour favoriser sa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné ! tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver : il fut pris.... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix s'ouvre enfin un passage ; il s'écrie : O Guatimozin ! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois ! Un brasier, des charbons ardens ! ... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. « O barbarie atroce » ! s'écrie à ce récit l'Inca, saisi d'horreur. Attends, dit le Cacique,

attends ; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit jufqu'à la moelle des os, Cortès, d'un œil tranquille, obfervoit les progrès de la douleur, & il difoit au Roi : « Si tu es las de fouffrir, déclare où tu as caché tes tréfors ».

Soit qu'il n'eût rien caché, foit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le Héros du Mexique honora fa patrie par fa conftance dans les tourmens. Il attache un œil indigné fur le tyran ; & il lui dit : « Homme féroce & fanguinaire, connois-tu pour moi de fupplice égal à celui de te voir » ? Il ne lui échappa ni plainte, ni prière, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brafier étoit auffi un fidèle ami de ce Prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à réfifter à la douleur ; & prêt à fuccomber, il tournoit vers fon Maître des regards plaintifs & touchans. « Et moi, lui dit Guatimozin, fuis-je fur un lit de rofes » ? Ces paroles étoufferent

le ſoupir au fond de ſon cœur (*a*).

Tu frémis, Inca ; ce n'eſt rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au ſein de la paix, au milieu des peuples qu'ils ont déſarmés, dont les uns vont au devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & ſuppliant ; qui leur préſentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux ; qui s'empreſſent à les ſervir, à les loger dans leurs cabanes ; qui ſupportent pour eux les travaux les plus rudes ; qui courbent le dos, ſans ſe plaindre, ſous le faix dont ils les accablent, ſous les coups dont ils les meurtriſſent ; qui ſe laiſſent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la ſervitude : c'eſt là que s'eſt montrée la cruauté des

---

(*a*) Cortès ayant fait ceſſer l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, ſur la dépoſition d'un Indien qui l'accuſa d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols.

Castillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'esclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le supplice de leur Roi, par le saccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs : ils opposoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres : leurs caresses, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédoient, une obéissance muette, une aveugle soumission, le dernier & le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme, celui de sa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs esclaves surchargés, dans une longue & pénible route, osent gémir sous le fardeau, un châtiment soudain leur impose silence ; & s'ils succombent sous l'excès du travail & de la misère, un bras impitoyable achève de leur arracher le dernier sou-

pir. «Cruels ! difent ces innocens, que vous avons-nous fait ? Notre vie n'eft employée qu'à vous fervir, pourquoi nous l'arracher ? Epargnez du moins nos enfans & nos femmes». Les monftres font fourds à ces plaintes. *De l'or*, *de l'or*, c'eft leur cri de rage ; on ne peut les en affouvir. Un Peuple en vain fe hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funefte. Ce n'eft jamais affez ; & tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il protefte qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des fupplices inouis. Ingénieufe à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoiffoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'eft fa froideur tranquille. La nature eft muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore

dévore une famille entière, au milieu d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les femmes enceintes, sur les foibles vieillards, sur les enfans à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent consume de foibles innocens, déchirés avant de mourir ; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, rians & moqueurs, se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, sans mourir de douleur, ajouta le Cacique en versant des ruisseaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffoient : si nous supportons nos malheurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

« Ah ! vous en méritez sans doute, lui dit l'Inca en l'embrassant. Je sens vos maux, je les partage. Si je ne puis les réparer, j'espère au moins les adoucir. Demeurez parmi nous, illustres malheureux, & que ma Cour soit votre asile.

Hélas ! si j'en crois des présages qui commencent à s'avérer, le temps approche où j'aurai besoin de votre expérience & de votre courage. — Ah ! s'écrient les Caciques, la vie est l'unique bien que le destin nous laisse : généreux Prince, elle est à toi, & tu peux en être prodigue ; sans toi, le désespoir en eût déjà tranché le cours ».

CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la justice, l'humanité régnoient encore dans ces régions fortunées, sous les lois des fils du Soleil; la tyrannie des Castillans s'étendoit comme un incendie : la ruine & la solitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévasté ; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux Solitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Casas, avoit fait retentir le cri de la nature jusqu'au fond de l'ame des Rois (*a*) ; une pitié stérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des lois : ces lois, sans force, ne purent de si loin réprimer la licence ; la cupidité secoua

(*a*) Ferdinand & Charles-Quint.

le frein qu'on vouloit lui donner ; & ſous des Rois qui condamnoient l'oppreſſion & l'eſclavage, l'Indien fut toujours eſclave, l'Eſpagnol toujours oppreſſeur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle ſageſſe, pleuroit au bord de l'Ozama (*a*), dans une retraite profonde, l'impuiſſance de ſes efforts.

Cependant l'iſthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des Peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts, & les précipices, ſes ſoldats, ſes chiens dévorans furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les pourſuivre, & celle de les égorger. Ainſi fut ouvert le paſſage de l'océan du nord à la mer Pacifique.

Là, de nouveaux bords ſe découvrent;

(*a*) Rivière ſur laquelle Barthelemi Colomb, frère de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

& l'ambition des conquêtes y voit un champ vaste à courir. Balboa (*a*), digne précurseur du sanguinaire Davila, a déjà voulu pénétrer dans ces régions du midi; & des flots de sang indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du Nouveau Monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misère, à la souffrance; qui sût manquer de tout & se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre

(*a*) Vasco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Bèru*, *Pelu*, je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de *la rivière* : de là le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

les obſtacles, s'affermir encore ſous les coups de la plus dure adverſité. Cet homme étonnant fut Pizarre ; & cette force d'ame, que rien ne put dompter, n'étoit pas ſa ſeule vertu. Ennemi du luxe & du faſte, ſimple & grand, noble & populaire, ſévère quand il le falloit, indulgent lorſqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la diſcipline & le poids de l'autorité, prodigue de ſa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un ſoldat, libéral, généreux, ſenſible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ſes pareils : l'ambition de s'illuſtrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immenſe conquête, étoient plus dignes de ſon cœur. Il vit entaſſer à ſes pieds des monceaux d'or dans des flots de ſang ; cet or ne l'éblouit jamais, il ne ſe plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant ſa vie, on le trouva pauvre à ſa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus

vil (*a*), pour en faire le conquérant du plus riche Empire du monde.

Connu, par ſa bravoure, du Vice-Roi de l'iſthme (*b*), il en obtint le droit d'aller chercher, par delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux tréſors. Un ſeul des vaiſſeaux qui reſtoient de la flotte de Balboa, lui ſuffit pour ſon entrepriſe. Il l'arme au port de Panama; & le bruit s'en répand bientôt juſqu'à l'île Eſpagnole (*c*), à cette île fameuſe par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le ſiége de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fière jeuneſſe demande à s'aller joindre à lui. Leur Chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop ſenſible, avoit gagné, par ſa

(*a*) La première condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(*b*) Dom Pèdre Arias Davila.

(*c*) Saint-Domingue.

candeur, l'estime & l'amitié du vertueux Las-Casas. Il voulut, avant de partir, l'embrasser & lui dire adieu.

« Eh quoi ! lui dit le Solitaire, l'avarice des Castillans n'est donc pas encore assouvie ; & vous allez chercher pour eux de nouveaux bords à ravager ! — Le ciel m'est témoin, répondit Alonzo, que c'est la gloire qui me conduit. — La gloire ! ah ! reprit l'homme juste, en est-il pour les assassins ? en est-il à tomber sur un troupeau timide d'hommes nus, foibles, désarmés, à les égorger sans péril, avec une cruauté lâche ? Votre gloire est celle du vautour, lorsqu'il déchire la colombe. Non, mon ami, je vous le dis, la honte & la douleur dans l'ame, rien ne peut effacer l'opprobre dont se couvrent les Castillans. Ils trahissent leur Dieu, leur Prince, leur patrie ; & leur avarice insensée se trompe, en croyant s'assouvir. Hélas ! s'ils avoient bien voulu ménager leur conquête, l'Inde seroit heureuse, l'Espagne seroit opulente ; mais, par l'abus honteux qu'ils font de la vic-

toire, ils auront épuisé l'Eſpagne & ruiné l'Inde ſans fruit.

» Eh bien, voici, lui dit Alonzo, le moment de les éclairer. Je ne connois Pizarre que par ſa renommée ; mais on me l'a peint généreux. Il eſt digne peut-être, ô mon ami, d'entendre de votre bouche la voix de l'humanité. Pourquoi ne demandez-vous pas à le ſuivre dans ſa conquête ? Venez. Vos conſeils, votre zèle vous rendront reſpectable & cher à mes compagnons comme à moi ».

Aux inſtances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut ; il ſent réveiller dans ſon cœur ſon activité bienfaiſante ; & l'eſpoir d'être utile aux hommes ranime ſon ardeur. Mais la réflexion, la triſte prévoyance, le découragent de nouveau. « Molina, dit-il au jeune homme, vous connoiſſez mon cœur. Je ne verrai jamais patiemment faire du mal aux Indiens ; je parlerois pour eux ſans ménagement & ſans crainte ; & vous-même peut-être, expoſé à la haîne de ceux que j'aurois offenſés, vous vous plaindriez de mon zèle.

— Venez, lui dit Alonzo ; & ne penſons qu'au bien que votre préſence peut faire. Qui ſait les crimes & les maux que vous épargnerez au monde ? Et quel reproche ne vous feriez-vous pas de n'avoir eu qu'à vous montrer, pour ſauver des millions d'hommes, & de ne l'avoir pas voulu ? — C'en eſt aſſez, lui dit Las-Caſas. Je ne vous laiſſerai pas croire que j'aye renoncé par foibleſſe à l'eſpérance d'être utile à ces infortunés. Je vous ſuivrai. Faſſe le ciel que Pizarre daigne m'entendre » !

Ils partent enſemble ; & bientôt le vaiſſeau qui les a reçus, aborde au rivage de l'iſthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (*a*) ; & pour le remonter, on s'élance ſur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cèdre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Eſpagnol com-

(*a*) Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'iſthme, deſcend dans la mer du nord. Ses eaux ſont une lieue par heure.

mande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeunesse impatiente, redoublent en vain leurs efforts ; le fleuve leur oppose tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, semble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruisselant de sueur, est meurtri de verges sanglantes. Hors d'haleine & presque aux abois, ils souffrent leurs maux sans se plaindre ; seulement des larmes muettes tombent sur leur rame, & se mêlent avec les gouttes de sueur qu'on voit distiller de leur sein ; & quelquefois ils lèvent sur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre, qui semble implorer sa pitié.

Las-Casas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un père qui voit déchirer ses enfans. « Cessez, cruels ; dit-il, cessez de tourmenter ces malheureux, qui se consument en efforts pour votre service. Voulez-vous les voir expirer? Ils sont hommes ; ils sont vos frères ; ils

ſont enfans du même Dieu que vous ». Alors s'adreſſant au plus jeune & au plus foible des rameurs : « Mon ami, lui dit-il, reſpirez un moment, je vais ramer à votre place ».

Les jeunes Eſpagnols, touchés de ce ſpectacle, s'empreſsèrent tous à l'envi de ſoulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaiſant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de père qu'il avoit ſi bien mérité !

Alors Molina, s'approchant de Las-Caſas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : « Eh bien, mon père, vous repentez-vous à préſent de nous avoir ſuivis ? Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compaſſion & la triſteſſe étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond ſoupir.

Il eſt un village, connu ſous le nom de Crucès, où le fleuve ceſſe d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on ſuivit, à travers les bois, une

longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle eſt, la fatigue en eſt adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard ſe promène ſur des vallons que la Nature ſe plaît à parer de ſes mains ; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiſeaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup-d'œil enchanteur. Hélas ! dans ces climats ſi beaux, tout ce qui reſpire eſt heureux ; l'homme opprimé, ſouffrant & miſérable, y gemit ſeul ſous le joug de l'homme, & remplit de ſes plaintes les antres ſolitaires qui le cachent à ſon tyran.

De montagne en montagne, on s'élève, on parvient juſqu'au ſommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, ſur l'immenſe abîme des eaux. De là ſe découvrent à la fois (*a*), d'un côté l'océan

(*a*) On préfère ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel aſſure que d'aucun endroit de l'iſthme on ne découvre à la fois les deux mers.

du nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la surface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel. « Compagnons, leur dit Molina, saluons cette mer, cette terre inconnue, où nous allons porter la gloire de nos armes. Si Magellan s'est rendu immortel, pour avoir seulement reconnu ces pays immenses, quelle sera la renommée de ceux qui les auront soumis (*a*) » ?

Il descend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre son fils unique à la poursuite des Sauvages. « Soyez les bien venus, dit-il aux jeunes Castillans ; & prenez part à la désolation d'un père, dont ces féro-

(*a*) Le voyage de Magellan, en 1521 & 1522 ; l'entreprise de Pizarre en 1524.

ces Indiens on dévoré le fils. Oui, les cruels l'ont dévoré, ce fils, mon unique efpérance. Ah ! tout leur fang peut-il jamais raffafier ma fureur ? Pourfuivez, maffacrez cette race impie & funefte. S'il en échappe un feul, je ne me croirai point vengé».

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut fur fon vaiffeau, avec cet air plein de franchife & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs ; & après les éloges qu'il devoit à leur zèle, il leur préfenta fes amis. «Voilà, dit-il, le généreux Almagre & le pieux Fernand de Luques (*a*), qui confacrent, à mon exemple, leur fortune à cette entreprife; Almagre, affez connu par fa valeur, & Fernand par les dignités qu'il remplit dans le Sacerdoce. Près de lui vous

(*a*) Auguftin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. (*Découverte & conquête du Pérou*, *l.* 1.)

voyez Valverde, zélé Miniſtre des autels : c'eſt lui qui ſera parmi nous l'interprète du ciel, l'organe de la Foi, l'Apôtre de la vérité, chez ces Nations idolâtres. Ce guerrier eſt Salcédo, noble & vaillant jeune homme : c'eſt à ſes mains que l'étendart de la Caſtille eſt confié, & c'eſt lui qui nous conduira dans le chemin de la victoire. Vous voyez dans Ruïz un ſavant Pilote, à qui cette mer eſt connue, & qui le premier a tenté d'en parcourir les écueils, ſous l'intrépide Balboa ». Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oriſtan, Salamon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à ſon tour les Caſtillans qu'il lui amène, tels que le jeune & beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougueux Pennate, & Valaſquès plus froidement ſuperbe, & le magnanime Moſcoſe, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant.

Infortuné

Infortuné jeune homme, tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel! Pizarre en connoît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il est sensible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin sur l'humble & pieux Solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. « Est-ce encore là, demande-t-il, un messager de la Foi, que son zele engage à nous suivre » ?

Au nom de Las-Casas, au nom de ce héros de la Religion & de l'humanité, que l'Espagne avoit honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre est saisi de respect, & se prosternant devant lui, croit adorer la vertu même. « Est-ce vous, lui dit-il, vénérable & pieux mortel, est-ce vous qui venez bénir & encourager nos travaux ? Quel présage pour moi de la faveur du ciel, & du succès de mon entreprise » !

« Vaillant & généreux Pizarre, lui répondit le Solitaire, le seul témoignage

assuré de la faveur du ciel est dans le cœur de l'homme juste. Méritez-la par vos vertus ; & n'enviez point aux méchans, des succès dont le ciel s'irrite. La gloire d'être humain, sensible, & bienfaisant, sera pure, & d'autant plus belle, que vous aurez peu de rivaux».

CHAPITRE XII.

LE vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſtères fut célébré ſur la poupe par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin.... O ſuperſtition! Ce Prêtre ſacrilège, pour rendre les autels garans de ſes vils intérêts, ſuſpend le divin ſacrifice, au moment de le conſommer; & tenant dans ſes mains la victime pure & céleſte, il ſe tourne vers l'aſſiſtance. Sur ſon front chauve & ſillonné de rides, l'auſtérité paroît empreinte; il ſoulève un ſourcil épais, dont ſon œil morne eſt ombragé; & d'une voix ſemblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles: « Venez, Pizarre, & vous, Almagre, venez,

dit-il, sceller du sang d'un Dieu notre illustre & sainte alliance ». Alors rompant l'hostie en trois (*a*), il s'en réserve une partie, & en donnant une à chacun de ses associés interdits & tremblans : « Ainsi, dit-il, soit partagée la dépouille des Indiens. Tel fut leur serment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conseil ; & là on entendit Pizarre exposer son plan, ses moyens, ses mesures & ses ressources. Fernand de Luques, chargé du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devoit rester à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit sans cesse du port de l'isthme aux bords où l'on alloit descendre, & y ameneroit les secours : rien n'avoit été négligé ; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obstacles, sembloit

---

(*a*) Ce trait-là est historique. *Pigliarono l'hostia consacrata del santissimo sacramento, giorando di non romper mai la fede.* (*Bengoni, l.* 3.)

les avoir applanis : tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conseil.

Mais Las-Cafas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vaffaux des Caftillans, ou plutôt leurs efclaves, deftinés aux plus durs travaux, ne put renfermer fa douleur. Il demande à parler ; on lui prête filence ; & la trifteffe dans les yeux : « J'entends, dit-il, qu'on fe propofe de diftribuer les Indiens comme de vils troupeaux. On l'a fait dans les îles ; les îles ne font plus que d'effrayantes folitudes. Des millions d'infortunés ont péri fous le joug. Suivrez-vous ces exemple, & ferez-vous périr de même les Peuples de ces bords » ?

Chacun s'empreffa de répondre qu'on les ménageroit « Il n'en eft qu'un moyen, continua le Solitaire ; c'eft de ne laiffer à perfonne le pouvoir de les opprimer. Qu'ils foient fujets, mais fujets libres. Le même Roi, la même loi, &, comme je l'efpère, le même Dieu que nous ; mais jamais d'autre dépendance : voilà

leur droit, que je réclame au nom de la Nature, à la face du ciel ».

« Vertueux Las-Cas, lui répondit Pizarre, vos vœux & les miens sont d'accord. Faire adorer mon Dieu, faire obéir mon Roi, imposer à ces Peuples un tribut modéré, établir entre eux & l'Espagne un commerce utile pour eux, autant qu'avantageux pour elle; voilà ce que je me propose. Fasse le ciel que, sans user de contrainte & de violence, je puisse l'obtenir! — Je vous en suis garant, reprit vivement Las-Casas. Mais, Pizarre, promettez-moi que si ces Peuples sont dociles, s'ils souscrivent à des lois justes, s'ils ne demandent qu'à s'instruire, ils seront libres comme nous; que leurs jours, leurs biens, leur repos seront protégés par vos armes; que l'honnêteté, la pudeur, la timide & foible innocence auront en vous un défenseur, un vengeur. —Je vous le promets. — Que vous ne souffrirez jamais qu'on les arrache à leur patrie, qu'on les condamne

à des travaux, qu'on exige d'eux, par la crainte, la menace, & les châtimens, au delà du tribut imposé par vous-même. — Telle est ma résolution. — Eh bien, jurez-le donc au Dieu que vous avez reçu, & que tous vos amis le jurent ».

A ce discours, un bruit confus se répandit dans l'assemblée; & Fernand de Luques prenant la parole : « Quoi, dit-il à Barthelemi, jurer à Dieu de ménager des barbares qui le blasphèment, qui brûlent devant les idoles un encens qui n'est dû qu'à lui! Jurons plutôt de les exterminer, s'ils osent défendre leurs temples, & s'ils refusent d'adorer le Dieu que nous leur annonçons. L'Amérique nous appartient au même titre que Canaan appartenoit aux Hébreux : le droit du glaive qu'ils avoient sur l'idolâtre Amalicite (*a*), nous l'avons sur des Infidèles, plus aveuglés, plus abrutis dans leurs détestables erreurs.

(*a*) Cette comparaison a été faite par le Missionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

Ils se plaignent qu'on leur impose un trop rigoureux esclavage ; mais eux-mêmes, sont-ils plus doux, plus humains envers leurs captifs ? Sur des autels rougis de sang, ils leur déchirent les entrailles ; ils se partagent, par lambeaux, leurs membres encore palpitans ; ils les dévorent, les barbares ; ils en sont les vivans tombeaux. Et c'est pour cette race impie qu'on parle avec tant de chaleur ! Si les châtimens les effrayent, qu'ils cessent de nous dérober cet or stérile dans leurs mains, & qui nous a déjà coûté tant de périls & de fatigues. Quoi ! n'avez-vous franchi les mers, n'avez-vous bravé les tempêtes, & cherché ce malheureux monde à travers tant d'écueils, que pour abandonner l'unique fruit de vos travaux, vous en retourner les mains vides, & ne rapporter en Espagne que la honte & la pauvreté ? L'or est un don de la Nature ; inutile à ces Peuples, il nous est nécessaire : c'est donc à nous qu'il appartient ; & leur malice, opiniâtre à le cacher, à l'enfouir, les rendroit

feule aſſez coupables pour juſtifier nos rigueurs. Quant à leur eſclavage, il eſt la pénitence des crimes dont les a ſouillés un culte impie & ſanguinaire. Ce ne ſont pas les creux des mines, où ils ſont enfermés vivans, que l'on doit redouter pour eux. Ils méritent d'autres ténèbres que celles de ces noirs cachots; & pourvu qu'ils y meurent réſignés & contrits, ils béniront un jour les mains qui les auront chargés de chaînes ».

Ainſi parla Fernand de Luques. Las-Caſas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit: « Prêtre d'un Dieu de paix, vos lèvres, où ce Dieu repoſoit tout à l'heure, ont-elles proféré ce que je viens d'entendre? Eſt-ce du haut du bois arroſé de ſon ſang, où, s'immolant pour tous les hommes, ſa bouche expirante imploroit la grace de ſes ennemis, eſt-ce du haut de cette croix qu'il vous a dicté ce langage? Vous, Chrétien, vous parlez d'exterminer un Peuple qui ne vous a fait aucun mal! S'il vous en avoit fait, votre

Religion vous diroit encore de l'aimer. Vous vous comparez aux Hébreux, & ce Peuple aux Amalécites ! Laissez, laissez-là ces exemples, dont on n'a que trop abusé. Si Dieu, dans ses conseils, a jamais dérogé aux saintes lois de la nature, il a parlé, il a donné un décret formel, authentique, dans toute la solennité que sa volonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de son cœur ; & ce décret n'a pu s'étendre au delà des termes précis où lui-même il l'a renfermé : l'ordre accompli, la loi qu'il avoit suspendue, a repris son cours éternel. Dieu parloit aux Israélites ; mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous en donc à la loi qu'il a donnée à tous les hommes : *Aimez-moi, aimez vos semblables :* voilà sa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures, & vos chaînes, & vos bûchers ?

» Les Indiens, sans doute, ont exercé entre eux des cruautés bien condamnables ; mais, fussent-ils plus inhumains, est-ce à vous de les imiter ? Leur mal-

heur, hélas! eſt de croire à des Dieux ſanguinaires. Si, au lieu du tigre, ils voyoient ſur leurs autels l'agneau ſans tache, ils ſeroient doux comme l'agneau. Et qui de nous peut dire, qu'élevé dès l'enfance dans le ſein des mêmes erreurs, l'exemple de ſes pères, les lois de ſon pays n'auroient pas tenu ſa raiſon captive ſous le même joug? Plaignez donc, ſans les condamner, ces eſclaves de l'habitude, ces victimes du préjugé. Cependant dites-moi s'ils ſont par-tout les mêmes, & quel mal avoient fait les Peuples de l'Eſpagnole & de Cuba? Rien de plus doux, de plus tranquille, de plus innocent que ces Peuples. Toute leur vie étoit une paiſible enfance; ils n'avoient pas même des flèches pour bleſſer les oiſeaux de l'air. Les en a-t-on plus épargnés? C'eſt-là que j'ai vu des brigands, ſans motifs, ſans remords, maſſacrer les enfans, égorger les vieillards, ſe ſaiſir des femmes enceintes, leur déchirer les flancs, en arracher le fruit.... O Religion ſainte, voilà donc

tes miniſtres ! O Dieu de la nature, voilà donc tes vengeurs ! Enfermer un Peuple vivant dans les rochers où germe l'or, l'y faire périr de misère, de fatigue, & d'épuiſement, pour accumuler vos richeſſes, & pour engendrer ſur la terre tous les vices, enfans du luxe, de l'orgueil, de l'oiſiveté, ô Fernand, c'eſt la pénitence que vous impoſez à ces Peuples ! Ecartez ce maſque hypocrite, qui vous gêne ſans nous tromper. Vous ſervez un Dieu ; mais ce Dieu, c'eſt l'impitoyable avarice. C'eſt elle qui, par votre bouche, outrage ici l'humanité, & veut rendre le ciel complice des fureurs qu'elle inſpire, & des maux qu'elle fait ».

Fernand, qui, pendant ce diſcours, n'avoit ceſſé de frémir & de rouler ſur l'aſſemblée des yeux étincelans, ſe levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paiſible d'un ſage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus diſſimulé que l'Eſpagne eût produit, pour le malheur du

Nouveau Monde, portoit dans son cœur tous les vices; mais il les couvoit sourdement; & le masque de l'hypocrisie, qu'il ne quittoit jamais, en imposoit à tous les yeux.

« Barthelemi, dit-il, ne consultons ici que les intérêts de Dieu même : car l'homme n'est rien devant lui. Ces Peuples sont ses ennemis, & ses ennemis éternels, s'ils meurent dans l'idolâtrie; vous ne le désavouerez pas. Comment donc celui qui demain sera l'objet de sa colère, peut-il être aujourd'hui l'objet de mon amour? Qu'ils se fassent Chrétiens; la charité nous lie. Mais jusques-là Dieu les exclut du nombre de ses enfans. C'est à ce titre d'ennemis des Gentils & des Infidèles, & de Conquérans pour la Foi, que ce Monde nous appartient. Le Souverain Pontife en a fait le partage, & il l'a fait du plein pouvoir de celui de qui tout dépend (*a*).

(*a*) Les termes de la bulle : *De nostrâ merâ liberalitate, & ex certâ scientiâ, ac de apos-*

Mais quelles que ſoient les richeſſes que profanent les Indiens, quelque abus même qu'ils en faſſent, le droit d'en dépouiller les temples & les autels de leurs idoles, pour en faire un plus digne uſage, n'eſt pas ce qui doit nous toucher. Oublions ces fragiles biens; ne penſons qu'au ſalut des ames. Il s'agit de gagner, ou de laiſſer périr celles de tous ces malheureux. Voulez-vous les abandonner, ou les retirer de l'abîme? Pour les ſauver, à Dieu ne plaiſe que je veuille que l'on préfère les moyens les plus violens. Dans les îles peut-être on a été trop loin; on n'a pas aſſez modéré la première ferveur du zèle; & s'il eſt un moyen plus doux de captiver les Indiens, qu'un eſclavage ſalutaire, comme vous je demande qu'on daigne l'eſſayer. Mais ſi l'on ſe voit obligé de faire à des eſprits rebelles une heureuſe néceſſité de ſubir le joug de la Foi, vaut-il mieux

tolicæ poteſtatis plenitudine..... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro conceſſâ.... donamus, concedimus & aſſignamus.

les abandonner, que d'employer à les réduire une utile & ſainte rigueur? C'eſt ce que je ne puis penſer. Attendons que les circonſtances nous éclairent & nous décident, ſans renoncer au droit divin de commander & de contraindre, mais avec la ferme aſſurance de ne jamais en abuſer. Voilà, je crois, ce que le zèle, d'accord avec l'humanité, conſeille à des héros chrétiens ».

L'aſſemblée étoit ſatisfaite du parti modéré que propoſoit Valverde. Mais Las-Caſas ne vit en lui qu'un fourbe adroit & dangereux. « De toutes les ſuperſtitions, dit-il, la plus funeſte au monde eſt celle qui fait voir à l'homme, dans ceux qui n'ont pas ſa croyance, autant d'ennemis de ſon Dieu : car elle étouffe dans les cœurs tout ſentiment d'humanité; & Valverde a raiſon : comment peut-on aimer l'éternel objet des vengeances & de la haîne de ſon Dieu? De là ce barbare mépris qu'on a concu pour les Sauvages, & ſouvent cette joie atroce qu'on reſſent à les opprimer. Ah!

loin de nous cette pensée, que Dieu, tant que l'homme respire, puisse le haïr un moment. Ces Indiens sont comme vous l'ouvrage de ses mains ; il aime son ouvrage, il les a faits pour être heureux. Toujours le même, il veut encore ce qu'il voulut en les créant ; & infini dans sa puissance comme dans sa bonté, il a mille moyens qui nous sont inconnus, d'attirer à lui ses enfans.

» Le lien fraternel n'est donc jamais rompu : la charité, l'égalité, le droit naturel & sacré de la liberté, tout subsiste ; & d'accord avec la nature, la Foi, d'un bout du monde à l'autre, ne présente aux yeux du Chrétien que des frères & des amis. Mais, dites-vous, si l'esclavage est le seul moyen d'engager, de retenir les Indiens sous le joug de la Foi ! . . . Juste ciel ! l'esclavage, la honte & le scandale de la Religion, est le seul moyen de l'étendre ! Ah ! c'est lui qui la déshonore, qui la rend odieuse, & qui la détruiroit, si l'enfer pouvoit la détruire. Il fut cruel chez tous les Peuples ;

ples; il eſt atroce parmi nous. Vous le ſavez, vous avez vu le fils arraché à ſon père, la femme à ſon époux, la mère à ſes enfans; vous avez vu jeter dans le fond d'un vaiſſeau des troupeaux d'hommes enchaînés, y croupir entaſſés, conſumés par la faim; vous avez vu ceux qui ſortoient de cet exécrable tombeau, pâles, abattus de foibleſſe, auſſi-tôt condamnés aux travaux les plus accablans. Et c'eſt là, dit-on, le moyen de gagner les eſprits! En a-t-on tenté d'autre? a-t-on daigné les éclairer? a-t-on pris ſoin de les inſtruire? veut-on même qu'ils ſoient inſtruits? On veut qu'ils vivent & qu'ils meurent comme des animaux ſtupides. Pour les perſuader il eût fallu vivre avec eux, ſouffrir leur indocilité, l'apprivoiſer par la douceur, l'attirer par la confiance, & la vaincre par les bienfaits. C'eſt l'exemple qui prouve; & le plus digne apôtre de la Religion, c'eſt la vertu. Soyez bons, ſoyez juſtes; vous ſerez écoutés. Je connois bien ce Nouveau Monde! Interrogez ceux

dont le zèle portoit le flambeau de la Foi dans ces régions désolées, où l'on a commis tant de maux. Demandez-leur quel doux empire a sur l'ame des Indiens la raison, l'équité, la vertu bienfaisante, la consolante vérité. Demandez-leur s'il fut jamais de Peuple moins jaloux de ses opinions, plus empressé d'ouvrir les yeux à la lumière, plus facile à persuader? Mais au moment qu'on leur prêchoit un Dieu clément & débonnaire, ils voyoient arriver des ravisseurs perfides & d'infames déprédateurs, qui, au nom de ce même Dieu, les dépouilloient, les enchaînoient, leur faisoient souffrir mille outrages. Pouvoient-ils ne pas accuser de fourberie & d'imposture ceux qui leur annonçoient la douceur de sa loi? Ce que je dis-là, je l'ai vu, je l'ai vu : ce n'est pas devant moi qu'il faut calomnier ces Peuples.

» Mais fussent-ils opiniâtres & obstinés dans leurs erreurs, est-ce pour vous une raison de les réduire au rang des bêtes? On espère adoucir pour eux les

rigueurs de la servitude ! On l'a promis cent fois ; a-t-on pu s'y résoudre ? J'ai vu Ferdinand s'attendrir ; j'ai vu Ximenès s'indigner ; j'ai vu Charles frémir des inhumanités dont je leur faisois la peinture. Ils y ont voulu remédier ; & avec toute leur puissance, ils l'ont voulu en vain. Quand le vautour de la tyrannie s'est saisi de sa proie, il faut qu'il la dévore, & rien ne peut l'en détacher. Non, mes amis, point de milieu : il faut renoncer au nom d'hommes, abjurer le nom de Chrétiens, ou nous interdire à jamais le droit de faire des esclaves. Cet avilissement honteux, où le plus fort tient le plus foible, est outrageant pour la nature, révoltant pour l'humanité, mais abominable sur-tout aux yeux de la Religion. *Mon frère, tu es mon esclave*, est une absurdité dans la bouche d'un homme, un parjure & un blasphême dans la bouche d'un Chrétien.

» Et de quel titre s'autorise la fureur d'opprimer ? *Conquérans pour la Foi !* La Foi ne nous demande que des cœurs

librement ſoumis. Qu'a-t-elle de commun avec notre avarice, nos rapines, nos brigandages ? Le Dieu que nous ſervons eſt-il affamé d'or ? *Un Pontiſe a partagé l'Inde !* Mais l'Inde eſt-elle à lui ? mais avoit-il lui-même le droit qu'on s'arroge en ſon nom ? Il a pu confier ce Monde à qui prendroit ſoin de l'inſtruire, mais non pas le livrer en proie à qui voudroit le ravager. Le titre de ſa conceſſion eſt fait pour un Peuple d'Apôtres, non pour un Peuple de brigands.

» L'Inde n'eſt donc à vous que par droit de conquête ; & le droit de conquête, tyrannique en lui-même, ne peut être légitimé que par le bonheur des vaincus. Oui, Pizarre, c'eſt la clémence, la bonté qui le juſtifient ; & l'uſage de la victoire va vous donner la renommée, ou d'un brigand par vos fureurs, ou d'un héros par vos bienfaits. Ah ! croyez-moi, n'attendez pas le moment de l'ivreſſe & de l'emportement, pour mettre un frein à la victoire. Ce jour eſt, pour vous, conſacré à des réſolutions ſaintes.

Tous ces guerriers, disposés comme vous à écouter la voix de la nature, suivront votre exemple à l'envi. Ils sont jeunes, sensibles, & la corruption ne les a point gagnés encore : j'en ai fait l'épreuve récente ; je crois même les voir touchés des malheurs que je vous ai peints. Je vous conjure, au nom de la Religion, au nom de la Patrie & de l'humanité, de faire avec eux le serment d'épargner les Peuples soumis, de respecter leurs biens, leur liberté, leur vie. C'est un lien sacré dont vous aurez besoin peut-être, pour vous épargner de grand crimes ; c'est du moins un gage de paix, qu'au nom des Indiens, leur ami, dirai-je leur père, vous demande à genoux, & les larmes aux yeux ». A ces mots il se prosterna.

« Et moi, dit Fernand, je m'oppose à cet acte déshonorant. Tant de précaution marque pour nous trop peu d'estime. L'homme fidèle à son devoir se répond assez de lui-même, & n'a pas

besoin qu'on le gêne par les entraves du serment ».

« Pour garantir vos intérêts, reprit modestement Las-Casas, le serment le plus redoutable vient d'être exigé par vous-même ; & pour le salut de ces Peuples, le serment vous paroît inutile & injurieux » !

Fernand se sentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il se répandit en injures contre le protecteur de l'Inde, l'accusa de trahir son Roi, sa Patrie, & son Dieu lui-même, lui donna les noms odieux de délateur, de partisan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop nécessaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaiser, & puis, s'adressant à Las-Casas, lui dit d'un air respectueux, que son zèle méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquise ; que ses conseils & ses maximes lui seroient à jamais présens ; qu'il les suivroit autant qu'il lui seroit possible ;

mais qu'il croyoit que sa parole étoit un gage suffisant.

Le Solitaire consterné se retire avec Alonzo. « Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon zèle est inutile. Je vous l'avois bien dit. Cette épreuve m'éclaire; n'en demandez pas davantage. Je crois connoître assez Pizarre : il seroit juste & modéré, si chacun consentoit à l'être: mais il veut réussir; & son ambition fera céder aux circonstances sa droiture & son équité. Je ne vous propose point de renoncer à le suivre ; ce seroit affoiblir le nombre & le parti des gens de bien. Mais moi, dont la présence est déjà importune, & seroit bientôt odieuse, je n'ai plus désormais qu'à regagner ma solitude. Adieu. Si vous voyez tourner cette conquête en brigandage, prenez conseil de votre cœur, il vous conduira toujours bien ».

Alonzo, déjà mécontent de tout ce qui s'étoit passé, fut sur-tout indigné de voir qu'on se délivroit de Las-Casas; & lui-même il l'auroit suivi, si son honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu.

« Mon ami, lui dit-il, je reſte, je vous obéis à mon tour : mais j'obſerverai la conduite & les intentions de Pizarre ; j'éprouverai dans peu s'il tient ce qu'il vous a promis ; & ſi j'ai le malheur d'être avec des brigands, ſoyez bien aſſuré que je n'y ferai pas long-temps ».

CHAPITRE XIII.

Barthelemi fut remmené jufqués au fleuve des Lézards. Il monte une barque indienne, & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & feul avec fes Sauvages, il leur parloit, il jouiffoit de leurs careffes naïves, il tâchoit de les confoler.

L'un deux lui dit: « Notre bon père, tu nous aimes & tu nous plains. Nous favons tout ce que tu as fait pour foulager notre mifère. Veux-tu porter la joie chez nos amis de la montagne? Ils favent que nous t'avons vu : Capana, le chef de nos frères, donneroit dix ans de fa vie pour te poffeder un moment. Viens le voir. Le fentier qui mène à fa retraite eft rude, étroit, entrecoupé de torrens & de précipices; mais, fur des tiffus de liane, nous te porterons tour à tour ».

A ces mots, deux ruiffeaux de larmes

coulèrent des yeux de Las-Casas ; & tant de courses d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit essuyés pour eux, tout fut récompensé.

« Quoi, sur l'isthme ! quoi, près d'ici, des Indiens libres encore ! Ah ! du moins sont-ils bien cachés, demanda-t-il, & Davila ne peut-il pas les découvrir » ? Leur asile est sûr, lui dirent les Sauvages ; nous seuls en connoissons la route ; & le silence est sur nos lèvres. Nous savons nous taire & mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le canot dans un anse du fleuve ; & à travers d'épais buissons on s'enfonce dans ces déserts.

Comme ils passoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent, leurs cheveux se dresserent. C'étoit le cri du tigre ; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en silence, ils écoutèrent ; le même cri se fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient sur eux, ils se rassemblent

ils se pressent autour de Las-Casas. « Laisse-nous t'entourer, lui disent-ils, & ne crains rien, ne crains rien ; il n'en prendra qu'un, & ce ne sera pas toi ». En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, & saisissant un Indien, l'emporte dans les bois, sans ralentir sa course (*a*). Le pieux Solitaire lève les mains au ciel, en poussant un cri lamentable, & tombe oppressé de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, & se retrouvant au milieu de ses Indiens qui le rappellent à la vie : « Ah ! mes amis, qu'ai-je vu ? leur dit-il. —Allons, mon père, prends courage, lui répondent ces malheureux ; ce n'est rien. — Ce n'est rien, grand Dieu ! — Non, ce n'est rien que les

(*a*) On lit dans l'histoire générale des voyages, que dans la province de Vénézuéla les tigres sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.

tigres, en comparaiſon des Eſpagnols. O race impie & féroce, quelle honte pour vous ! s'écria Las-Caſas : vous réduiſez les Indiens à ne pas ſe plaindre des tigres » !

Enfin, de rochers en abîmes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaiſſes forêts, & qui, de tous côtés, ne préſentoient aux yeux qu'une maſſe énorme & profonde, ſans laiſſer ſoupçonner le vide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaiſſeur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout à coup, aux yeux de Las-Caſas, ſe découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthelemi, à cette vue, ſe ſent ému de joie & de pitié. « Pauvre Peuple, s'écria-t-il avec attendriſſement, faſſe le ciel que ton aſile ſoit à jamais impénétrable » !

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. « Nous vous amenons notre père, disent ceux-ci avec transport. Le voilà, c'est lui, c'est Las-Casas ». A ce nom, rien ne peut exprimer l'alégresse de ce Peuple reconnoissant. Leurs bras se disputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jusqu'au village, où le Cacique a déjà su l'arrivée de Las-Casas.

Il s'avance au devant de lui & lui tendant les bras : « Viens, lui dit-il, mon père, viens consoler tes enfans de tous les maux qu'on leur a faits : en te voyant, ils les oublient ». Las-Casas jouissoit du bonheur le plus doux que puisse goûter sur la terre un cœur vertueux & sensible. O mes amis, leur disoit-il en les embrassant tour à tour, si vous m'aimez si tendrement, moi qui ne vous ai fait aucun bien ; quel n'eût pas été votre amour pour un Peuple qui eût mis sa gloire à vous donner des arts utiles, de sages lois, de bonnes mœurs, & un culte

agréable au Dieu de l'univers ! — Ah ! mon père, dit le Cacique, nous aurions adoré ce Peuple généreux. Laiſſons les regrets inutiles. Le ſeul homme, entre ces barbares, qui ait été juſte & bienfaiſant, nous le poſſédons. Je ne veux t'occuper que de notre joie ».

Il le mena dans ſa cabane ; & quelle fut la ſurpriſe de Barthelemi, en y voyant ſur un autel une ſtatue de bois de cèdre, où ſes traits étoient ébauchés ! Le Cacique lui dit : « Regarde. C'eſt toi, mon père, oui, c'eſt toi-même. Un de nos Indiens qui t'avoit vu, & qui t'avoit toujours préſent, m'a fait ta reſſemblance. Elle nous ſuit par-tout, c'eſt elle que nous invoquons dans toutes nos entrepriſes ; & depuis que nous la poſſédons, tout nous a réuſſi ».

Las-Caſas, qui d'abord n'avoit pu ſe défendre d'un mouvement de reconnoiſſance, ſe reprocha ce ſentiment ; & parlant au Cacique d'un air doux & ſévère : « Renverſez, dit-il, cette image ; un ſimple mortel n'eſt pas digne de votre

vénération ». A ces mots, il alloit saisir la statue, pour la briser. Le Cacique la défendit, comme il eût défendu ses enfans & sa femme. « Ah ! lui dit-il, laisse-nous cette chère ombre de toi-même. Quand tu ne seras plus, elle rappellera à nos enfans, à nos neveux, le seul ami que nous ayons eu parmi nos cruels oppresseurs ».

Tout le Peuple s'assemble autour de la cabane, & demande à voir Las-Casas. Il se montre, & l'air retentit de ce cri d'alégresse : « Le voilà l'homme juste, l'homme bienfaisant, le voilà. Il nous aime, il nous plaint, il vient voir ses amis. Qu'il reste avec nous, l'homme juste : nos cœurs & nos biens sont à lui ».

« O Dieu de la nature ! s'écria Las-Casas, se pourroit-il que des cœurs si vrais, si doux, si simples, si sensibles, ne fussent pas innocens devant toi » !

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs flèches inévitables, les autres forçant à la course les

chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence ; & le feftin eft préparé.

Affis à côté du Cacique, & au milieu de fa famille, Las-Cafas s'inftruit de leurs lois, de leurs mœurs, & de leur police. La nature eft leur guide & leur législateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de fe nuire ; honorer leurs parens, obéir à leur Roi ; s'attacher à une compagne qui les foulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfans, fans que le foupçon même de l'infidélité trouble cette union paifible ; cultiver en commun leurs champs, & s'en diftribuer les fruits : telle étoit leur fociété.

Eh bien, dit Las-Cafas, c'eft la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames : vous le fervez fans le connoître ; & c'eft fa voix qui vous conduit.

« Ton Dieu ! il eft notre ennemi, dit le Cacique ; il eft le Dieu des Efpagnols. — Le Dieu des Efpagnols n'eft point votre ennemi : il eft le Dieu de la nature entière ; & nous fommes tous fes enfans.

enfans. — Ah ! s'il eſt vrai, dit le Cacique, nous cherchons un Dieu qui nous aime ; celui de Las-Caſas doit être juſte & bon, & nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, fais-le nous connoître ». Alors, ſe livrant à ſon zèle, Las-Caſas leur fit de ſon Dieu une peinture ſi ſublime & ſi touchante, que le Cacique, ſe levant avec tranſport, s'écria : « Dieu de Las-Caſas, reçois nos vœux » ! Et tout ſon Peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir ſur ſon viſage un éclat tout divin : car la piété l'animoit ; il étoit rayonnant de joie. « Ecoute, lui dit-il ; ton Dieu ne ſe fait-il jamais voir aux hommes ? — Ils l'ont vu, répondit Las-Caſas ; il a même daigné habiter parmi eux. — Sous quels traits ? — Sous les traits d'un homme. — Achève. N'es-tu pas toi-même ce Dieu qui vient nous conſoler ? — Moi ! — Si tu l'es, ceſſe de nous cacher ce que tant de vertu annonce. Parle. Nous allons t'adorer ».

Barthelemi ſe confondit dans une hu-

milité profonde, & rejeta loin cette erreur. Mais avant d'expofer des vérités fublimes à l'incrédulité de ces foibles efprits, il voulut favoir quel étoit leur culte. « Hélas ! dit le Cacique, nous adorions le tigre, comme le plus terrible de tous les animaux. Mais que ton Dieu n'en foit point jaloux. C'étoit le culte de la crainte, & non pas celui de l'amour. — Allons, allons, dit Las-Cafas, renverfer cette horrible idole ». Et les Indiens, animés du zèle qu'il leur infpiroit, couroient au temple fur fes pas.

CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voiſine de ce temple, Barthelemi crut entendre ſortir des gémiſſemens. « Qu'eſt-ce? demanda-t-il. — Paſſons, dit le Cacique. Epargne à tes amis la honte de te montrer des malheureux». Sans vouloir inſiſter, Barthelemi s'avance juſqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre ſur un autel rougi de ſang. « Quel eſt le ſang, demanda-t-il encore, qu'on a verſé ſur cet autel ? — Celui des animaux, répondit le Cacique, & quelquefois...... — Achève. — Celui des Eſpagnols. — Des Eſpagnols ! — Lorſqu'ils pénètrent juſqu'au centre de ces forêts, il faut bien les tuer, ou les prendre vivans. Et que faire de ces captifs, à moins que de les immoler ? S'il s'en échappoit un ſeul, notre aſile ſeroit connu, & notre perte inévitable. Tu

viens d'entendre la plainte d'un malheureux jeune homme qui nous fait compassion. Je ne puis me résoudre à le faire mourir. Cependant il faut bien qu'il meure; car, s'il nous échappoit, il iroit nous trahir».

Las-Casas demande à le voir; & après avoir fait briser l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la prison où le jeune homme est enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce Religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la Foi, qu'on alloit immoler. « O mon père, venez, dit-il, m'encourager par votre exemple; venez apprendre à un jeune homme à se détacher de la vie, à mourir courageusement».

Mais dès qu'il s'aperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéissoient: « Ah! reprit-il, que vois-je? & quel est cet empire que vous exercez parmi eux? Êtes-vous un ange du ciel, descendu pour ma délivrance? Par-

lez. Dites-moi qui vous êtes. Je ſens revenir l'eſpérance dans ce cœur qu'elle abandonnoit ».

» Je ſuis Eſpagnol comme vous, lui dit le Solitaire ; mais, n'ayant jamais trempé dans les crimes de ma patrie, je ſuis libre & chéri parmi les Indiens. — Hélas ! & moi, lui dit Gonſalve (c'étoit le nom du jeune homme), qu'ai-je fait, que je n'aye dû faire, & dont j'aye pu me diſpenſer ? Je ſuis le fils de Davila, du Gouverneur de l'iſthme : il m'avoit envoyé à la pourſuite des Sauvages. Mes compagnons & moi, à travers les forêts, nous avons pénétré dans ce vallon ; les Indiens nous ont enveloppés, nous ont accablés ſous le nombre ; les plus heureux des miens ont péri dans le combat, le reſte a été pris, & ſur l'autel du tigre je les ai vus tous immolés. Moi ſeul ils m'épargnent encore : ſoit que ma jeuneſſe ait touché ces inhumains, & que mes larmes leur inſpirent quelque pitié ; ſoit que leur cruauté m'ait voulu réſerver pour un nouveau ſacrifice ; ils

me laissent languir dans ce triste abandon, & dans l'attente de la mort, plus cruelle que la mort même. Hélas! pardonnez à mon âge un excès de foiblesse, dont je rougis en l'avouant. La vie m'est chère; il m'est affreux de la quitter à son aurore. Elle devoit avoir tant de charmes pour moi! Il m'eût été si doux de revoir ma patrie! Et quand je pense que ces beaux jours, ces jours délicieux que j'y devois passer, sont évanouis pour jamais, je tombe dans le désespoir. Si du moins j'étois mort au milieu des combats, & par les mains d'un ennemi digne d'honorer mon courage! Mais ici, mais sur les autels d'un peuple stupide & féroce, me sentir tout vivant déchirer les entrailles, & voir, aux pieds du tigre, allumer mon bûcher! Cette destinée est affreuse. Ah! s'il se peut, délivrez-moi de ces mains inhumaines; rendez-moi à mon père. Il n'a que moi, je suis son unique espérance; ces barbares l'en ont privé».

« Mon ami, lui dit Las-Casas, que

vous êtes loin encore d'être changé par le malheur ! Vous, fils de Davila, vous appelez barbares ces Peuples, dont lui-même il fait, depuis dix ans, le massacre le plus horrible ! Hélas ! combien de pères, privés par ses fureurs de leur seule & douce espérance, se sont vus égorgés eux-mêmes, en implorant à ses genoux la grâce de leurs enfans ! Il a versé plus de flots de sang que vous n'en avez de gouttes dans les veines ; & le Peuple enfermé dans ces forêts profondes, n'est que le malheureux débris de ceux qu'il a exterminés. Vous voyez qu'il poursuit encore ce qui lui en est échappé. Ils sont perdus, s'il les découvre ; & lui rendre son fils, vous l'avouerez vous-même, ce seroit risquer qu'un secret d'où leur salut dépend, ne lui fût révélé. — Ah ! gardez-vous, lui dit Gonsalve, de leur apprendre qui je suis. — Moi ! dit Las-Casas, les tromper ! leur cacher le péril de votre délivrance ! Non ; ce seroit leur tendre un piége. Si je parle pour vous, je dirai qui vous êtes ; on

ſaura ce que je demande, ce qu'on riſque à me l'accorder. Ou mon ſilence, ou ma franchiſe ; c'eſt à vous de choiſir. — Choiſir ! De tous côtés je ne vois que la mort. Je m'abandonne à vous. — Reprenez donc courage. Mais tirez de l'état où vous êtes réduit, cette utile & grande leçon, que le droit de la force eſt un droit odieux ; que ſi les Indiens l'exerçoient à leur tour, & ſe permettoient la vengeance, il n'eſt point de ſupplice auquel ne dût s'attendre le fils du cruel Davila ; que l'état naturel de l'homme eſt la foibleſſe ; qu'à votre place, il n'en eſt point qui ne fût timide & tremblant ; que l'orgueil, dans un être ſi voiſin du malheur, eſt le comble de la démence ; & qu'expoſé lui-même chaque jour à devenir un objet de pitié, il eſt auſſi inſenſé que méchant, lorſqu'il oſe être impitoyable ».

Las-Caſas, de retour auprès de Capana : « Cacique, lui dit-il, n'es-tu pas ſoulagé, comme d'un joug triſte & pénible, de ne plus adorer un être mal-

faisant, & de servir un Dieu clément & juste? — Il est vrai, lui dit le Cacique, que nos cœurs, flétris par la crainte, semblent ranimés par l'amour. — Oui, mon ami, l'homme est fait pour aimer. La haîne, la vengeance, toutes les passions cruelles sont pour lui un état de gêne, d'angoisse, & d'avilissement. Il se sent élever, il sent qu'il se rapproche de l'être excellent qui l'a fait, à mesure qu'il est plus doux, plus magnanime. Etouffer son ressentiment & triompher de sa colère, opposer les bienfaits à l'injure qu'on a reçue, en accabler son ennemi; c'est un plaisir vraiment divin. — Je le conçois, dit le Cacique. — Non, tu ne peux le concevoir avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient qu'à toi de jouir pleinement de ce plaisir pur & céleste. Fais venir ce jeune captif qui tremble & gémit dans tes chaînes, & dis lui, en le délivrant: Fils du désolateur de l'isthme, fils du meurtrier de nos pères, de nos femmes, de nos enfans, fils de Davila, je pardonne à ton âge & à ta foiblesse.

Vis, apprends d'un fauvage à imiter ton Dieu. — Le fils de Davila ! s'écria le Cacique ; quoi ! c'eſt lui que je tiens captif» ! A ces mots, ſes yeux irrités s'enflammèrent comme la foudre. «Oui, c'eſt le fils de Davila, reprit le Solitaire avec un air tranquille, c'eſt lui que tu peux déchirer, dévorer même ſi tu veux. Mais écoute-moi. A peine ta vengeance ſera-t-elle aſſouvie, tu ſeras triſte, & tu diras : Le voilà égorgé ; & ſon ſang répandu ne rend la vie à aucun des miens : ma fureur eſt donc inutile : j'ai fait périr le foible, peut-être l'innocent ; & je ſuis coupable ſans fruit..... Sa vie eſt dans tes mains ; choiſis de renoncer à mon Dieu ou à ta vengeance ; & reprends le culte du tigre, ſi tu veux t'abreuver de ſang ».

« J'adore le Dieu de Las-Caſas, dit le Cacique. Mais toi-même, crois-tu qu'il me commande de laiſſer impunis tous les maux qu'un barbare nous fait depuis dix ans ? — Oui, la loi de mon Dieu te preſcrit le pardon & l'amour de tes

ennemis. — L'amour ! — Ne sont-ils pas ses enfans comme toi ? ne les aime-t-il pas lui-même ? Et peux-tu adorer le père, sans aimer les enfans ? Plains-les d'être coupables, & souhaite qu'ils cessent d'être méchans ; mais ne sois pas méchant comme eux, & mérite, par ta clémence, que ton Dieu en use envers toi ».

« Tu me confonds ; mais tu me touches, dit le Cacique. Allons, qu'exiges-tu de moi ? Qu'au fils du cruel Davila je pardonne comme à mon frère ? J'y consens. Qu'on l'amène ici. Je briserai sa chaîne, & je l'embrasserai. Mais qu'en ferai-je, après lui avoir permis de vivre ? S'il s'échappe, il divulguera le secret de notre asile ; & tu auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte comme toi, lui répondit le Solitaire ; & je ne veux, quant à présent, qu'adoucir sa captivité ».

Gonsalve attendoit avec impatience le retour de Las-Casas. « Eh bien, lui dit-il en tremblant, qu'avez-vous obtenu ? — Qu'on vous laisse la vie. — Ah ! mon

père ! Et la liberté, l'ai-je perdue pour jamais ? — Je vous ai dit que le ſalut de ces malheureux Indiens tient au ſecret de leur aſile. —Je le ſais; mais répondez-leur qu'il ne ſera jamais trahi par moi. — Comment répondrois-je de vous ? dit le Solitaire. A votre âge on ne répond pas de ſoi-même. C'eſt à vous de gagner l'eſtime du Cacique, & d'obtenir, avec le temps, qu'il daigne ſe fier à vous. — Et lui avez-vous dit qui je ſuis ? demanda Gonſalve. — Oui; ſans doute. — Je ſuis perdu. — Non, vous ne l'êtes pas. Je vais vous mener devant lui ».

« Jeune homme, lui dit le Cacique en le voyant, adores-tu le Dieu qu'adore Las-Caſas ? — Oui, répond Davila. — Crois-tu que nous ſoyons enfans de ce Dieu, comme toi ? — Je le crois. — Nous ſommes donc frères ? Pourquoi venir tremper tes mains dans notre ſang ? — J'obéiſſois. — A qui ? — Vous le ſavez aſſez. — Oui, je ſais que tu es né du plus méchant des hommes, & du plus cruel envers nous. Mais Las-Caſas me

dit que son Dieu & le mien m'ordonne de te pardonner. Je te pardonne. Viens, embrasse ton ami ». Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du Cacique. « Que fais-tu ? lui dit le Saûvage; ne sommes-nous pas frères ? N'es-tu pas mon égal » ? Il dit ; & lui tendant la main, il le délivra de ses chaînes. Barthelemi, témoin de ce spectacle, avoit le cœur saisi de joie & d'attendrissement. « Davila, dit-il au jeune homme, voilà, voilà de vrais Chrétiens » !

CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès-ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte ; & la seule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce Peuple sauvage ; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. « Me voilà, disoit-il, instruit par le malheur, par vos leçons, par leur exemple ; qu'ils daignent se fier à moi, & me mettre en état de détromper mon père, de le fléchir, de lui apprendre à les connoître, à les aimer. Ils m'ont déjà laissé la vie ; je leur devrai la liberté. Ces bienfaits toucheront un père. Il cédera aux larmes de son fils ».

A cet âge on ne sait pas feindre avec

tant d'art & de noirceur, & Las-Cafas ne doutoit pas que Gonfalve ne fût fincère; mais il le connoiffoit trop foible, pour ofer compter fur fa foi. « Vous êtes fans doute à préfent bien déterminé, lui dit-il, à ne pas trahir ce bon Peuple; mais je prévois tout l'afcendant d'un père; & je ne répondrai jamais qu'il ne vienne à bout de furprendre ou d'arracher votre fecret. Ce que je vous dis là, je l'ai dit de même au Cacique. C'eft lui que le péril regarde, c'eft à lui de fe confulter ».

« Je laiffe, dit-il à Capana, ton captif dans l'affliction. Il foupire ardemment pour la liberté. Je t'ai fait voir tout le danger de le renvoyer à fon père; mais je ne dois pas te diffimuler l'avantage de ce bienfait. Il peut arriver que fon père vous découvre; & alors vous auriez pour appui ce jeune homme, à qui ta clémence auroit fait un devoir facré de ne t'abandonner jamais. L'amour paternel a des droits fur les tyrans les plus farouches. C'eft le dernier endroit fenfible par où leur ame s'endurcit. Après cela,

décide-toi ſur le parti que tu dois prendre : j'ignore comme toi quel feroit le plus ſage, & tu ſais auſſi bien que moi quel feroit le plus généreux.

» Pour moi, dépourvu des moyens de célébrer ici nos auguſtes myſtères, d'y établir le ſacerdoce, & d'y perpétuer le culte des autels, je vais vous chercher des Paſteurs, & peut-être vous aſſurer un repos plus tranquille. Adieu. Je demande au ciel, & j'eſpère de vous revoir avant de deſcendre au tombeau».

La déſolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Caſas l'abandonnoit. Il alla ſe jeter aux pieds du Cacique. « Ah ! lui dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux qui te doit tout ? La nature m'a fait un cœur ſenſible comme à toi ; mais eût-elle mis à la place le cœur du tigre que tu adorois, tes vertus l'auroient attendri. Tu m'as appelé ton ami, tu m'as embraſſé comme un frère ; va, je ne l'oublierai jamais : je ne ſuis ingrat ni perfide. Il y va de ta vie & du ſalut de tes amis, que ton aſile ſoit

ſoit inconnu ; il le ſera par mon ſilence. J'en atteſte mon Dieu, ce Dieu qui eſt devenu le tien ».

Oui, je te crois ſenſible & bon, dit le Cacique ; mais tu es foible ; & l'homme foible eſt toujours à la veille d'être méchant. Comment braverois-tu l'autorité d'un père ? tu n'as pas ſu braver la mort. — La mort m'a cauſé de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune homme en ſe levant avec fierté ; mais ſi, pour éviter la mort, tu m'avois propoſé un crime, tu aurois vu lequel des deux m'auroit le plus épouvanté. Puiſque je n'ai pas ton eſtime, je ne te demande plus rien. Je renonce à la liberté ; je te diſpenſe même de me laiſſer la vie ». A ces mots, il ſe retira.

Le Cacique, qui le ſuivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de triſteſſe, ſentit lui-même, comme un poids dont ſon cœur étoit oppreſſé, la dureté de ſon refus. Il fit appeler Las-Caſas. « Emmène avec toi ce jeune homme, lui dit-il : ſa douleur me pèſe & me fatigue ; la pré-

fence d'un malheureux eft infupportable pour moi. — As-tu bien réfléchi ? lui dit le Solitaire. — Oui, je fais qu'un mot de fa bouche nous perd, mon Peuple & moi, nous livre à nos tyrans ; mais la pitié l'emporte fur la crainte : je ne veux plus le voir fouffrir ».

Si l'on a vu des enfans vertueux aux funérailles de leur père, d'un père tendre & bien aimé, c'eft l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Cafas. Le Cacique & fon Peuple, le vifage abattu, les yeux baiffés & pleins de larmes, l'accompagnèrent en filence jufqu'au bord de la forêt. Là, il fallut fe féparer.

Témoin de leurs triftes adieux, Gonfalve renfermoit fa joie. Le Cacique, ôtant fon collier, le jeta au cou du jeune homme, l'embraffa, & lui dit : « Sois toujours notre ami ; & fi jamais tu étois preffé par nos tyrans de leur découvrir où nous fommes, regarde ce collier, fouviens-toi de Las-Cafas, & demande à ton cœur fi tu dois nous trahir ».

Les deux Espagnols, sur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, se retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Casas, regardant le jeune Davila : « Vous voyez, lui dit-il, si, comme on le prétend, ils sont indignes du nom d'hommes, & s'il est mal-aisé d'en faire des Chrétiens. L'homme n'est indocile que pour ce qui répugne au sentiment de la bonté. Il ne se refuse jamais aux vérités qui le consolent, qui le soulagent dans ses peines, & qui lui font chérir ces deux présens du ciel, la vie & la société. Que ces vérités passent sa foible intelligence, pourvu qu'elles touchent son cœur, il en sera persuadé ; il croit tout ce qu'il aime à croire. Toute la nature à ses yeux est un mystère assurément ; eh bien, voit-on qu'en jouissant de ses bienfaits il lui reproche l'obscurité de ses moyens ? Il en sera de même de la Religion ; plus elle fera d'heureux, moins elle trouvera d'incrédules ».

O ij

« Mais, reprit Gonſalve, peut-on diſſimuler ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'effrayant pour l'homme ? — Elle n'a rien que d'attrayant, d'encourageant pour la vertu, de conſolant pour l'innocence, lui répondit le Solitaire ; & je n'en veux pas davantage pour la faire adorer par-tout. De bonnes lois gênent le vice, épouvantent le crime, affligent les méchans ; & l'on aime de bonnes lois, parce qu'il dépend de chacun d'en recueillir les fruits & d'être heureux par elles. On aimera de même une religion qui, comme ces lois ſalutaires, eſt favorable aux gens de bien, rigoureuſe aux méchans, & indulgente aux foibles. Mais en la profeſſant dans cette pureté on ne peut opprimer perſonne ; on ne s'abreuve point de ſang ; on eſt obligé d'être humain, juſte, patient, ſecourable, & ſur-tout déſintéreſſé ; de joindre l'exemple au précepte, d'inſtruire par ſes bonnes œuvres, & de prouver par ſes vertus. L'orgueil & la cupidité ne peuvent ſe forcer à ces

ménagemens ; le droit du glaive eſt plus commode ; & avec d'odieux prétextes, dont les paſſions s'autoriſent, on ſe permet la violence, la rapine, & le brigandage juſqu'aux excès les plus crians »....
Le Solitaire, à ces mots, s'aperçut que le fils de Davila baiſſoit les yeux, & que la rougeur de la honte ſe répandoit ſur ſon viſage. « Pardonne, lui dit-il, jeune homme. Je t'afflige. C'eſt le ciel qui te l'a donné, ce père rigoureux. Tout injuſte qu'il eſt, ne ceſſe jamais de l'aimer, de le reſpecter, de le plaindre. Seulement ne l'imite pas ».

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent ; Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſéparer, s'embraſſent tendrement. « Adieu. Tu vas revoir ton père, dit le Solitaire au jeune homme ; ſouviens-toi du Cacique, daigne penſer à moi. Je n'entendrai point tes paroles ; mais Dieu ſera préſent ; & ton cœur lui a juré d'être fidèle aux Indiens ».

Gonſalve retourne à Panama ; & Las-

Caſas deſcend le fleuve juſqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant ſon onde dans le ſein du vaſte Océan.

CHAPITRE X.V I.

DOM Pèdre Davila pleuroit l'héritier de ſon nom avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du déſeſpoir. En le voyant, il ſe livra à tous les tranſports de la joie. « Le ciel, lui dit-il, ô mon fils, le ciel te rend aux vœux d'un père. Mais tous ces braves Caſtillans qui t'accompagoient, que ſont-ils devenus ? — Ils ſont morts, répondit Gonſalve. Les Indiens pourſuivis nous ont enfin réſiſté ; & nous avons ſuccombé ſous le nombre. Ils me tenoient captif ; ils ont ſu qui j'étois ; & leur Chef m'a laiſſé la vie, & m'a rendu la liberté. O mon père ! ſi vous m'aimez, qu'un procédé ſi généreux vous touche & vous déſarme » ... Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaſte & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils ſe défendiſſent encore, il ne cherchoit

que le moyen d'achever leur ruine, ſans être ſenſible au bienfait qui ſeul auroit dû le toucher. « Oui, dit-il, je reconnoîtrai ce qu'ont fait pour toi les Sauvages. Dis-moi ou tu les as laiſſés, & où s'eſt paſſé le combat ».

« Il ſeroit mal-aiſé de retrouver mes traces dans ces déſerts, lui répondit Gonſalve, & je me ſuis laiſſé conduire, ſans ſavoir moi-même où j'allois, d'où je venois . . . . ».

« J'entends, reprit le père en obſervant ſon trouble : ils t'ont fait promettre ſans doute de ne pas m'indiquer leur marche & leur retraite ; & tu te crois lié par tes ſermens » ?

« Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit le jeune homme : & je leur dois aſſez pour ne pas les trahir ».

Des nœuds plus ſacrés vous engagent à votre Dieu, à votre Roi, à votre patrie, à moi-même, inſiſta le tyran. Vous avez vu tomber ſous les coups des Sauvages la moitié des miens ; voulez-vous qu'ils en exterminent le reſte ? En vous

laiſſant la vie, ont-ils briſé leurs arcs ? ont-ils promis de ne plus tremper leurs traits dans ce venin mortel qu'ils ont inventé, les perfides ? Obéiſſez à votre père, & demain ſoyez prêt à nous ſervir de guide; car je veux marcher ſur leurs pas ».

Gonſalve, réduit au choix, ou de trahir les Sauvages, ou de tromper ſon père, ou de refuſer d'obéir, prit le parti de la franchiſe, & déclara que de ſa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ſes bienfaiteurs. Davila devint furieux, mais ſon fils, avec modeſtie, ſoutint ſa réſolution ; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choiſi pour ce miniſtère odieux. Il alla trouver le jeune homme. « Davila, lui dit-il d'un ton affectueux & d'un air pénétré, vous ferez mourir votre père. Il vous aime; j'ai vu couler pour vous ſes larmes paternelles; & vous ne lui êtes rendu que pour l'accabler de douleur. — Ah ! répondit le

jeune homme, qu'il me demande ma vie, & non pas une trahiſon. — Si c'étoit une trahiſon, ſeroit-ce moi, dit le perfide, qui vous preſſeroit d'obéir ? Le ſort des Indiens me touche autant que vous. Mais, en irritant votre père, vous les perdez ; & c'eſt ſur eux que ſa colère tombera. Il eſt mortellement bleſſé de votre réſiſtance. Mon fils me mépriſe & me hait, dit-il : plus attaché à ce Peuple barbare qu'à ſon Prince, qu'à moi, & qu'à ſon Dieu lui-même, il ne connoît plus qu'un devoir, celui de la rebellion ; il n'oſe ſe fier à ma reconnoiſſance, & il me croit moins générenx qu'un miſérable Indien. Non, Davila, ce n'étoit pas ainſi qu'il falloit ſervir les Sauvages. Touché de leur humanité, & plus ſenſible encore à votre confiance, je ſais que votre père ſe fût laiſſé fléchir. Mais ſi, par eux, il a perdu l'eſtime & l'amour de ſon fils, peut-il leur pardonner jamais » ?

« Non, il n'a rien perdu de ſes droits ſur mon cœur, reprit Gonſalve : mon reſpect, mon amour pour lui ſont les

mêmes. Qu'il daigne ne me demander rien que d'innocent & de juſte, il eſt bien sûr d'être obéi. Mais que veut-il de moi ? & pourquoi s'obſtiner à me rendre ingrat & perfide ? S'il veut pourſuivre encore ce peuple malheureux, ce n'eſt pas à moi d'éclairer ſes recherches impitoyables ; & s'il conſent à l'épargner, il n'a pas beſoin de ſavoir en quels lieux il reſpire en paix. Pour prix du ſalut de ſon fils, les Sauvages ne lui demandent que de vivre éloignés de lui, & inconnus, s'il eſt poſſible. L'oubli ſera pour eux le plus grand de tous les bienfaits ».

« Vous ne penſez donc pas, lui dit Fernand, que répandus dans les forêts, on ne peut les inſtruire ; qu'ils vivent ſans culte & ſans lois ? — Ils ſont Chrétiens, dit le jeune homme. Qu'on leur laiſſe adorer, dans leur ſimplicité, un Dieu qu'ils ſervent mieux que nous. — Ils ſont Chrétiens ! Ah ! s'il eſt vrai, reprit le fourbe, doutez-vous qu'on n'uſe envers eux d'indulgence & de ménage-

ment? Repofez-vous fur moi du foin du falut de nos frères. Je les protégerai, je les porterai dans mon fein. — Eh bien, protégez-les, en obtenant qu'on les oublie. Ils ne demandent rien de plus ».

« Ah! Gonfalve, vous voulez donc être chargé d'un parricide! Ils fortiront de leurs forêts, ils nous drefferont des embûches; votre père, que fa valeur expofe, y tombera : ce fera vous qui l'aurez livré en leurs mains. La flèche empoifonnée qui percera fon cœur, ce fera vous qui l'aurez lancée ».

A ces mots, Gonfalve frémit. Mais, fe rappelant Las-Cafas : « M'auroit-il confeillé un crime? dit-il en lui-même. Ah! je fens que la nature eft d'accord avec lui. Ceffez de me tenter, reprit-il, en parlant au fourbe. La voix intime de mon cœur s'élève contre vos reproches, & me parle plus haut que vous ».

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de fon odieufe entremife, dit à Davila que fon fils étoit tombé dans

l'endurciſſement ; qu'il falloit qu'on l'eût perverti ; & que tant d'obſtination étoit au deſſus de ſon âge.

Dès ce moment Gonſalve, odieux à ſon père, pleuroit nuit & jour ſon malheur.

« Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce père inexorable, après une nouvelle épreuve, va-t-en ; fuis loin de moi. Je ne veux plus ſouffrir tes outrages, ni ta préſence. Malheur à ceux qui de mon fils, d'un fils obéiſſant, reſpectueux, fidèle, ont fait un rebelle obſtiné ».

« Ah ! mon père, dit le jeune homme en tombant à ſes pieds, tout baigné de ſes larmes, eſt-il poſſible que le refus d'être ingrat, perfide, & parjure, m'attire un ſi dur traitement ? Qu'exigez-vous de moi ? Quelle haîne obſtinée portez-vous à ces malheureux ? Ah ! ſi vous aviez vu leur Roi briſer ma chaîne, m'embraſſer, m'appeler ſon ami, ſon frère, me demander avec douceur quel

mal ils nous ont fait, & pourquoi l'on oublie qu'ils sont des hommes comme nous; vous-même, oui, vous-même, mon père, vous me feriez un crime de l'infidélité dont vous me faites une loi. Il m'est affreux de vous déplaire; mais il me seroit, je l'avoue, plus affreux de vous obéir. Ne me réduisez point à ces extrémités. Ayez pitié d'un fils que votre haîne accable, & qui, même en vous irritant, se croit digne de votre amour. — Non, je n'ai plus de fils, & tu n'as plus de père. Délivre-moi d'un traître que je ne puis souffrir ».

Gonsalve, abattu, consterné, sortit du palais de son père, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour son exil. « Les forêts, les cavernes qui recèlent sans doute les lâches qu'il m'a préférés », répondit le père inflexible.

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; & en s'en allant, à travers le vaste silence des bois, il pleuroit; mais

il se disoit à lui-même : « Je désobéis à mon père, je l'afflige & l'irrite au point qu'il m'éloigne à jamais de lui, & je ne sens dans ma douleur aucune atteinte de remords ; au lieu qu'en lui obéissant & en poursuivant les Sauvages, mon cœur en étoit dévoré. Il est donc des devoirs plus saints que la soumission aux volontés d'un père ! Notre première qualité, sans doute, est celle d'homme ; notre premier devoir est d'être humain ».

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de son âge ne lui permirent pas de voir le piége qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages, qui dans ce lieu même l'avoient vu avec Las-Casas, ne se défioient pas de lui : il leur avoua son malheur, sans en dissimuler la cause. Eh bien, lui dirent-ils, pourquoi, si tu ne veux que vivre en paix & sans reproche, ne pas retourner au vallon ? Une cabane, une douce compagne, notre amitié, ton innocence seront tes

biens. Suis-nous : le Cacique aura ſoin de te faire oublier l'injuſtice d'un mauvais père ». Il ſuivit ce conſeil funeſte. Mais lorſqu'il eut percé l'obſcurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, ſon cœur ſoulagé commençoit à ſentir renaître la joie, quels furent ſon étonnement & ſa douleur, de ſe voir tout à coup entouré d'Eſpagnols qui lui ordonnoient, au nom du Vice-Roi ſon père, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Eſpagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, ſe ſauvèrent dans le vallon, & y répandirent l'alarme. Dès ce moment plus de ſûreté pour le Cacique & pour ſon Peuple ; leur aſile étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, ramené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoin de ſon innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'Iſle Eſpagnole. Il fit demander à ſon père qu'il lui fût permis d'y paſſer, pour lui épargner, diſoit-il, le ſpectacle de ſa douleur. Le père y conſentit, ſoit pour

ſe

fe délivrer d'un témoin dont la vue l'accuferoit fans ceffe, foit pour lui laiffer exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de fes regrets. Ah ! dit Gonfalve en quittant ce rivage, je ne reverrai plus mon père. Il m'a furpris ; il m'a rendu parjure & traître aux yeux de mes amis. Non, je ne le reverrai plus ».

Il arrive à l'Ifle Efpagnole ; il demande où eft Las-Cafas, il va fe jeter dans fon fein, & lui dit fon malheur, qu'il appelle fon crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable & confterné.

« Mon ami, lui dit Las-Cafas après l'avoir entendu, vous avez fait une imprudence ; mais votre cœur eft innocent. Ce doit être un fupplice affreux pour un fils honnête & fenfible, de voir les maux que fait fon père ; vous n'en ferez plus le témoin. Déformais rendu à vous-même, c'eft en Efpagne qu'il faut aller vous offrir à votre patrie, &, fi elle a befoin de votre fang, le verfer pour elle fans crime contre de juftes ennemis. Sol-

licitez votre départ ; & attendez ici que le Roi y consente ».

Gonsalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux Solitaire, sentit son courage renaître, & il resta auprès de son ami, en attendant que le Monarque lui eût permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile; & déjà loin du rivage de l'isthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course étoit pénible & lente; la disette le menaçoit; & il fallut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages (*a*); mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, & se présentent au combat. Le feu des armes les disperse; mais leur courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage; & tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse, leurs bras se lassent d'égorger.

(*a*) On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par sa valeur & sa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur, & d'effroi retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils couverts de sang & de poussière, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent : « C'en est fait, mon père, c'en est fait ; nous sommes perdus. — Eh quoi ! dit le vieillard en soulevant sa tête, sont-ils en si grand nombre, ou sont-ils immortels ? Est-ce la race de ces géans (*a*) qui, du temps de nos pères, étoient descendus sur ces bords ? — Non, lui répond l'un de ses fils ; ils sont en petit nombre, & semblables à nous, à la réserve d'un poil épais qui leur couvre à demi la face : mais sans doute ce sont des Dieux ; car les éclairs les environnent, le tonnerre part de leurs mains : nos amis écrasés nous ont couverts de leur

(*a*) Voyez Garcil., liv. 9, chap. 9.

ſang ; en voilà les marques fumantes».

« Je veux demain les voir de près : portez-moi, dit le vieux Cacique, ſur cette roche eſcarpée, d'où j'obſerverai le combat ».

Les Indiens, dès le point du jour, ſe raſſemblèrent dans la plaine. Les Caſtillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille ; ſous lui commandoit Aléon, plus ſuperbe & plus menaçant ; Molina étoit à la tête des jeunes Eſpagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baiſſés, ſon viſage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié : on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le ſignal des Indiens ; & à l'inſtant une nuée de flèches obſcurcit l'air ſur la tête des Caſtillans. Mais de ces flèches égarées, preſque aucune, en tombant, ne porta ſon atteinte. Pizarre ſe laiſſe approcher, & fait ſur eux un feu terrible, dont tous les coups ſont meurtriers : ceux du canon

font des vides affreux dans la maſſe profonde des bataillons ſauvages. Trois fois elle en eſt ébranlée, mais la préſence du vieux Cacique ſoutient le courage des ſiens. Ils s'affermiſſent, ils s'avancent, & ſe déployant ſur les aîles, ils vont envelopper le petit nombre des Caſtillans. Pizarre fond ſur eux avec ſon eſcadron rapide ; & ces flots épais d'Indiens ſont entr'ouverts & diſſipés. Leur fuite ne préſente plus que le pitoyable ſpectacle d'un maſſacre d'hommes épars, qui, déſarmés & ſupplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes ſervirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce déſaſtre d'un œil penſif & morne. Il a vu le plus jeune de ſes fils briſé comme un roſeau par la foudre des Caſtillans. Son cœur paternel en a été meurtri ; mais l'impreſſion de ce malheur domeſtique eſt effacée par le ſentiment plus profond de la calamité publique. Il fait raſſembler autour de lui ſes Indiens, &

il leur dit : « Enfans du tigre & du lion, il faut avouer que ces brigands nous surpassent dans l'art de nuire. Ce feu meurtrier, ces tonnerres, ces animaux rapides qui combattent sous l'homme, tout cela est prodigieux. Mais revenez de l'étonnement que vous causent ces nouveautés. L'avantage du lieu & du nombre est à vous ; profitez-en. Qui vous presse d'aller vous jeter en foule au devant de vos ennemis ? Pourquoi leur disputer la plaine ? Est-elle couverte de moissons ? Ne voyez-vous pas la famine, avec ses dents aiguës & ses ongles tranchans, qui se traîne vers eux ? Elle va les saisir, sucer tout le sang de leurs veines, & les laisser étendus sur le sable, exténués & défaillans. Tenez-vous en défense, mais dans l'étroit vallon qui serpente entre ces collines. Là, s'ils viennent vous attaquer, nous verrons quel usage ils feront de ces foudres & de ces animaux qui combattent pour eux.

Le sage conseil du vieillard fut exécuté la nuit même ; & quand le jour

vint éclairer ces bords, les Espagnols, épouvantés du silence & de la solitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouvèrent plus d'ennemis que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il résolut de les poursuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit postés par intervalle & en petit nombre. « Vous êtes assurés, dit-il, d'échapper à vos ennemis; & les fatiguer, c'est les vaincre. Protégés contre leurs tonnerres par les angles de ces collines, vous les attendrez au détour. Là, je vous demande, non pas de tenir ferme devant eux, mais de lancer de près votre première fleche, & de fuir jusqu'au poste qui vous succédera, & qui les attend au détour. Je me tiendrai au dernier défilé; & vous vous rallierez à moi ». Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au premier détroit du vallon, il part une volée de flèches; & l'arc à peine

eſt détendu, les Indiens ſont diſſipés. On les pourſuit; & on rencontre une nouvelle troupe qui ſe diſſipe encore, après avoir lancé ſes traits.

Pizarre, frémiſſant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque inſtant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à ſon eſcadron de le ſuivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir ſous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; & l'eſcadron, après une courſe inutile, eſt aſſailli de traits lancés comme par d'inviſibles mains.

Les Caſtillans s'irritent de voir couler leur ſang, moins furieux encore de leurs bleſſures que de celles de leurs courſiers. Celui de Pizarre, à travers ſa crinière épaiſſe & flottante, a ſenti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui eſt reſté dans la plaie, il agite ſes crins ſanglans; il ſe dreſſe, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, eſt renverſé ſur la pouſſière. Mais, d'un cri

menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne & rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer les Indiens. On lui obéit, on les attaque ; & ſoudain ils ſont diſperſés.

On les pourſuivoit ; & Pizarre recommandoit ſur-tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances ; car ces Peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit : « Laiſſez-moi. Sans me ſauver, vous vous perdriez vous-mêmes, Laiſſez-moi. Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Ce n'eſt pas la peine de priver vos enfans de leurs pères, & vos femmes de

leurs époux. Si mon fils demande pourquoi vous m'avez abandonné, répondez-lui que je l'ai voulu.

« Tu as raiſon, lui dirent-ils. Tu fus toujours le plus ſage des hommes». A ces mots, l'ayant dépoſé au pied d'un arbre, ils l'embraſsèrent en pleurant, & ſe ſauvèrent dans les bois.

Les Eſpagnols arrivent; le vieillard les regarde ſans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où eſt la retraite des Indiens? Il montre les bois. Ils lui demandent où eſt le toit qu'il habite? Il montre le ciel. Ils lui propoſent de le porter dans ſa demeure; & d'un coup-d'œil fier & moqueur, il fait ſigne que c'eſt la terre.

Pour l'obliger à rompre ce ſilence obſtiné, d'abord ils employèrent les careſſes perfides; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin ſe change en fureur. Ils dreſſent aux yeux du vieillard tout l'appareil de ſon ſupplice. Il y jette un œil de mépris. « Les

insensés, disoit-il avec un sourire amer & dédaigneux, ils pensent rendre la mort effrayante pour la vieillesse ! Ils prétendent imaginer un plus grand mal que de vieillir » ! Les Castillans, outrés de ses insultes, l'attachèrent à un poteau, & allumèrent à l'entour un feu lent, pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : son visage, où se peint la fierté d'une ame libre, devient auguste & radieux ; & il commence son chant de mort.

« Quand je vins au monde, dit-il, la douleur se saisit de moi ; & je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau voir que tout souffroit, que tout mouroit autour de moi, j'aurois voulu, moi seul, ne pas souffrir ; j'aurois voulu ne pas mourir ; & comme un enfant que j'étois je me livrois à l'impatience. Je devins homme ; & la douleur me dit : Luttons ensemble. Si tu es le plus fort, je céderai ; mais si tu te laisses abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, & je battrai des aîles, comme

le vautour fur fa proie. S'il eft ainfi, dis-je à mon tour, il faut lutter enfemble ; & nous nous prîmes corps à corps. Il y a foixante ans que ce combat dure, & je fuis debout, & je n'ai pas verfé une larme. J'ai vu mes amis tomber fous vos coups, & dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écrafé à mes yeux, & mes yeux paternels ne fe font point mouillés. Que me veut encore la douleur ? Ne fait-elle pas qui je fuis ? La voilà qui, pour m'ébranler, raffemble enfin toutes fes forces ; & moi, je l'infulte, & je ris de lui voir hâter mon trépas, qui me délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre ? La cendre des morts eft impalpable à la douleur. Et vous, lâches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver, vous vivrez ; vous ferez fa proie à votre tour. Vous venez pour nous dépouiller ; vous vous arracherez nos miférables dépouilles. Vos mains, trempées dans le fang indien, fe laveront dans votre fang ; & vos offemens & les nôtres, confufément épars

dans nos champs désolés, feront la paix reposeront ensemble, & mêleront leur poussière, comme des ossemens amis. En attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce corps, que je vous abandonne ; dévorez ce que la vieillesse n'en a pas consumé. Voyez-vous ces oiseaux voraces qui planent sur nos têtes ? Vous leur dérobez un repas ; mais vous leur engraissez une autre proie. Ils vous laissent encore aujourd'hui vous repaître ; mais demain ce sera leur tour ».

Ainsi chantoit le vieillard ; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ses insultes. Un Espagnol (c'étoit Moralès) ne put soutenir plus long-temps les invectives du Sauvage. Il saisit l'arc qu'on lui avoit laissé, le tendit, & perça le vieillard d'une flèche. L'Indien, qui se sentit mortellement blessé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille : « Ah ! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds, par ton impatience, une belle occasion d'apprendre à souffrir » ! Il expira ; & les Espagnols consternés pas-

sèrent la nuit dans les bois, ſans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour & au bruit du ſignal que fit donner Pizarre, qu'ils ſe rallièrent à lui. Mais on s'aperçut que la vengeance du ciel avoit choiſi ſa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ſes compagnons découragés, marquoit encore de la conſtance, & cachoit, ſous un front ſerein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais ſe voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les flèches des Sauvages, ils remontent ſur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'induſtrie & la paix : c'eſt la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple eſt en petit nombre. Les Eſpagnols y deſcendent ; & ce Peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hoſpitalité. Mais lui-même, expoſé ſans ceſſe aux ravages de ſes voiſins, il avoue à ſes hôtes que chez lui leur aſile feroit mal aſſuré. « Etrangers, leur dit le Cacique, la nature,

nature, qui nous a faits doux & paisibles, nous a donné des voisins féroces. Dites-nous si par-tout de même les bons sont en proie aux méchans. — Chez nous, lui dit Pizarre, le ciel a réuni la douceur avec l'audace, la force avec la bonté. — Retournez donc chez vous, lui dit tristement le Cacique ; car les bons, parmi nous, sont foibles & timides, & les méchans, forts & hardis ». Pizarre l'en crut aisément, & il se retira dans une île voisine (*a*), où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques secours.

Mais tout avoit changé sur l'isthme. Davila n'avoit pu survivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par son fils. Il étoit mort dans les angoisses du remords & du désespoir. Son successeur (*b*) s'étoit laissé persuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui-même il ne s'obs-

(*a*) L'Isle *del Gallo.*
(*b*) Pèdre de Los-rios.

tinoit dans sa malheureuse entreprise que par un orgueil insensé. Il fit donc partir deux vaisseaux, sous la conduite d'un Castillan nommé Tafur, pour ramener les mécontens.

A la vue de ces vaisseaux qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre tressaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

« Je ne sais, dit-il à Tafur qui lui déclaroit l'ordre dont il étoit chargé, quel est le fourbe qui, pour me nuire, a fait parler mes compagnons ; mais, quel qu'il soit, il en impose. Ces nobles Castillans s'attendoient, comme moi, à des périls, à des travaux dignes d'éprouver leur constance. Si l'entreprise n'eût demandé que des cœurs lâches & timides, on l'auroit achevée avant nous, & sans nous. C'est parce qu'elle est pénible, qu'elle nous est réservée : les dangers en feront la gloire, quand nous les aurons surmontés. On a donc fait injure à mes amis, lorsqu'on a dit au Vice-Roi de l'isthme qu'ils vouloient se déshono-

rer. Pour moi, je n'en retiens aucun. De braves gens, tels que je les crois tous, ne demanderont qu'à me ſuivre ; & les hommes ſans cœur, s'il y en a parmi nous, ne méritent pas mes regrets. Faites tracer une ligne au milieu de mon vaiſſeau. Vous ſerez à la proue ; je ſerai à la poupe avec tous mes compagnons. Ceux qui voudront ſe ſéparer de moi, n'auront qu'un pas à faire de la gloire à la honte ».

Tafur accepta ce défi ; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorſqu'il vit preſque tous les ſiens paſſer du côté de Tafur ! Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à ſon tour ; & voyant ſur ſon front une noble triſteſſe, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné : « Caſtillans, voyez qui nous abandonnons ! Je ne puis m'y réſoudre ; & j'aime mieux mourir avec cet homme-là, que de vivre avec des perfides. Adieu ». A ces mots, il repaſſe du côté de Pizarre, & jure,

en l'embraſſant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques-uns l'imitèrent ; ce fut le petit nombre : mais leur malheureux chef n'en fut que plus ſenſible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déſerteurs ni plainte, ni reproche ; mais lorſqu'il vit que douze Caſtillans vouloient bien lui reſter fidèles, réſolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, ſon cœur ſoulagé s'attendrit ; il les embraſſe ; & la reconnoiſſance lui fait verſer des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. « Tu vois, dit-il à Tafur, que mon navire briſé s'entr'ouvre & va périr ; laiſſe-moi l'un des tiens ». Tafur lui refuſa durement ſa prière. « Je puis vous ramener, dit-il ; mais je ne puis rien de plus. — Ainſi, lui dit Pizarre, on met de braves gens dans la néceſſité du choix, entre leur déshonneur & leur perte inévitable ! Va, notre choix n'eſt pas douteux. Laiſſe-nous ſeulement des munitions & des armes. Celui qui t'envoie aura honte de nous avoir abandonnés ».

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut près de tomber dans le plus affreux désespoir. Il se vit presque seul, sur des mers inconnues & dans un nouvel univers, abandonné de sa patrie, foible jouet des élémens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples sauvages, dont il falloit attendre ou la vie ou la mort. Son ame eut besoin de toutes ses forces pour soutenir la pesanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne silence; & le héros, pour relever leur courage abattu, rappela tout le sien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils suivoient des yeux les voiles de Tafur; & s'enfonçant avec eux dans l'île : « Mes amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être délivrés de cette foule d'hommes timides qui nous auroient mal secondés; la fortune me laisse ceux que j'aurois choisis. Nous sommes peu, mais tous déterminés, mais tous unis par l'amitié, la confiance, & le malheur. Ne

doutez pas qu'il ne nous vienne des compagnons jaloux de notre renommée ; car dès ce moment elle vole aux bords d'où nous sommes partis : les déserteurs vont l'y répandre. Oui, mes amis, quoi qu'il arrive, treize hommes qui, seuls, délaissés sur des bords inconnus, chez des peuples féroces, persistent dans la résolution & l'espérance de les dompter, sont déjà bien sûrs de leur gloire. Qui nous a rassemblés ? La noble ambition de rendre nos noms immortels ? Ils le sont : l'événement même est désormais indifférent. Heureux ou malheureux, il sera vrai du moins que nous aurons donné au monde un exemple encore inoui d'audace & d'intrépidité. Plaignons notre patrie d'avoir produit des lâches ; mais félicitons-nous de l'éclat que leur honte va donner à notre valeur. Après tout, que hasardons-nous ? La vie ? Et cent fois, à vil prix, nous en avons été prodigues. Mais, avant de la perdre, il est pour nous encore des moyens de la signaler. Commençons par nous procurer

un asile moins exposé aux surprises des Indiens. Ici nous manquerions de tout. L'île de la Gorgone est déserte & fertile; la vue en est terrible, & l'abord dangereux; l'Indien n'ose y pénétrer; hâtons-nous d'y passer : c'est là le digne asile de treize hommes abandonnés & séparés de l'univers ».

L'île de la Gorgone est digne de son nom. Elle est l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, presque sans relâche, des pluies orageuses, des grêles meurtrières, parmi les foudres & les éclairs; des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu, impénétrable à la clarté; des vallons fangeux, où sans cesse roulent d'impétueux torrens; des bords hérissés de rochers, où se brisent, en gémissant, les flots émus par les tempêtes; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hur-

lemens des loups & au glapiſſement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent ſous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vaſtes replis embraſſent la tige des arbres ; une multitude d'inſectes, qu'engendre un air croupiſſant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle eſt l'île de la Gorgone, & tel fut l'aſile où Pizarre vint ſe réfugier avec ſes compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aſpect de ce noir ſéjour, & Pizarre en frémit lui-même; mais ils n'avoient point à choiſir. Son vaiſſeau n'eût pas réſiſté à une courſe plus longue. En abordant, il déguiſa donc, ſous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit ſaiſi.

Son premier ſoin fut de chercher une colline où la terre ne fût jamais inondée, & qui, voiſine de la mer, permît de donner le ſignal aux vaiſſeaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incen-

die ; & le ſommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes environnées d'une enceinte.

« Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature eſt ſauvage, mais féconde. Les bois y ſont peuplés d'oiſeaux ; la mer y abonde en poiſſons ; l'eau douce y coule des montagnes. Parmi les fruits que la nature nous préſente, il en eſt d'aſſez ſavoureux pour tenir lieu de pain. L'air eſt humide dans les vallons ; il l'eſt moins ſur cette éminence ; & des feux ſans ceſſe allumés vont le purifier encore. Sous des toits épais de feuillages, nous ſerons garantis de la pluie & des vents. Quant à ces noirs orages, nous les contemplerons comme un ſpectacle magnifique ; car les horreurs de la nature en augmentent la majeſté. C'eſt ici qu'elle eſt impoſante. Ce déſordre a je ne ſais quoi de merveilleux qui agrandit l'ame, & l'affermit en l'élevant. Oui, mes amis, nous ſortirons d'ici avec un ſentiment plus ſublime & plus fort de la nature & de nous-mêmes. Il manquoit à notre cou-

rage d'avoir été mis à l'épreuve du choc de ces fiers élémens. Du reste, n'imaginez pas que leur guerre soit sans relâche : nous aurons des jours plus sereins ; & pendant le silence des vents & des tempêtes, le soin de notre subsistance sera moins pour nous un travail, qu'un exercice intéressant ».

Ce fut ainsi que d'un séjour affreux, Pizarre fit à ses compagnons une peinture consolante. L'imagination empoisonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Castillans eurent bientôt construit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils se donnoient, non loin du bord, l'utile amusement d'une pêche abondante. La chasse ne l'étoit pas moins : car, avant que les animaux d'un naturel doux & timide aient appris à connoître l'homme, ils semblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ses piéges, & vont au devant de ses coups. Ce n'est qu'après avoir éprouvé mille fois sa malice & sa perfidie, qu'é-

pouvantés de son approche, ils s'instruisent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulèrent, sans que Pizarre & ses compagnons vissent paroître aucun vaisseau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, se fatiguoient à parcourir la solitude immense d'une mer sans rivages. Tous les jours l'espérance renaissoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre seul les relevoit, les animoit à la constance. « Donnons à nos amis le temps de pourvoir à tout, disoit-il. Je crains moins leur lenteur que leur impatience. Le vaisseau que j'attends seroit trop tôt parti, s'il ne m'apportoit que des hommes levés à la hâte & sans choix. S'il est chargé de braves gens, il mérite bien qu'on l'attende ».

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inspiroit. La rigueur du climat de l'île, son influence inévitable sur la santé de ses amis, la ruine de son vaisseau, que la vague battoit sans cesse, & qu'elle achevoit de briser, l'incerti-

tude & la foibleffe du fecours qu'il pouvoit attendre, fon état préfent, l'avenir, pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans fon ame un noir tourbillon de penfées, où quelques lueurs d'efpérance fe laiffoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, fe laffoient de fouffrir. L'air humide qu'ils refpiroient, & dont ils étoient pénétrés, dépofoit dans leur fein le germe d'une langueur contagieufe ; & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. « Nous ne te demandons, difoient-ils à Pizarre, qu'un climat plus doux & plus fain. Fais-nous refpirer ; fauve-nous de cette maligne influence ; allons chercher des hommes qu'on puiffe fléchir ou combattre ; oppofe-nous des ennemis fur qui du moins, en expirant, nous puiffions venger notre mort ».

Pizarre cède à leurs inftances ; & des débris de leur navire, il leur fait conftruire une barque, pour regagner le continent. Mais lorfqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un deux croit, du

haut du rivage, apercevoir dans le lointain les voiles d'un vaiſſeau. Il pouſſe un cri de ſurpriſe & de joie, & tous les yeux ſe tournent vers le nord. Ce n'eſt d'abord qu'une foible apparence : on craint de ſe tromper ; on doute ſi ce qu'on a pris pour la voile, n'eſt pas un nuage léger ; on obſerve long-temps encore ; & peu à peu l'eſpérance, en croiſſant, affoiblit la crainte, comme la lumière naiſſante pénètre l'ombre & la diſſipe au crépuſcule du matin. Toute incertitude enfin ceſſe : on diſtingue la voile, on reconnoît le pavillon ; & ce rivage, qui n'avoit juſqu'alors répéte que des plaintes & des gémiſſemens, retentit de cris d'alégreſſe. Mais le vaiſſeau, en abordant, étouffe bientôt ces tranſports. Les Matelots qui le conduiſent, ſont l'unique ſecours qu'on envoie à Pizarre ; &, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en eſt outré de douleur. « Eh quoi ! dit-il, on nous envie juſques au triſte honneur de mourir ſur ces bords » ! Et puis, rappelant ſon

courage : « Nous y reviendrons, reprit-il ; & je ne veux m'en éloigner qu'après avoir marqué moi-même le rivage où nous descendrons ». Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laisser un monument de sa gloire. Il écrivit sur un rocher, au bas duquel les flots se brisent : *Ici treize hommes* (& ils étoient nommés), *abandonnés de la nature entière, ont éprouvé qu'il n'est point de maux que le courage ne surmonte. Que celui qui veut tout oser, apprenne donc à tout souffrir* ».

Alors, montant sur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent jusqu'au rivage de Tumbès.

CHAPITRE XIX.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux annonce un Peuple induſtrieux & riche. Pizarre fait dire à ce Peuple qu'il recherche ſon amitié ; & bientôt il le voit s'aſſembler en foule ſur le port. Il voit ſon navire entouré de radeaux (*a*) chargés de préſens : ce ſont des grains, des fruits, & des breuvages, dont les vaſes d'or ſont remplis. Senſible à la bonté, à la magnificence de ce Peuple doux & paiſible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes ; mais ſes compagnons s'applaudiſſent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, ſans défiance comme ſans artifice, ſollicitoient les Caſtillans à deſcendre ſur le rivage. Pizarre le permit, mais ſeulement à deux des ſiens, à Can-

(*a*) Ces radeaux s'appeloient des *balzes*.

die & à Molina. A peine ſont-ils deſcendus, qu'une foule empreſſée & careſſante les environne. Le Cacique lui-même les conduit dans ſa ville, les introduit dans ſon palais, & leur fait parcourir les demeures tranquilles de ſes Indiens fortunés. Ces hommes ſimples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis ; & avec l'ingénuité, la ſécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richeſſes qu'ils auroient dû enſevelir.

« Quoi de plus touchant, diſoit Molina, que l'innocence de ce Peuple ? — Il eſt vrai qu'il eſt ſimple, & facile à civiliſer, diſoit Candie » ; & cependant, le crayon à la main, au milieu des Sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel ſa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne ſe laſſoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin de ſoupçonner que ce fût une perfidie. « Que faites-vous ? lui demande Alonzo. — J'examine, répond Candie,

par

par où l'on peut les attaquer. — Les attaquer ? Quoi ! dans le moment même qu'ils vous comblent de biens, qu'ils se livrent à vous sans crainte & sur la foi de l'hospitalité, vous méditez le noir projet de les surprendre dans leurs murs ! Êtes-vous assez lâche ? .... — Et vous, reprit Candie, êtes-vous assez insensé pour croire qu'on passe les mers & qu'on vienne d'un monde à l'autre pour s'attendrir, comme des enfans, sur l'imbécillité d'un Peuple de Sauvages ? On feroit de belles conquêtes avec vos timides vertus. — Peut-être, dit Alonzo. Mais est-ce bien Pizarre qui fait lever le plan de ces murs ? — C'est lui-même. — J'en doute encore. — Vous m'insultez. — Je l'estime trop pour vous croire ». Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le dessin qu'il avoit tracé.

Tout à coup, se lançant l'un à l'autre un regard de colère, ils écartent la foule ; & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, per-

ſuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudiſſoient d'abord, avec les regards de la joie & les ſignes naïfs de l'admiration, à l'adreſſe dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais, lorſqu'ils virent le ſang couler, ils jetèrent des cris perçans de douleur & d'effroi; & leur roi, ſe précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie: « Arrête! arrête! C'eſt mon hôte, c'eſt mon ami, c'eſt le ſang de ton frère que tu fais couler». On s'empreſſe, on les retient, on les déſarme, on les mène ſur le vaiſſeau.

Pizarre, inſtruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais, quelque égalité qu'il affectât dans ſes reproches, Alonzo crut s'apercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de ſon ame. Il ſe rappela les conſeils du vertueux Barthelemi; il ſe retraça le ſupplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuſte & meurtrière qu'on avoit livrée à ces Peuples, l'avidité impatiente de ſes compagnons à la vue de l'or. Enfin l'exemple du

passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage ; & dès lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il étoit descendu, il fut accueilli par ce Peuple avec une amitié si naïve & si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. « Dans quelques mois peut-être, disoit-il en lui-même, les fertiles bords de ce fleuve, ces champs couverts de moissons, ces vallons peuplés de troupeaux, seront tous ravagés, les mains qui les cultivent seront chargées de chaînes ; & de ces Indiens si doux & si paisibles, des milliers seront égorgés, & le reste, réduit au plus dur esclavage, périra misérablement dans les travaux des mines d'or. Peuple innocent & malheureux ! non, je ne puis t'abandonner ; je me sens attaché à toi, comme par un charme invincible. Je ne trahis point ma patrie en me déclarant l'ennemi des brigands qui la déshonorent, & en cher-

chant moi-même à lui gagner les cœurs». Telle fut sa résolution ; & il écrivit à Pizarre. «J'aime les Indiens ; je reste parmi eux, parce qu'ils sont bons & justes. Adieu. Vous trouverez en moi un médiateur, un ami, si vous respectez avec eux les droits de la nature ; un ennemi, si, par la force, le brigandage, & la rapine, vous violez ces droits sacrés».

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages, éclairant leur raison, & jouissant de leurs caresses. «Racontez à Pizarre ce que vous avez vu, dit-il à ceux qui venoient le chercher ; & que mon exemple lui apprenne que le plus sûr moyen de captiver ces Peuples, c'est d'être juste & bienfaisant».

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un Peuple naturellement simple & doux, il jouissoit du

calme des passions ; il respiroit l'air pur de l'innocence ; il prenoit plaisir à l'entendre célébrer les vertus des Incas, enfans du Soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuse révolution qui s'étoit faite dans ses mœurs, lorsque, par la raison, plus que par la force des armes, les Incas l'avoient obligé de suivre leur culte & leurs lois. Alonzo, à son tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos usages, des progrès de nos connoissances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à se séparer de ses amis, & à demeurer sur ces bords. « Ceux avec qui je suis venu, lui répondit Alonzo, m'ont dit : Allons faire du bien aux habitans du Nouveau Monde ; aussi-tôt je les ai suivis. J'ai vu qu'ils ne pensoient qu'à vous faire du mal, & je les ai abandonnés ». Il lui raconta le sujet de sa querrelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnoissance pour lui. Il le regardoit avec une admiration douce & tendre ;

& il disoit tout bas : « Il en est digne, il en est plus digne que moi ». L'heure du sommeil approchoit ; le Cacique prit congé d'Alonzo ; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore. « Eveille-toi, Roi de Tumbès, lui dit-il en lui présentant son diadême & ses armes, éveille-toi ; reçois de ma main la couronne. J'y ai bien pensé, je te la dois. J'ai ton courage & ta bonté, mais je n'ai pas tes lumières. Prends ma place, règne sur nous. Je serai ton premier sujet. L'Inca l'approuvera lui-même ». Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modestie & de magnanimité, sentit, ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la simplicité se touchent, & qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élévé. Il rendit grâces au Cacique, & lui dit : « Tu es juste & bon : tu dois être aimé de ton Peuple. Laissons-lui son Roi. D'autres soins doivent occuper ton ami ».

Bientôt après, il vit venir les plus heureuſes mères, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui préſentoient à l'envi. « Daigne agréer, lui diſoient-elles, cette jeune & douce compagne. Elle excelle à filer la laine, elle en fait les plus beaux tiſſus ; elle eſt ſenſible, elle t'aimera. Tous les matins, à ſon réveil, elle ſoupire après un époux ; & du moment qu'elle t'a vu, tu es l'époux que ſon cœur déſire. Tous mes enfans ont été beaux ; les ſiens le feront encore plus : car tu ſeras leur père ; & jamais nos campagnes n'ont rien vu de ſi beau que toi ».

Molina ſe fût livré ſans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence, & de l'amour. Mais ſe donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager ; & ſes deſſeins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du Cacique qu'au delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil ſe partageoient un vaſte Empire ; & dès-lors il avoit formé la réſolution de ſe rendre à leur Cour. « L'Inca, Roi de

Cuſco, lui diſoit le Cacique, eſt ſuperbe, inflexible; il ſe fait redouter. Celui de Quito, bien plus doux, ſe fait adorer de ſes Peuples. Je ſuis du nombre des Caciques que ſon père a mis ſous ſes lois». Alonzo, pour ſe rendre à la Cour de Quito, demanda deux fidèles guides. Le Cacique auroit bien voulu le retenir encore. «Quoi! ſi-tôt, tu veux nous quitter! lui diſoit-il. Et dans quel lieu ſeras-tu plus aimé, plus révéré que parmi nous? — Je vais pourvoir à ton ſalut, lui répondit Alonzo, & engager l'Inca à prendre avec moi ta défenſe; car vos ennemis vont dans peu revenir ſur ces bords. Mais ne t'alarme point. Je viendrai moi-même, à la tête des Indiens, te ſecourir». Ce zèle attendrit le Cacique; & les larmes de l'amitié accompagnèrent ſes adieux. Lui-même il choiſit les deux guides que ſon ami lui demandoit; & avec eux Alonzo, traverſant les vallées, ſuivit la rive du Dolé, qui prend ſa ſource vers le nord.

CHAPITRE XX.

Après une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient paſſer un torrent qui ſe jette dans l'Emeraude; lorſqu'Alonzo vit ſes deux guides, interdits & troublés, ſe parler l'un à l'autre avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demanda la cauſe. « Regarde, lui dit l'un d'eux, au ſommet de la montagne. Vois-tu ce point noir dans le ciel? Il va groſſir, & former un affreux orage». En effet, peu d'inſtans après, ce point nébuleux s'étendit; & le ſommet de la montagne fut couvert d'un nuage ſombre.

Les Sauvages ſe hâtent de paſſer le torrent. L'un d'eux le traverſe à la nage, & attache au bord oppoſé un long tiſſu de liane (*a*), auquel Alonzo, ſuſpendu

(*a*) Ces ponts s'appellent tarabites. La liane eſt une eſpèce d'oſier.

dans une corbeille d'ofier, paffe rapidement; l'autre Indien le fuit; & dans le même inftant, un murmure profond donne le fignal de la guerre que les vents vont fe déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables fifflemens. Une épaiffe nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & femblent rebondir fur une chaîne de montagnes, en fe fuccédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugiffement qui s'abaiffe & qui fe renfle comme celui des vagues. Aux fecouffes que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de fes flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux épouvantés s'élançoient des bois dans la plaine; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâliffans voyoient paffer à côté d'eux le lion, le tigre, le linx, le léopard, auffi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril univerfel de la

nature, il n'y a plus de férocité; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent, qui se précipite en bondissant, la déracine & l'entraîne; & le Sauvage, qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, & le consume avec le malheureux qui s'y étoit sauvé.

Cependant Molina s'épuisoit à lutter contre la violence des eaux : il gravissoit dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie : car il est des momens d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; &, à la lueur des

éclairs, il voit une caverne dont la profonde & ténébreuſe horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuiſé de fatigue, il ſe jette au fond de cet antre; & là, rendant graces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaiſe; les tonnerres, les vents ceſſent d'ébranler la montagne; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugiſſent plus à l'entour; & Molina ſent couler dans ſes veines le baume du ſommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, eſt celui d'une multitude de ſerpens (*a*), dont la caverne eſt le refuge. La voûte en eſt revêtue; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il ſait que le venin de ces ſerpens eſt le plus ſubtil des poiſons; qu'il allume ſoudain, & dans toutes les veines, un

(*a*) Les ſerpens à ſonnettes.

feu qui dévore & consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend; il croit les voir rampans autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, & prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, & faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette foiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer, justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit pressenti; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se soulève

avec lenteur, se courbe, & les mains appuyées sur ses genoux tremblans, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortiroit de son tombeau. Le même orage qui l'avoit jeté dans le péril, l'en préserva : car les serpens en avoient eu autant de frayeur que lui-même ; & c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être mal-faisaisans.

Un jour serein consoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient jusqu'aux nues, étoient courbées vers la terre ; d'autres sembloient se hérisser encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brisés & de leurs

branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquoient la trace des torrens ; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été submergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissoient les bois & les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel sembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui sourire en signe de faveur & d'amour. Tout ce qui respiroit encore, recommençoit à jouir de la vie, les oiseaux, les bêtes sauvages avoient oublié leur effroi ; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais, en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix, à grands cris, les appelle ; ses yeux les cherchent vainement ; il ne les revoit plus ; & les échos seuls lui répondent. « Hélas !

s'écria-t-il, mes guides ! mes amis ! c'en est donc fait ? ils ont péri sans doute. Et moi, que vais-je devenir » ? Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il sentoit le besoin, par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut ; les mangles, les bananes, l'oca furent ses alimens (*a*).

Aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités ; il n'en voyoit aucun indice ; son courage étoit épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance & la joie se raniment en lui ; l'obscurité de cette route, où des rochers, suspendus sur sa tête, laissent à peine un étroit passage à la lumière, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui sembloit

(*a*) L'oca est une racine savoureuse ; les mangles & les bananes sont des fruits.

l'attirer vers un lieu où il espéroit de trouver ses semblables, précipitoit ses pas, & le rendoit insensible à la fatigue. & au danger. Il sort enfin de ce sentier profond, & il découvre une campagne semée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il respire; & tendant les mains au ciel, il lui rend grace.

A peine a-t-il paru, que des Sauvages l'environnent avec des cris & des transports qu'il prend pour des signes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas sur leurs visages la simple & naïve douceur des Peuples de Tumbès: leur sourire même est cruel; leur regard lui paroît moins curieux qu'avide; & leur accueil, tout caressant qu'il est, a je ne sais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. « Indiens, leur dit-il, je suis un Etranger, mais un Etranger qui vous aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois réduit ». Comme il disoit ces mots, il se voit chargé de liens; les cris d'alégresse redoublent; & il est conduit au hameau.

Les femmes sortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina est attaché ; & on le laisse au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un Peuple d'antropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé, triste présage de son sort ! Il entendoit les Sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête ; & les chansons des femmes, qui se réjouissoient & qui dansoient autour lui, ne lui déguisoient pas ce qui alloit se passer. « Enfans, disoient-elles, chantez : vos pères sont tombés sur une bonne proie. Chantez ; vous serez du festin ».

Tandis qu'elles s'applaudissoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort sur sur elle-même ; il rassembla le peu de forces que lui laissoit la peur dont il étoit saisi ; & s'adressant à ces femmes sauvages : « Lorsque vos enfans, leur dit-il, sont suspendus

à vos mamelles, & que leur père les caresse & vous sourit avec amour, combien ne seroit pas cruel celui qui viendroit, dans vos bras, déchirer le fils & le père, comme vous m'allez déchirer? La nature vous a donné des ennemis dans les bêtes sauvages; vous pouvez leur livrer la guerre, & vous abreuver de leur sang. Mais moi, je suis un homme innocent & paisible, qui ne vous ai fait aucun mal. Une femme semblable à vous m'a porté dans ses flancs, & m'a nourri de son lait. Si elle étoit ici, vous la verriez, tremblante, vous conjurer, par vos entrailles, d'épargner son malheureux fils. Résisteriez-vous à ses pleurs, & laisseriez-vous égorger un fils dans les bras de sa mère? La vie est pour moi peu de chose; mais ce qui me touche bien plus, c'est le péril qui vous menace, & le soin de votre défense contre une puissance terrible qui va venir vous attaquer. Je le savois; j'allois, pour vous, implorer à Quito le secours des Incas. Pour vous, je me suis exposé, dans ce

pénible & long voyage, au danger d'être pris, d'être déchiré par vos mains. Femmes Indiennes, croyez que je suis votre ami, celui de vos enfans, celui même de vos époux. Voulez-vous dévorer la chair de votre ami, boire le sang de votre frère?

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant; & par degré leur cœur farouche étoit ému & s'amollissoit à sa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout puissans, lorsqu'ils se trouvent réunis : c'est la jeunesse & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, sa pâleur s'étoit dissipée; les roses de ses lèvres & de son teint avoient repris tout leur éclat; ses beaux yeux noirs ne jetoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie : ils étoient languissans; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ses longs cheveux, flottantes sur l'ivoire de ses bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante; & sa taille, dont l'élégance, la

noblesse, la majesté formoient un accord ravissant, ne laissoit rien imaginer au-dessus d'un si beau modèle. Dans la Cour d'Espagne, au milieu de la plus brillante jeunesse, Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez des Sauvages, le prodige de sa beauté ? Ces femmes y furent sensibles. La surprise fit place à l'attendrissement, l'attendrissement à l'ivresse. Ces enfans qu'elles amenoient pour les abreuver de son sang, elles les prennent dans leurs bras, les élèvent à sa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur sourit avec tendresse, & qu'il leur donne des baisers.

Dans ce moment, les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes qu'ils savent aiguiser, ils se jetoient sur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçans ; & tendant les mains aux Sauvages : « Ar-

rêtez ! épargnez ce malheureux jeune homme. C'eſt votre ami, c'eſt votre frère. Il vous aime ; il veut vous défendre d'un ennemi cruel qui vient vous attaquer. Il alloit implorer pour vous le ſecours du Roi des montagnes. Laiſſez-le vivre ; il ne vit que pour nous ». Ces cris, cet étrange langage étonnèrent les Indiens. Mais leur inſtinct féroce les preſſoit. Ils dévoroient des yeux Alonzo, & tâchoient de ſe dégager des bras de leurs compagnes, pour ſe jeter ſur lui. « Non, tigres, non, s'écrièrent-elles, vous ne boirez pas ſon ſang, ou vous boirez auſſi le nôtre ». Ces hommes farouches s'arrêtent ; ils ſe regardent entre eux, immobiles d'étonnement. « Dans Quel délire, diſoient-ils, ce captif a plongé nos femmes ? Etes-vous inſenſées ? & ne voyez-vous pas que, pour s'échapper, il vous flatte ? Eloignez-vous, & nous laiſſez devorer en paix notre proie. — Si vous y touchez, dirent-elles, nous jurons toutes, par le cœur du lion, dont vous êtes nés, de maſſacrer vos

enfans, de les déchirer à vos yeux, & de les dévorer nous-mêmes ». A ces mots, les plus furieuses, saisissant leurs enfans par les cheveux, & d'une main les tenant suspendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents & rugissoient. Ils en furent épouvantés. « Qu'il vive, dirent-ils, puisque vous le voulez »; & ils dégagèrent Alonzo.

« Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu possèdes l'art des enchantemens; mais du moins apprends-nous quel ennemi nous menace? — Un Peuple cruel & terrible, leur répondit Alonzo. — Et tu allois, disent nos femmes, demander au Roi des montagnes de venir à notre secours? — Oui, c'est dans ce dessein que je suis parti de Tumbès; mais j'ai perdu mes guides. — Nous t'en donnerons un qui te menera jusqu'au fleuve, au bord duquel est un chemin qui remonte jusqu'à sa source. Mais assiste à notre festin ».

A ce festin, où des béliers sanglans étoient déchirés, dévorés, comme lui-

même il devoit l'être, Alonzo friſſonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au Cacique, s'il ne ſentoit pas la nature ſe ſoulever, lorſqu'il mangeoit la chair, ou qu'il buvoit le ſang des hommes? « Par le lion! dit le Sauvage, un inconnu, pour moi, n'eſt qu'un animal dangereux. Pour m'en délivrer, je le tue; quand je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien là que de juſte; & je ne fais tort qu'aux vautours ».

Après le feſtin, le Cacique invitoit Alonzo à paſſer la nuit dans ſa cabane, lorſque les femmes vinrent en foule, & lui dirent: « Va-t-en. Ils ſont aſſouvis; ils s'endorment. N'attends pas qu'ils s'éveillent & que la faim les preſſe. Nous les connoiſſons. Fuis; tu ſerois dévoré ». Cet avis ſalutaire preſſa le départ d'Alonzo. Il ſe mit en chemin avec ſon nouveau guide, non ſans avoir baiſé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

CHAPITRE XXI.

En arrivant au bord de l'Emeraude, il fut furpris de voir à l'autre rive un Peuple nombreux s'embarquer, avec fes femmes & fes enfans, fur une flotte de canots. Il ordonne à fon guide de paffer à la nage, & de demander à ce Peuple s'il defcend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir fur l'un de fes canots un Etranger, ami des Indiens.

Le Chef de cette Colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve ; qu'il ne refufoit point un homme qui s'annonçoit en ami ; & qu'il lui envoyoit un canot pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de fon guide, entre fans défiance dans le canot, & paffe à l'autre bord.

« Tu es Eſpagnol, & tu t'annonces comme l'ami des Indiens ! lui dit, en le voyant, le Chef de cette troupe de Sauvages. — Je ſuis Eſpagnol, lui répondit Alonzo ; & je donnerois tout mon ſang pour le ſalut des Indiens. C'eſt leur intérêt qui m'engage ».... Comme il diſoit ces mots, ſes yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue, Alonzo ſe trouble ; la ſurpriſe, la joie, & l'attendriſſement ſuſpendent ſon réçit, & lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Caſas. « Ah ! dit-il d'une voix tremblante, eſt-ce Las-Caſas ? eſt-ce lui qu'on révère ici comme un Dieu » ? Et il embraſſe la ſtatue. « C'eſt lui-même, dit le Cacique. Eſt-il connu de toi ? — S'il eſt connu de moi ? lui, dont les ſoins, l'exemple, & les leçons ont formé ma jeuneſſe ! Ah ! vous êtes tous mes amis, puiſque ſes vertus vous ſont chères, & que vous en gardez le ſouvenir ». A ces mots, il

ſe jette dans le bras du Cacique. « D'où venez-vous ? ajouta-t-il ; où l'avez-vous laiſſé ? & quel prodige nous raſſemble» ? Deux frères, qu'une amitié ſainte auroit unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé des mouvemens plus doux, en ſe réuniſſant, après une cruelle abſence.

« Peuple, dit Capana, c'eſt l'ami de Las-Caſas que je rencontre ſur ces bords ». Auſſi-tôt le Peuple s'empreſſe à témoigner au Caſtillan le plaiſir de le poſſéder. « Tu es l'ami de Las-Caſas ! viens, que nous te ſervions », lui diſent les femmes Indiennes ; & d'un air ſimple & careſſant elles l'invitent à ſe repoſer. Cependant l'une va puiſer, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le criſtal, & revient lui laver les pieds ; l'autre démêle, arrange, attache ſur ſa tête les ondes de ſes longs cheveux ; l'autre, en eſſuyant la pouſſière dont ſon viſage eſt couvert, s'arrête & l'admire en ſilence.

Alonzo attendrit le Cacique en lui faiſant l'éloge de Las-Caſas ; & le Ca-

cique lui raconta le voyage de l'homme juste dans le vallon qui leur servoit d'asile. « Hélas ! ajouta le Sauvage, le croiras-tu ? Cet Espagnol que nous avions sauvé, à la prière de Las-Casas, c'est lui qui nous a perdus. — Lui ? — Lui-même. — Le malheureux vous a trahis ! — Oh non : ce jeune homme étoit bon. Mais son père étoit un perfide. Il l'a fait épier, comme il revenoit parmi nous ; & notre asile découvert, il a fallu l'abandonner. Las d'être poursuivis, nous cherchons un refuge dans le royaume des Incas. C'est à Quito que nous allons ; & pour éviter les montagnes, nous avons pris ce long détour. — C'est aussi à Quito que j'ai dessein d'aller, dit Molina » ; & il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les Peuples de ces bords, il avoit résolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeler à leur secours. « Ah ! lui dit le Cacique, je reconnois en toi le digne ami de l'homme juste ; il me semble voir dans tes yeux une étincelle de son ame. Sois notre

guide ; préfente-nous à l'Inca comme tes amis, & réponds-lui de notre zèle ».

La Colonie s'embarque, on remonte le fleuve; & lorfqu'affoibli vers fa fource, il ne porte plus les canots, on fuit le fentier qui pénètre à travers l'épaiffeur des bois. Les racines, les fruits fauvages, les oifeaux bleffés dans leur vol par les flèches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur courfe, ou pris dans des liens tendus & cachés fous leurs pas, fervent de nourriture à ce Peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la ftérilité fuccède à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois fi touffus, où la terre, trop vigoureufe, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des fables arides & que des rochers calcinés. Les Indiens en font épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils font arrivés fur la croupe de la montagne, il femble qu'un rideau fe

lève, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des saisons; jamais l'hiver n'a dépouillé ses rians côteaux; jamais l'été n'a brûlé ses campagnes. Le laboureur y choisit le temps de la culture & de la moisson. Un sillon y sépare le printemps de l'automne. La naissance & la maturité s'y touchent; l'arbre, sur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfans & leurs femmes, signes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un spectacle nouveau, que de voir tout un Peuple demander l'hospitalité. L'Inca, dès qu'il lui est annoncé, ordonne qu'on l'introduise, & qu'on l'amène devant lui. Il sort lui-même, avec la dignité d'un Roi, de l'intérieur de son palais, suivi d'une nombreuse Cour, s'avance jusqu'au vestibule, & y reçoit ces Etrangers.

Le jeune Espagnol, qui marchoit à côté du Cacique, saluoit le Monarque, & alloit lui parler ; mais il fut prévenu par les frémissemens & par les cris des Mexicains. « Ciel ! dirent-ils, un de nos oppresseurs ! Oui, poursuivit Orozimbo, je reconnois les traits, les vêtemens de ces barbares. Inca, cet homme est Castillan. Laisse-moi venger ma patrie ». En disant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'Inca mit la main sur la flèche. Cacique, lui dit-il, modérez cet emportement. Innocent ou coupable, tout homme suppliant mérite au moins d'être entendu. Parle, dit-il à Molina ; dis-nous qui tu es, d'où tu viens, ce qui t'amène, ce que tu veux de moi. Garde sur-tout d'en imposer ; & si tu es Castillan, ne sois point étonné de l'horreur que ta vue inspire à la famille de Montezume ».

« Ah ! s'il est vrai, lui dit Alonzo, leur ressentiment est trop juste ; & ce seroit peu de mon sang pour tout celui qu'on

a versé. Oui, je suis Castillan ; je suis l'un des barbares qui ont porté la flamme & le fer sur ce malheureux continent ; mais je déteste leurs fureurs. Je viens d'abandonner leur flotte. Je suis l'ami des Indiens. J'ai traversé des déserts pour venir jusqu'à toi, & pour t'avertir des malheurs dont ta patrie est menacée. Inca, si, comme on nous l'assure, la justice règne avec toi, si l'humanité bienfaisante est l'ame de tes lois & la vertu de ton empire, je t'offre le cœur d'un ami, le bras d'un guerrier, les conseils d'un homme instruit des dangers que tu cours. Mais si je trouve, dans ces climats, la nature outragée par des lois tyranniques, par un culte impie & sanglant, je t'abandonne, & je vais vivre dans le fond des déserts, au milieu des bêtes farouches, moins cruelles que les humains. Quant au Peuple que je t'amène, je ne connois de lui que sa vénération pour un Castillan, mon ami, & le plus vertueux des hommes. Je l'ai trouvé

trouvé portant l'image de ce respectable mortel. La voilà : je l'ai reconnue ; & dès-lors j'ai été l'ami d'un Peuple vertueux lui-même, puisqu'il adore la vertu. C'est par ses secours généreux que je suis venu jusqu'à toi. Je te réponds qu'il est sensible, intéressant, digne de l'appui qu'il implore. Il fuit son pays qu'on ravage ; & voilà son Cacique, homme généreux, simple & juste, dont tu te feras un ami, si tu sens le prix d'un grand cœur ».

La franchise & la grandeur d'ame ont un caractère si fier & si imposant par lui-même, qu'en se montrant, elles écartent la défiance & les soupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. « Viens, lui dit-il ; le guerrier & l'ami, le courage de l'un, les conseils de l'autre, tout sera bien reçu de moi. Ton estime pour ce Cacique & pour son Peuple me répond de leur foi ; & je n'en veux point d'autre gage ».

Il ordonna qu'on eût soin de pourvoir à tous les besoins de ses nouveaux sujets.

Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée; & Molina & le Cacique, reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagèrent la confiance & la faveur du Monarque avec les Héros Mexicains.

CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour ſur l'iſthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés & rebutés par ſes malheurs. Il vit bien que, pour impoſer ſilence à l'envie, & pour inſpirer ſon courage à des eſprits intimidés, ſa voix ſeule ſeroit trop foible ; il prit la réſolution de ſe rendre lui-même à la Cour d'Eſpagne, où il ſeroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entrepriſe.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de ſes Lieutenans qui s'étoit le plus ſignalé dans la conquête du Mexique.

La province de Gatimala étoit le prix de ſes exploits ; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en Monarque. Mais, toujours plus inſatiable de richeſſes & de

gloire, il regardoit d'un œil avide les régions du midi.

Dans ſon partage étoient tombés Amazili & Télaſco, la ſœur & l'ami d'Orozimbo : amans heureux, dans leur malheur, de vivre & de pleurer enſemble, de partager la même chaîne, & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs ; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo & les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces Monarques du midi, dont on lui vantoit les richeſſes. Il en conçut une eſpérance qui alluma ſon ambition.

Il avoit près de lui un Caſtillan appelé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, auſſi prudent qu'audacieux. « J'ai formé, lui dit-il, un grand deſſein : c'eſt à toi que je le confie. Nous n'avons encore travaillé l'un & l'autre que pour la gloire de Cortès : nos noms ſe perdent dans l'éclat du ſien. Il s'agit, pour nous, d'égaler l'honneur de ſa conquête, & peut-être de l'effacer. Au midi de ce

Nouveau Monde, eſt un Empire plus étendu, plus opulent que celui du Mexique : c'eſt le Royaume des Incas. Les neveux de Montezume ont eſpéré d'y trouver un aſile ; c'eſt par eux que je veux gagner la confiance du Monarque dont ils vont implorer l'appui. Le jeune & vaillant Orozimbo eſt à leur tête ; ſa ſœur & l'amant de ſa ſœur ſont au nombre de mes eſclaves : rien de plus vif & & de plus tendre que leur mutuelle amitié ; & celui qui leur promettra de les réunir, en obtiendra tout aiſément. Un vaiſſeau t'attend au rivage, avec cent Caſtillans des plus déterminés. Emmène avec toi mes captifs, Amazili & Télaſco ; emploie avec eux la douceur, les ménagemens, les careſſes ; aborde aux côtes du midi ; envoie à la Cour des Incas donner avis à Orozimbo que la liberté de ſa ſœur & de ſon ami dépend de toi & de lui-même ; qu'ils l'attendent ſur ton navire ; & que la faveur des Incas, l'accès de leur pays, l'heureuſe intelligence qu'il peut établir entre nous, eſt le prix

que je lui demande pour la rançon des deux esclaves que tu es chargé de lui rendre. Tu sens bien de quelle importance est l'art de ménager cette négociation, & avec quel soin les otages doivent être gardés jusqu'à l'événement. Je m'en repose sur ta prudence ; & dès demain tu peux partir ».

Il fit venir les deux amans. « Allez retrouver Orozimbo, leur dit-il ; je vous rends à lui. Votre rançon est dans ses mains ».

La surprise d'Amazili & de Télasco fut extrême : elle tint leur ame un moment suspendue entre la joie que leur causoit cette étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piége. Ils trembloient, ils se regardoient, ils levoient les yeux sur leur maître, cherchant à lire dans les siens. Amazili lui dit : « Souverain de nos destinées, que tu es cruel, si tu nous trompes ! Mais que ton cœur est généreux, si c'est lui qui nous a parlé ! — Je ne vous trompe point, reprit le Castillan. Il n'appartient qu'à des lâches d'in-

fulter à la foiblesse, & de se jouer du malheur ; je sais respecter l'un & l'autre. Je plains le sort de cet Empire, & je vous plains encore plus, vous, de qui la fortune passée rend la chûte plus accablante. Osez donc croire à mes promesses, que vous allez voir s'accomplir. — Ah ! lui dit Télasco, je t'ai vu porter la flamme dans le palais de mes pères ; j'ai vu tes mains rougies du sang de mes amis ; enfin tu m'as chargé de chaînes, & c'est le comble de l'opprobre : mais quelques maux que tu m'ayes faits, ils seront oubliés ; je te pardonne tout ; &, ce qu'on ne croira jamais, je te chéris & te révère. Vois à quel point tu m'attendris. Moi, qui jamais ne t'ai demandé que la mort, je tombe à tes pieds, je les baise, je les arrose de mes pleurs».

Alvarado les embrassa avec une apparence de sensibilité. « Si vous êtes reconnoissans de mes bienfaits, leur dit-il, le seul prix que j'ose en attendre, c'est que vous m'en soyez témoins auprès du vaillant Orozimbo. Dites-lui que, si je

fais vaincre, je fais auſſi mériter la victoire, & ménager mes ennemis, quand la paix les a déſarmés ». Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquèrent ſur le vaiſſeau qui leva l'ancre au point du jour.

La courſe fut aſſez paiſible (*a*) juſques vers les îles Galapes ; mais là, on ſentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide, auquel il fallut obéir, & ſe voir pouſſer ſur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le ſoleil fit ſon tour, ſans que le vent fût appaiſé. Il tombe enfin ; & bientôt après un calme profond lui ſuccède. Les ondes, violemment émues, ſe balancent long-temps encore après que le vent a

(*a*) Dans un conte très-intéreſſant, intulé *Ziméo*, imprimé à la ſuite du Poème des Saiſons, ſe trouve une deſcription aſſez ſemblable à celle-ci. Mais j'ai pris ſoin de conſtater que cette partie de mon Ouvrage étoit écrite & connue de mes amis avant que le conte de Ziméo fût fait. L'auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.

ceſſé. Mais inſenſiblement leurs ſillons s'applaniſſent ; & ſur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un ſouffle qui l'ébranle ; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois ſur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue, un vide profond & ſans bornes, le ſilence & l'immenſité, voilà ce que préſente aux matelots ce triſte & fatal hémiſphère. Conſternés & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes ; & le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuſe ſérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeſte. Ce ſoleil, dont l'éclat naiſſant ranime & réjouit la terre ; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans ; ce liquide criſtal des eaux, qu'avec tant de plaiſir nous contemplons du rivage, lorſqu'il réfléchit la lumière & répète l'azur des cieux, ne forment plus qu'un ſpectacle funeſte ; & tout ce

qui, dans la nature, annonce la paix & la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent. On les réduit, on les dispense d'une main avare & sévère. La nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide ; & plus les secours diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux : car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur & soutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immense, écarté, solitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours ; sa pensée & ses vœux s'y perdent ; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative

de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus fur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle & défait, fe montre au milieu de ces fpectres, dont il partage les tourmens; mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à fes foldats, les foutient, les appaife, & tâche de leur infpirer un refte d'efpérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, fon exemple, le refpect qu'il imprime, fufpend un moment leur fureur. Mais bientôt elle fe rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adreffant au Capitaine, lui parle en ces terribles mots:

« Nous avons égorgé, fans befoin, fans crime, ou du moins fans remords, des milliers de Mexicains : Dieu nous les avoit livrés, difoit-on, comme des victimes, dont nous pouvions verfer le fang. Un Infidèle une bête farouche,

ſont égaux devant lui ; on nous l'a répété cent fois. Tu tiens en tes mains deux Sauvages ; tu vois l'extrémité ou nous ſommes reduits ; la faim dévore nos entrailles. Livre-nous ces infortunés qui n'ont plus, comme nous, que quelques momens à vivre, & auxquels ta Religion t'ordonne de nous préférer ».

» Si cette reſſource pouvoit vous ſauver, leur répondit Gomès, je n'héſiterois pas ; je céderois, en frémiſſant, à l'affreuſe néceſſité ; mais ce n'eſt pas la peine d'outrager la nature, pour ſouffrir quelques jours de plus. Mes amis, ne nous flattons point : à moins d'un miracle évident, il faut périr. Dieu nous voit ; l'heure approche ; implorons le ſecours du ciel ». Cette réponſe les conſterna ; & chacun, s'éloignant dans un morne ſilence, alla s'abandonner au déſeſpoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaiſſeau languiſſoient en ſilence Amazili & Télaſco. Plus accoutumés à la ſouffrance, ils la ſupportoient ſans ſe plaindre ; ſeulement ils ſe re-

gardoient d'un œil attendri & mourant, & ils se disoient l'un à l'autre : « Je ne verrai plus mon frère, je ne verrai plus mon ami ».

Les Castillans, d'un air sombre & farouche, errans sans cesse autour d'eux, les regardoient avec des yeux ardens, & suivoient impatiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des Castillans, à leurs regards avides, à leurs frémissemens, aux mouvemens de rage qu'ils retenoient à peine, Télasco, qui croyoit les voir comme des tigres affamés, prêts à déchirer son amante, se tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ses lionceaux. Ses yeux étincelans étoient sans cesse ouverts sur eux, & les observoit sans relâche. Si quelquefois il se sentoit forcé de céder au sommeil, il frémissoit, il serroit dans ses bras sa tendre Amazili. « Je succombe, lui disoit-il ; mes yeux se ferment malgré moi ; je ne puis plus veiller à ta défense. Les cruels saisiront peut-être l'instant de mon sommeil, pour se

saisir de leur proie. Tenons-nous embrassés, ma chère Amazili ; que du moins tes cris me réveillent».

Gomès, qui lui-même observoit les mouvemens des Espagnols, leur fit donner quelque soulagement, du peu de vivres qui restoient, & les contint pendant ce jour funeste. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémissemens. Tout étoit consterné, tout resta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, pressant la main de Télasco : « Mon ami, si nous étions seuls, je te demanderois, dit-elle, de m'épargner une mort lente, de me tuer pour te nourrir, heureuse d'avoir pour tombeau le sein de mon amant, & d'ajouter mes jours aux tiens ! Mais ces brigands t'arracheroient mes membres palpitans ; &, à ton exemple, ils croiroient pouvoir te déchirer toi-même, & te dévorer après moi. C'est là ce qui me fait frémir. — O toi, lui répondit Télasco, ô toi, qui me fais encore aimer la vie, & résister à tant de maux, que

t'ai-je fait, pour désirer que je te survive un moment ? Si je croyois que ce fût un bien de prolonger les jours de ce qu'on aime, en lui sacrifiant les siens, crois-tu que j'eusse tant tardé à me percer le sein, à me couper les veines, & à t'abreuver de mon sang ? Il faut mourir ensemble ; c'est l'unique douceur que notre affreux destin nous laisse. Tu es la plus foible, & sans doute tu succomberas la première ; alors, s'il m'en reste la force, je collerai mes lèvres sur tes lèvres glacées, &, pour te sauver des outrages de ces barbares affamés, je te traînerai sur la poupe, je te serrerai dans mes bras, & nous tomberons dans les flots, où nous serons ensevelis ». Cette pensée adoucit leur peine ; & l'abîme des eaux, prêt à les engloutir, devint pour eux comme un port assuré.

Avec le jour enfin se lève un vent frais, qui ramène l'espérance & la joie dans l'ame des Castillans. Quelle espérance, hélas ! ce vent s'oppose encore

à leur retour vers l'orient, & va les pousser plus avant sur un océan sans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reste ; & quelque route qu'il faille suivre, elle est pour eux comme une voie de délivrance & de salut.

On présente la voile à ce vent si désiré ; il l'enfle : le vaisseau s'ébranle, & sur la surface ondoyante de cette mer, si long-temps immobile, il trace un vaste sillon. L'air ne retentit point de cris : la foiblesse des matelots ne leur permit que des soupirs & que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cîme du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'est une île ; on l'ose espérer, le Pilote même l'assure. Les cœurs flétris s'épanouissent ; les

les larmes de la joie commencent à couler ; & plus la diſtance s'abrège, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du ſoin de ranimer ſes ſoldats défaillans, Gomès leur fait diſtribuer le peu de vivres qu'on réſervoit pour le ſoutien des matelots. « Amis, dit-il, avant la nuit nous aurons embraſſé la terre ; là, nous oublierons tous nos maux».

Ces ſecours furent inutiles au plus grand nombre des Eſpagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides ; les autres, en frémiſſant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur préſentoit, & en maudiſſant la pitié qui les avoit fait s'abſtenir de la chair & du ſang humain. Quelques-uns, adoucis par la foibleſſe & la ſouffrance, libres de paſſions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatiſme & l'orgueil les avoient plongés, déteſtoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares ; & devenus hu-

mains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens qu'ils avoient ſi cruellement & ſi lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploroient ſa miséricorde ; ceux-ci tournoient leurs yeux mourans vers les eſclaves Mexicains ; & les traits douloureux du repentir étoient empreints ſur leur viſage. L'un deux, faiſant un dernier effort, ſe traîne aux pieds de Télaſco, & d'une voix entre-coupée par les ſanglots de l'agonie : « Pardonne-moi, mon frère, lui dit-il, demande pour moi à notre Dieu qu'il me pardonne». En achevant ces mots, il expira.

CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au dessus des eaux : c'étoient les îles qui depuis sont devenues célèbres sous le nom de *Mendoce*. On aborde, & on voit sortir d'un canal qui sépare ces îles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaisseau. Ces barques sont remplies de Sauvages d'une gaîté & d'une beauté ravissante, presque nus, désarmés, & portant dans la main des rameaux verts, où flotte un voile blanc, en signe de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Castillans, & brisé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes ; car le sentiment du besoin est le premier lien de la société. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil

plein de bonté que leur font les Sauvages, ils y répondent par les signes de la joie & de l'amitié. Les insulaires, sans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques sur le vaisseau ; & voyant sur tous les visages la langueur & la défaillance, ils en paroissent attendris : leur empressement & leurs caresses expriment la compassion, & le désir de soulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'hésita point à se livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature servit d'asile à son vaisseau ; & lui & les siens descendirent dans celle de ces îles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les Insulaires enchantés les conduisent dans leur village, au bas d'une colline, sur le bord d'un ruisseau, qui d'un ro-

---

(*a*) On l'a nommée depuis l'Isle Christine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épisode étoit écrit long-temps avant la découverte de l'île Ataïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

cher coule avec abondance, & ſerpente dans un vallon dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau ſont revêtues de feuillages; l'induſtrie, éclairée par le beſoin, y a réuni tous les agrémens de la ſimplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, eſt le ſymbole heureux de la ſécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc, & le carquois ſuſpendus ſous ces toits paiſibles, n'annoncent qu'un peuple chaſſeur: la guerre lui eſt inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à ſe repoſer; & à l'inſtant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi-nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en eſt un (*a*) que la nature ſemble avoir deſtiné, comme un lait nourriſſant, à ranimer l'homme affoibli par la vieilleſſe ou par la maladie. Ce fruit ſi délicat, ſi ſain, ſembla

(*a*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

faire couler la vie dans les veines des Castillans. Un doux sommeil suivit ce repas salutaire, & le peuple, autour des cabanes, se tint dans le silence, tandis que ses hôtes dormoient.

A leur réveil, ils virent ce bon peuple, se rassemblant le soir sous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à son repas. Des légumes, d'excellens fruits, une racine savoureuse dont ils font un pain nourrissant, des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la flèche a blessés, qu'a séduits l'hameçon ; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils savent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mélange : tels sont les mets & les breuvages dont ce peuple heureux se nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la salubrité du climat réparoient les forces des Castillans, Gomès observoit à loisir les mœurs, ou plutôt le naturel des Insulaires ; car ils ne connoissoient de lois que celles de l'instinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne

laiſſoit jamais au déſir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, ſe haïr entre eux, vouloir ſe nuire l'un à l'autre, auroit paſſé pour un délire. Le méchant, parmi eux, étoit un inſenſé, & le coupable un furieux. De tous les maux dont ſe plaint l'humanité dépravée, le ſeul qui fût connu de ce peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un ; ils l'appeloient *le long ſommeil.*

L'égalité, l'aiſance, l'impoſſibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au delà de ſa félicité préſente, devoient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards réunis formoient le conſeil de la République ; & comme l'âge diſtinguoit ſeul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieilleſſe, il ne pouvoit être envié.

L'amour ſeul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une ſociété ſi douce ; mais paiſible lui-même, il y étoit ſoumis à l'empire de la beauté. Le ſexe, fait pour dominer par l'aſcendant du plai-

fir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ſes conquêtes, ſans captiver l'amant favoriſé, ſans jamais s'engager ſoi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige; & la beauté, ce don partout ſi rare, l'étoit ſi peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel : sûr de trouver à chaque inſtant un cœur ſenſible & mille attraits, l'amant délaiſſé n'avoit pas le temps de s'affliger de ſa diſgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit ſolide ou fragile à leur gré. Le goût, le déſir le formoit; le caprice pouvoit le rompre; ſans rougir on ceſſoit d'aimer, ſans ſe plaindre on ceſſoit de plaire : dans les cœurs la haîne cruelle ne ſuccédoit point à l'amour; tous les amans étoient rivaux; tous les rivaux étoient amis; chacune de leurs compagnes voyoit en eux, ſans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits ou qu'elle feroit à ſon tour. Ainſi, la qualité de mère étoit la ſeule qui fût perſonnelle &

diſtincte : l'amour paternel embraſſoit toute la race naiſſante ; & par-là les liens du ſang, moins étroits & plus étendus, ne faiſoient de ce Peuple entier qu'une ſeule & même famille.

Les Eſpagnols ne ceſſoient d'admirer des mœurs ſi nouvelles pour eux. La nuit, ce peuple hoſpitalier, leur cédant ſes cabanes, n'en avoit réſervé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfans, & pour les mères. La jeuneſſe, au bord du ruiſſeau qui ſerpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour aſile que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danſes, ſe choiſir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre ; & quand le jour ceſſa de luire, quand l'aſtre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller ſon arc argenté, cette foule d'amans, répandue ſur un beau tapis de verdure, ne fit que paſſer doucement de la joie à l'amour, & des plaiſirs au ſommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour ſuivant, fit place à des

amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune insulaire pût donner à son amant, étoit d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le posséder seule ; & plus, en vantant son bonheur, elle lui procureroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle & lui revenoit glorieux.

Quelle espèce de culte pouvoit avoir ce Peuple ? On désiroit de s'en instruire ; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques statues révérées. Gomès voulut savoir quelle idée ces Insulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit : « Tu vois nos cabanes ; voilà l'image de celui qui nous apprit à les élever. Tu vois cet arc & ce carquois ; voilà l'inventeur de ces armes. Tu nous a vus tirer du feu du froissement du bois & du choc des cailloux ; voilà celui qui le premier découvrit à nos pères ce secret merveilleux. Regarde ces tissus d'écorce, dont nous sou-

mes à demi-vêtus ; l'art de les travailler nous est venu de celui-ci. Celui-là nous apprit à nouer les filets où les oiseaux & les poissons s'engagent. Près de lui se présente l'industrieux mortel qui nous a montré l'art de creuser les canots & de fendre l'onde à la rame. Cet autre imagina de transplanter les arbres, & il forma ce beau portique dont le hameau est ombragé. Enfin tous se sont signalés par quelque bienfait rare ; & nous honorons les images qui nous représentent leurs traits ».

CHAPITRE XXIV.

DES malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cet île enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amans du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens; il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appeloient. Tout ce qu'il put lui-même,

fut de se refuser à cet attrait si dangereux ; & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télasco, depuis leur séjour dans cette île, rappelés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. Ils ne ne se quittoient pas ; ils jouissoient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur asile : il ne manquoit à leur bonheur que de posséder Orozimbo. Ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Amazili ne voulut consentir à s'y mêler. « S'il n'y avoit que des Sauvages, dit-elle à Télasco, je n'hésiterois pas. Ils laissent à leurs femmes la liberté du choix ; & tu serois bien sûr du mien. Si une plus belle que moi te choisissoit aussi, je serois préférée, je le crois ; & s'il arrivoit qu'elle fût plus belle à tes yeux, je reviendrois pleurer dans la cabane, & je dirois : Il est heureux avec une autre que moi. Mais non, cela n'est pas possible ; & ce n'est pas la crainte de te voir infidèle qui m'inquiète & me retient ; c'est l'or-

gueil jaloux de nos maîtres, que je ne veux pas irriter. Quelqu'un d'eux prétendroit peut-être au choix de ton amante : ils ſont fiers, violens; ils ſeroient offenſés de voir préférer leur eſclave. Ah ! leur eſclave ſera toujours le maître abſolu de mon cœur. Fais donc entendre aux inſulaires que notre choix eſt fait, que nous ſommes heureux d'être uniquement l'un à l'autre ; ou, ſi quelqu'une de ces beautés te touche plus que moi, va te montrer au milieu d'elles : tous leurs vœux ſe réuniront; tu n'auras qu'à choiſir; & moi je te ſerai fidelle, &, en pleurant, je dirai au ſommeil de me laiſſer ſonger à toi ». Cette ſeule penſée faiſoit couler ſes larmes. Le Cacique les eſſuya par mille baiſers conſolans. « Qui, moi? dit-il, que je reſpire, que mon cœur palpite un inſtant pour une autre qu'Amazili ! Ne le crains pas ; ce ſeroit une injure. J'ai voulu, je l'avoue, aſſiſter à ces danſes, pour me voir préférer par toi : car tu ſais que j'aime la gloire ; & il eſt doux d'être envié. Mais puiſque

tu crains d'exciter la jalousie des Castillans, je cède à tes raisons. Soyons fidellement unis, & laissons à ces malheureux, qui ne connoissent point l'amour, les vains plaisirs de l'inconstance ». On fut surpris de leur refus; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure & presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légères, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, & leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivresse; & leur ravissement ressembloit au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, sembloient toutes se disputer la conquête des Castillans: ainsi l'exigeoit le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix

eux-mêmes ; mais, le jour ſuivant, la beauté reprit ſes droits, & choiſit à ſon tour. Alors ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appelons l'amour, cette paſſion triſte, inquiète, & jalouſe, commence à verſer ſes poiſons dans l'ame des Caſtillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en uſurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les Inſulaires, ils intimident leurs compagnes, ils effarouchent les plaiſirs.

Gomès reçut, à ſon reveil, les juſtes plaintes des Indiens. « Tu nous as amené, lui dirent-ils, des bêtes féroces, & non pas des hommes. Nous les rappelons à la vie ; nous partageons avec eux les dons que nous fait la nature ; nous les invitons à nos jeux, à nos feſtins, à nos plaiſirs ; & les voilà qui nous menacent & qui nous glacent de frayeur. Ils veulent, entre nos compagnes, choiſir, & ſe voir préférés. Qu'ils ſachent que le premier droit de la beauté c'eſt d'être libre. Nos femmes ſont toutes charmantes, & c'eſt leur faire injure, que de vouloir

vouloir gêner leur choix. Si tes compagnons veulent vivre en bonne intelligence avec nous, qu'ils tâchent de nous ressembler ; qu'ils soient bienfaisans & paisibles. S'ils sont méchans, remmène-les ».

Gomès sentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les suites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarement où les esprits étoient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre alloit en croissant. Les soldats se disoient entre eux, que leur retour étoit impossible vers le rivage américain ; que le vent d'orient, qui régnoit sur ces mers, s'opposeroit à leur passage ; que, par un miracle visible, le ciel les avoit conduits dans un asile fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de soins, & au milieu de l'abondance ; que résolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, & ne connoissoient plus de Chef auquel ils dussent obéir. C'en étoit fait, si les Insulaires, révoltés de l'ingratitude

& de l'orgueil des Castillans, n'avoient pris eux-mêmes la résolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuse de leurs hôtes, & les laissant s'abandonner aux charmes des plaisirs, aux douceurs du sommeil, ils se saisirent de leurs armes, & les jetèrent dans la mer.

Gomès, instruit de ce désastre, assembla les siens, & leur dit : « Nos armes nous sont enlevées. Ce Peuple se venge : il s'est lassé de vos mépris. Plus adroit que nous, plus agile, il seroit aussi courageux. Mieux que nous il feroit usage de la flèche & du javelot. Il connoît les retranchemens de ses bois & de ses montagnes ; & des îles voisines, les Peuples ses amis l'aideroient à nous accabler. Laissez-moi donc vous ménager une retraite assurée ; &, en attendant, évitez tout ce qui peut troubler la paix ».

A ce discours, les Castillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent, les plus impétueux se sentirent

glacés. Alors un vieillard se présente, & parle ainsi aux Castillans : « Il y eut, du temps de nos pères, un méchant parmi eux : il vouloit dominer ; il vouloit que tout lui cédât ; que tout ne fut fait que pour lui. Nos pères le saisirent, quoiqu'il fût fort & vigoureux ; ils lui lièrent les pieds & les mains avec la branche du saule, & le jetèrent dans la mer. Nous n'y avons jeté que vos armes. Eloignez-vous, & nous laissez en paix. Nous voulons être heureux & libres. Vous avez cette plaine immense de l'océan à traverser ; nous vous donnerons, pour le voyage, du bois, de l'eau, des vivres ; mais ne différez pas. Pour vous, dit-il aux deux Mexicains, vous avez le choix de rester avec nous, ou de partir avec eux : car tout ce qui respire l'air que nous respirons, devient libre comme nous-mêmes. Ici la force n'est employée qu'à protéger la liberté ».

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, & accusèrent les Indiens de trahison. « Nous ne vous

avons point trahis, reprit le vieillard Indien. Vos armes vous donnoient sur nous trop d'avantage ; & vous en avez abusé. Nous vous avons réduits, comme il est juste, à l'égalité naturelle. A présent, voulez-vous la paix ? Nous l'aimons ; & vous partirez de ces bords sans avoir reçu de nous la plus légère offense. Voulez-vous la guerre ? Nous la détestons, mais la liberté nous est plus chère que la vie. Vous aurez le choix du combat. Nous partagerons avec vous nos flèches & nos javelots ; & nous nous détruirons, jusqu'à ce qu'il ne reste aucun de vous pour nous faire injure, ou aucun de nous pour la souffrir ».

Ce courage vulgaire, qui n'est dans l'homme qu'un sentiment de supériorité, abandonna les Castillans. Ils se repentirent d'avoir aliéné un Peuple si brave & si juste ; & ils supplièrent Gomès de les réconcilier ensemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à se laisser fléchir ; & dès-lors toute liaison fut rompue entre les deux Peuples. Mais

les devoirs de l'hoſpitalité n'en étoient pas moins obſervés. La même abondance régnoit dans les cabanes des Caſtillans; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Telaſco n'eurent pas long-temps à ſe conſulter. « Renoncerons-nous à revoir ton frère & mon ami? dit Télaſco à ſon amante. Non, dit-elle, je ne puis vivre ſur des bords où je ſerois sûre de ne le revoir jamais. Gomès nous donne l'eſpérance de nous rejoindre à lui; partons ».

Rien de plus rare, ſur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomez fut long-temps à l'attendre; & lorſqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriſer ſon retour. Il aſſemble les ſiens. « Compagnons, leur dit-il, n'attendons pas que l'on nous chaſſe. Le vent nous ſeconde; partons, & partons ſans regret:

(*a*) Cela n'arrive qu'au décours de la lune.

cette terre inconnue n'eût été pour nous qu'un tombeau. Vivre ſans gloire, ce n'eſt pas vivre. Etre oublié, c'eſt être enſeveli. Allons chercher des travaux qui laiſſent de nous quelque trace. L'influence de l'homme ſur le deſtin du monde, eſt la ſeule exiſtence honorable pour lui, la ſeule au moins digne de nous ».

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entre eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abîme, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots que prononça Gomès frappèrent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumière; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On

le ſuit, on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant : « Que vont-ils devenir ? Ils étoient ſi bien parmi nous ! Pourquoi ne pas y vivre en paix ? Ils nous appeloient leurs amis, & nous ne demandions qu'à l'être. Mais non : ils ſont méchans ; qu'ils partent. Ils nous auroient rendus méchans ».

Les Caſtillans, de leur côté, regrettoient cette île charmante. Tous les yeux y étoient attachés, tous les cœurs gémiſſoient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue ; & les ſoucis d'un long & pénible voyage viennent ſe mêler aux regrets d'avoir quitté ce fortuné ſéjour.

CHAPITRE XXV.

Bientôt l'inconſtance des vents ſe fit ſentir, & tint la flotte dans de continuelles alarmes; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle; & l'art du Pilote ne s'exerça qu'à diriger ſa courſe vers l'aurore, ſans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, juſqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port, & le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du déſaſtre qui vengeoit ſa patrie ſur ces malheureux Caſtillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit preſſé l'Inca, roi de Quito, de ſe mettre en défenſe. « Il n'eſt pas beſoin, diſoit-il, d'élever des remparts ſolides, des murs de ſable & de gazon ſuffiſent pour rebuter les Caſtillans. De tous les dangers de la guerre ils ne crai-

gnent que les lenteurs. C'eſt à Tumbès qu'ils vont deſcendre ; c'eſt ce port qu'il faut protéger ».

Ce plan de défenſe approuvé, Alonzo ſe chargea lui-même d'aller préſider aux travaux. Orozimbo voulut le ſuivre ; & par les champs de Tumibamba, ils ſe rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Eſpagnol chez ce Peuple, ſon premier hôte, fut célébré par des tranſports de reconnoiſſance & d'amour. « Eh quoi ! lui dit le bon Cacique, tu ne m'as donc pas oublié ? Tu as bien raiſon ! Mon Peuple & moi, nous n'avons ceſſé de parler du généreux & cher Alonzo. Ils m'ont demandé que le jour où tu vins parmi nous, fût célébré, tous les ans, comme une fête. Tu crois bien que j'y ai conſenti. C'en eſt une de te revoir ; & les larmes de joie que tu nous vois répandre, en ſont de fidèles témoins ».

Les travaux qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour ſuivant, & ſont pouſſés avec ardeur. Ils s'avançoient ; le fort qui dominoit la plaine, & qui me-

naçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un soir, qu'avec Orozimbo & le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte de la forteresse, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit saisi les Espagnols, & qui dépeuploit leurs pays pour dévaster un nouveau monde, il aperçut de loin le vaisseau de Gomès qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde, & ne doutant pas que ce ne fût le vaisseau de Pizarre : « Les voilà, les voilà, dit-il. Quelle diligence incroyable a si fort pressé leur retour ? Le ciel les seconde, les vents semblent leur obéir ». Comme il disoit ces mots, tout à coup, au milieu d'une sérénité perfide, un tourbillon de vent s'élève sur la mer. Les flots, qu'il roule sur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & semblent bouillonner. Dans le même instant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaisse, s'étend, s'arrondit, se prolonge en colonne ; & cette colonne fluide, dont la base touche à la mer, forme une pompe, où l'onde

émue, cédant au poids de l'air qui la presse à l'entour, monte jusqu'au nuage, & va lui servir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe*; &, à la vue du danger qui menaçoit les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il se souvint seulement que leur patrie étoit la sienne, & son cœur fut saisi de crainte & de compassion.

Gomès eut beau se hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui enveloppoit son vaisseau, le vent le saisit, l'entraîna jusques sous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba comme un déluge sur le navire, & l'engloutit.

« Le ciel est juste, s'écria Orozimbo. Qu'ainsi périssent tous les brigands qui ont ravagé, détruit, inondé de sang ma patrie ! Cacique, lui dit Molina, réservez votre haîne & vos malédictions pour les heureux coupables. Le malheur a le droit

ſacré de purifier ſes victimes ; & celui que le ciel punit, devient comme innocent pour nous ». Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater. « Pardon, dit-il ; j'ai tant ſouffert ! j'ai tant vu ſouffrir mes amis » !

Le calme renaît. La colonne & le navire avoient diſparu. Mais, peu d'inſtans après, on aperçut de loin deux malheureux, échappés du naufrage, qui nageoient à l'aide d'un banc dont ils s'étoient ſaiſis. Ah ! s'écrie Orozimbo, ils reſpirent encore, il faut les ſecourir. Cacique, hâtez-vous ; détachez des canots, pour les ſauver, s'il eſt poſſible. Je vais au devant d'eux ». Il dit, & ſoudain ſe jette à la nage. Un canot le ſuivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embraſſoient.

Ces malheureux étoient ſa ſœur & ſon ami, qui, prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Caſtillans, & plus exercés à la nage. « On vient à nous,

courage, ma chere Amazili, disoit Télasco : soutiens-toi ; nous touchons au salut. — Ah ! je succombe, disoit-elle ; ma foiblesse est extrême ; mes défaillantes mains vont abandonner leur appui. Si l'on tarde un moment encore, c'en est fait, tu ne me verras plus ».

Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive ; il se penche, il tend les bras : « Venez, dit-il, ô qui que vous soyez, vous êtes nos amis, puisque vous êtes malheureux ». Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente empêcha de le reconnoître. Amazili saisit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans ses bras, l'enlève, & reconnoît sa sœur, une sœur adorée. Il jette un cri. « Ciel ! est-ce toi ? ma sœur ! ma cher Amazili ! Ah ! laisse-moi, dit-elle, d'une voix expirante, & sauve Télasco ». A ce nom, Orozimbo, la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où son ami surnage encore ; il le saisit par

les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enlève son ami.

Télasco, qui l'a reconnu, succombe à sa joie; il l'embrasse, & sentant ses genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télasco revient le premier d'un long évanouissement, mais c'est pour partager la crainte & la douleur de son ami. Livide, glacée, étendue entre son frère & son amant, Amazili respire à peine. Orozimbo sur ses genoux soutient sa tête languissante, dont les yeux sont fermés encore, & sur ce visage, où se peint la paleur de la mort, il verse un déluge de larmes. Télasco cherche inutilement, à travers sa paupière, quelques étincelles de vie. « Tu respires, lui disoit-il; mais tu as perdu le sentiment. Tu n'entends plus ma voix! Ton ame va-t-elle s'éteindre, & ton cœur se glacer? Après tant de périls, après t'avoir

ſauvée, ô moitié de mon ame ! la mort, la mort cruelle te ſaiſit dans nos bras ! O mon cher Orozimbo, le jour qui nous raſſemble ſera-t-il le plus malheureux de tes jours & des miens ! N'as-tu revu ta ſœur que pour l'enſevelir ? n'as-tu embraſſé ton ami, ne l'as-tu retiré des flots, que pour le voir, déſeſpéré, s'y précipiter pour jamais » ?

Cependant le canot avoit abordé au rivage, & le Cacique & Molina ne ſavoient que penſer de cet événement. Ah ! vous voyez le plus heureux des hommes, ſi je puis ranimer cette femme expirante, leur dit Orozimbo : c'eſt ma ſœur ; voilà cet ami dont je vous ai tant de fois parlé. Le ciel réunit dans mes bras ce que j'ai de plus cher au monde. Ah ! s'il eſt poſſible, aidez-moi à rendre la vie à ma ſœur ».

Lorſqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumière, elle crut, au ſortir d'un pénible ſommeil, être abuſée par un ſonge. Elle regarde autour d'elle ; elle n'oſe en croire ſes yeux. « Quoi !

dit-elle, est-ce vous ? mon frère ! mon ami ! Parlez, rassurez-moi. — Oui, tu revois Télasco. — Tous mes sens sont troublés ; mon ame est égarée ; je ne sais encore où je suis. Télasco ! j'étois avec toi, & nous allions périr ensemble. Mais mon frère ! — Il est dans tes bras. Notre bonheur est un prodige. — Hélas ! je suis trop foible pour l'excès de ma joie. Viens, Télasco, retiens mon ame sur mes lèvres ; je sens qu'elle va s'échapper ». Elle achève à peine ces mots ; & sans un déluge de larmes qui soulagea son cœur, elle alloit expirer. Télasco recueillit ces larmes. « Rends le calme à tes sens, respire, ô mon unique bien ! lui disoit-il, vis pour aimer, pour rendre heureux un frère, un époux qui t'adorent. — Mon ami ! mon frère ! c'est vous ! redisoit-elle mille fois en leur tendant les mains ; je retrouve tout ce que j'aime ! Dites-moi sur quels bords, & quel prodige nous rassemble. Sommes-nous chez un Peuple ami ? — Vraiment ami, lui dit Alonzo ; & je vous réponds

de son zèle. Voilà son roi qui nous est dévoué; & plus loin, par delà ces hautes montagnes, règne un Monarque plus puissant, qui nous comble de ses bienfaits ».

La joie & le ravissement de ces trois Mexicains ne peut se concevoir. Ils ne se lassoient point d'entendre mutuellement leurs aventures; & le souvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faisoit frémir tour à tour.

Cependant le rempart s'élève; Alonzo le voit s'achever. Il instruit, il exerce le Cacique & son Peuple à la defense de leurs murs; & après avoir tout prévu, tout disposé pour leur défense, il retourne auprès de l'Inca, suivi de ses trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la sœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en se voyant dans son Palais, ils croyoient être au sein de leur patrie, dans la Cour des Rois leurs aïeux.

Mais ce Monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur

procuroit. Une profonde mélancolie s'est emparée de son ame. Puissant, aimé, révéré de son Peuple, il fait des heureux, & il ne l'est point. La fortune, envieuse de ses propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domestiques aux douceurs apparentes de la prospérité.

CHAPITRE XXVI.

La confiance d'Ataliba autorisoit Alonzo à chercher dans son ame le secret de cette tristesse dont il le voyoit consumé. « Inca, lui dit-il, j'appréhende que le danger qui te menace, & dont j'ai voulu t'avertir, ne t'ait frappé trop vivement ».

« Tu me soulages, lui dit l'Inca, en interrogeant ma tristesse. Je n'osois t'affliger ; cependant j'ai besoin qu'un ami s'afflige avec moi. Ecoute. Il s'agit de mes droits au trône que j'occupe, & d'où l'Inca, Roi de Cusco, s'obstine à vouloir me chasser. J'aurois besoin, auprès de lui, d'un Ministre éclairé, & d'un médiateur habile ; & j'ai jeté les yeux sur toi. Veux-tu l'être ? — Oui, répond Alonzo, si ta cause est juste. — Elle est juste ; & tu vas toi-même en juger. Apprends donc quel fut le génie de cet Empire dès sa naissance ; dans

quelle vue il a été fondé; & comment, destiné à s'agrandir sans cesse, il ne pouvoit, sans s'affoiblir, n'être pas enfin partagé».

« Autrefois ce pays immense étoit habité par des Peuples sans lois, sans discipline, & sans mœurs. Errans dans les forêts, ils vivoient de leur proie, & des fruits qu'une terre inculte sembloit produire par pitié. Leur chasse étoit une guerre que l'homme faisoit à l'homme. Les vaincus servoient de pâture aux vainqueurs. Il n'attendoient pas le dernier soupir de celui qu'ils avoient blessé, pour boire le sang de ses veines (*a*) ; ils le déchiroient tout vivant. Ils faisoient des captifs, & ils les engraissoient pour leurs festins abominables. Si ces captifs avoient des femmes, il les laissoient s'unir ensemble, ou ils rendoient eux-mêmes leurs esclaves fécondes, & ils dévoroient les enfans ».

« Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct de la reconnoissance, adoroient,

(*a*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 12.

dans la nature, tout ce qui leur faisoit du bien, les montagnes mères des fleuves, les fleuves mêmes & les fontaines qui arrosoient la terre & la fertilisoient, les arbres qui donnoient du bois à leurs foyers, les animaux doux & timides dont la chair étoit leur pâture, la mer abondante en poissons, & qu'ils appeloient leur nourrice (*a*). Mais le culte de la terreur étoit celui du plus grand nombre».

« Ils s'étoient fait des Dieux de tout ce qu'il y avoit de plus hideux, de plus horrible ; car il semble que l'homme se plaise à s'effrayer. Ils adoroient le tigre, le lion, le vautour, les grandes couleuvres ; ils adoroient les élémens, les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices ; ils se prosternoient devant les torrens dont le bruit imprimoit la crainte, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui vomissoient sur eux des tourbillons de flamme & des rochers brûlans».

(*a*) *Mama Cocha*, mère mer.

« Après avoir imaginé des Dieux cruels & sanguinaires, il fallut bien leur rendre un culte barbare comme eux. L'un crut leur plaire en se perçant le sein, en se déchirant les entrailles ; l'autre, plus forcené, arracha ses enfans de la mamelle de leur mère, & les égorgea sur l'autel de ses Dieux altérés de sang. Plus la nature frémissoit, plus la Divinité devoit se réjouir. On croyoit pouvoir tout attendre des Dieux à qui l'on immoloit tout ce qu'on avoit de plus cher (*a*).

» Celui dont les rayons animent la nature, vit cet égarement ; & il en eut pitié. Il n'est pas étonnant, dit-il, que des insensés soient méchans. Au lieu de les punir de s'égarer dans les ténèbres, envoyons-leur la vérité ; ils marcheront à sa lumière. Il ne m'est pas plus difficile d'éclairer leur intelligence, que d'éclairer leurs yeux ».

« Il dit, & il envoye dans ces climats sauvages deux de ses enfans bien aimés,

(*a*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 2.

le sage & vertueux Manco, & la belle Oello, sa sœur & son épouse (*a*) ».

« Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit célèbre & révéré où ces enfans du Soleil descendirent (*b*). Les Sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux, pour l'arroser ; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à vaquer aux soins domestiques, à servir leurs époux avec un zèle tendre, à élever leurs enfans ».

» Au don des arts, ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du Soleil leur père, ce culte inspiré par l'amour, fondé sur la reconnoissance, & qui ne coûta jamais un soupir à la na-

(*a*) Garcil. liv. 1, chap. 15.

(*b*) Au bord d'un lac, à une lieu de Cusco. Les Incas y avoient élevé un magnifique temple au Soleil.

ture, ni un murmure à la raiſon, fut la première de ces lois & l'ame de toutes les autres ».

« L'homme, étonné de voir ſi près de lui des biens qu'il ne ſoupçonnoit pas, l'abondance, la sûreté, la paix, crut recevoir un nouvel être. Ses beſoins ſatisfaits, ſes terreurs diſſipées, le plaiſir d'adorer un Dieu propice & bienfaiſant, le devoir d'être juſte & bon à ſon exemple, la facilité d'être heureux, la bienveillance mutuelle, le charme enfin d'une innocente & paiſible ſociété captiva tous les cœurs. Honteux d'avoir été aveugles & barbares, ces Peuples ſe laiſsèrent apprivoiſer ſans peine, & ranger ſous de douces lois. Cuſco fut bâti par leurs mains ; cent villages l'environnèrent (*a*) ; & le vénérable Manco, avant d'aller ſe repoſer auprès du Soleil ſon père, vit proſpérer, dès ſa naiſſance, l'Empire qu'il avoit fondé ».

(*a*) Treize à l'Orient, trente à l'Occident, vingt au Nord, quarante au midi.

« Son fils aîné lui succéda (*a*) ; &, comme lui, par la douceur, la persuasion, les bienfaits, il recula les bornes de cet heureux Empire ».

« Le fils aîné de celui-ci (*b*) fit respecter ses armes, mais ne les employa qu'à rendre ses voisins dociles, sans tremper ses mains dans leur sang ».

« Son successeur (*c*) fut moins heureux : les Peuples qu'il vouloit gagner, le forcèrent de les combattre (*d*). Le premier combat fut sanglant ; mais le vainqueur, par ses vertus, se fit par-

---

(*a*) SINCHI ROCA, deuxième Roi. Il conquit vingt lieues de pays, au midi.

(*b*) LOQUE YUPANGUÉ, troisième Roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au sud, & vingt du couchant au levant.

(*c*) MAÏTA CAPAC, quatrième Roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de *Cunti Suyu*.

(*d*) Ceux de *Cayaviri*, peuple du midi, qu'il assiégea sur leur montagne. Il combattit aussi les *Collas* au passage d'une rivière, les Peuples des montagnes d'*Atom-Funa*, & ceux de *Villili* & *Dallia* au couchant.

donner sa victoire. Sa valeur apprit à le craindre ; sa clémence apprit à l'aimer ».

« Le fils aîné de ce héros (*a*) fit des conquêtes encore plus vastes, sans coûter ni larmes ni sang aux Peuples qu'il soumit à son obéissance. Son retour à Cusco fut le plus beau triomphe : il y fut porté par des Rois ».

« Les Incas qui lui succédèrent (*b*), furent obligés quelquefois, pour dompter des Peuples féroces, d'assiéger leur retraite, de les y repousser, & de leur

---

(*a*) CAPAC YUPANGUÉ, cinquième Roi. Ses conquêtes s'étendoient, au couchant, jusqu'à la mer ; au midi, jusqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas* ; à l'orient, jusqu'au pied de la montagne des *Antis* ; au nord, jusqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca*.

(*b*) ROCA, surnommé *Pleure-sang*, sixième Roi.

Septième, VIRACOCHA.

Huitième, PACHACUTEC.

Neuvième, YUPANGUÉ.

Dixième, TUPAC YUPANGUÉ.

Onzième, HUAÏNA CAPAC, père des deux Incas régnans.

laisser prendre conseil de la nécessité. Mais nos armes les attendoient, & ne les provoquoient jamais. On avoit pour maxime de les abandonner, plutôt que de les détruire, s'ils s'obstinoient à vivre indépendans & malheureux. La paix alloit au devant d'eux, toujours indulgente & facile, & n'exigeant de ces rebelles que de consentir à goûter les biens qu'elle leur présentoit (*a*). Engager le monde à être heureux, fut le grand projet des Incas. Un culte pur, de sages lois, des lumières, des arts utiles, étoient les fruits de la victoire ; & ils les laissoient aux vaincus. Telle a été, pendant onze règnes, leur ambition & leur gloire ; tel a été le prix de leurs travaux ».

« Cependant, plus on étendoit les li-

(*a*) Lorsqu'assiégés sur leurs montagnes, ils manquoient de subsistances, & qu'on trouvoit leurs enfans & leurs femmes paissant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs pères & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

mites de cet Empire, plus on avoit de peine à les garder. Dans tout l'espace de dix règnes, l'Empire n'avoit vu qu'une seule révolte. Mon père, le plus doux & le plus juste des Rois, en vit trois, l'une vers le nord, deux au midi de ces montagnes. Les extrémités reculées n'étoient plus sous les yeux du Monarque. Vers l'aurore, on avoit franchi la haute barrière des Andes (*a*); on touchoit à la mer dans les régions du couchant; vers le nord & vers le midi, nous avions encore à pénétrer dans des déserts profonds & vastes; enfin le plan de nos conquêtes embrassoit tout ce continent. Il exigeoit donc un partage entre les enfans du Soleil».

« Mon père, après avoir conquis cette vaste & riche province, a cru que le moment du partage étoit arrivé. Il avoit épousé deux femmes; l'une étoit Ocello, sa sœur; l'autre, Zulma, fille du sang

(*a*) Montagnes des Antis, depuis appelées *Cordelières*.

des Rois (*a*). Huafcar eft l'aîné des enfans d'Ocello ; il pofsède Cufco, la ville du Soleil, & l'Empire de nos ancêtres. Je fuis l'aîné des enfans de Zulma ; & la province de Quito, ce fruit des exploits de mon père, eft l'héritage qu'en mourant il a bien voulu me laiffer ».

« A-t-il pu difpofer d'un bien qu'il ne tenoit que de lui-même, qu'il ne devoit qu'à fa valeur ? C'eft ce qui caufe, entre mon frère & moi, des débats qui feront fanglans, s'il me force à prendre les armes ».

« Mon frère eft altier & fuperbe. Son froid orgueil ne fut jamais fléchir. Au mépris de la volonté & de la mémoire d'un père, il exige de moi que je defcende du trône, & que je me range fous fes lois. Tu fens fi je puis m'y réfoudre. J'aime mon frère ; il m'eft affreux de voir fa haîne me pourfuivre ; il m'eft affreux de penfer que fon Peuple & le mien

(*a*) Des Caciques, Rois de *Quito*, avant la conquête de cette province.

vont être ennemis l'un de l'autre, & qu'une guerre domeſtique, allumée entre les Incas, va les livrer, demi-vaincus, à un oppreſſeur étranger. Mais ce ſceptre, ce diadême, c'eſt de mon père que je les tiens; laiſſerai-je outrager mon père ? Il n'eſt rien qu'à titre d'égal, d'allié, de frère & d'ami, Huaſcar n'obtienne de moi. Veut-il étendre ſes conquêtes par delà les bords du Mauli (*a*), ou ſur le fleuve des Couleuvres (*b*) ? Je le ſeconderai. Lui reſte-t-il encore, dans les vallées de Naſca ou de Piſco, quelques rebelles à dompter ? Je l'aiderai à les ſoumetre. Ses ennemis ſeront les miens. Mais pourquoi demander ma honte ? pourquoi vouloir déshonorer & avilir ſon propre ſang ? Les larmes que tu vois s'échapper de mes yeux, te ſont témoins de ma franchiſe. Je déſire ardemment la paix : je ſuis ſenſible, mais je ſuis violent, & je me crains ſur-tout moi-

(*a*) Rivière du Chili.

(*b*) *Amarumayu*, aujourd'hui la rivière de la *Plata*.

même. C'eſt à toi, cher Alonzo, à nous ſauver des maux dont la diſcorde nous menace. Va trouver mon frère à Cuſco. L'humanité réſide dans ton cœur, & la vérité ſur tes lèvres ; ta candeur, ta droiture, l'aſcendant naturel de ta raiſon ſur nos eſprits, enfin ce charme ſi touchant que tu donnes à tes paroles, le fléchira peut-être, & nous épargnera d'effroyables calamités. Ne crains pas d'exprimer trop vivement l'horreur que me fait la guerre civile ; mais auſſi ne crains pas d'aſſurer que jamais je n'abandonnerai mes droits. Mon père, en mourant, m'a placé ſur un trône élevé, affermi par lui-même ; il faut m'en arracher ſanglant».

Alonzo ſentit l'importance & les difficultés d'une telle entremiſe ; mais il voulut bien s'en charger ; & tout fut préparé dans peu pour donner à ſon ambaſſade une ſplendeur qui répondît à la majeſté des deux Rois.

CHAPITRE XXVII.

Avant le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix sous de favorables auspices, fit un sacrifice au Soleil. Les Mexicains y assistèrent, & Alonzo lui-même, sans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les Vierges du Soleil, admises dans son temple, servoient le Pontife à l'autel. C'est de leur main qu'il recevoit le pain du sacrifice (*a*) ; & l'une d'elles, après l'offrande, le présentoit aux Incas.

La destinée de Cora voulut qu'en ce jour solennel ce fût elle qui dût remplir ce ministère si funeste.

Alonzo, par une faveur signalée du Monarque, étoit placé auprès de lui. La Prêtresse s'avance, un voile sur la tête,

(*a*) Ce pain étoit fait du maïs le plus pur; on l'appeloit *Cancu*.

&

& le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baissés ; mais ses longues paupières en laissoient échapper des feux étincelans. Ses belles mains trembloient ; ses lèvres palpitantes, son sein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur sensible. Heureuse si ses yeux timides ne s'étoient pas levés sur Alonzo ! Un regard la perdit ; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de son repos & de son innocence. Lui, dont la grâce & la beauté, chez les féroces antropophages, avoient apprivoisé des cœurs nourris de sang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une vierge, simple, tendre, ingénue, & faite pour aimer ! Ce sentiment, dont la nature avoit mis dans son sein le germe dangereux, se développa tout à coup.

Dans le tressaillement que lui causa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit ; son cœur suspendit tout à coup &

redoubla ſes battemens. Un friſſon rapide eſt ſuivi d'un feu brûlant qui coule dans ſes veines ; & ſur ſes genoux défaillans elle a peine à ſe ſoutenir.

Son miniſtère enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, préſent à ſes eſprits, ſemble l'être encore à ſes yeux. Interdite & confuſe de ſon égarement, elle jette un regard ſuppliant ſur l'image du Soleil ; elle y croit voir les traits d'Alonzo. « O Dieu ! dit-elle, ô Dieu ! quel eſt donc ce délire ? Quel trouble ce jeune Etranger a mis dans tous mes ſens ! Je ne me connois plus ».

Le ſacrifice & les vœux offerts, l'Inca, ſuivi de ſa Cour, ſe retire ; les Prêtreſſes ſortent du temple, & rentrent dans l'aſile inviolable & ſaint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ſes jours dans une paiſible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une priſon triſte & funeſte. Elle ſentit tout le poids de ſa chaîne ; & ſon cœur ne déſira plus qu'un déſert & la liberté, un déſert où

fût Alonzo : car elle ne cessoit de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de se plaindre à lui, comme s'il eût été présent. « Quoi ! jamais, jamais, disoit-elle, l'illusion que je me fais ne sera qu'une illusion ! Ah ! pourquoi t'ai-je vu, charme unique de ma pensée, si je suis condamnée à ne plus te revoir ? Ah ! du moins, avant que j'expire, viens, mortel adoré, viens voir quel ravage ta seule vue a causé dans un foible cœur ; viens voir & plaindre ta victime. Où es-tu ? Daignes-tu penser à moi, à moi, qui brûle, qui me meurs du désir, sans espoir, de te revoir encore ? Hélas ! quel malheur est le mien ! Je sens qu'un pouvoir invincible m'attire sans cesse vers lui ; sans cesse mon ame s'élance hors de ces murs pour le chercher ; dans la veille & dans le sommeil, lui seul occupe mes esprits ; je donnerois ma vie pour qu'un seul de mes songes pût se réaliser, ne fût-ce qu'un moment, & ce moment, on l'a retranché de ma vie ! O Dieu bienfaisant ! est-ce toi qui te plais à

tyrannifer, à déchirer un cœur fenfible? Tu fais fi le mien confentoit au ferment que t'a fait ma bouche. Un pouvoir abfolu me l'a fait prononcer ; mais la nature, par un cri qui a dû s'élever jufqu'à toi, réclamoit dans le même inftant contre une injufte violence. Mon cœur n'eft point parjure ; il ne t'a rien promis. Rends-moi donc à moi-même. Hélas ! fuis-je digne de toi ? Trop foible, trop fragile, un feul moment, tu le vois, un feul regard a mis le trouble dans mon ame : éperdue, infenfée, je ne commande plus à ma raifon ni à mes fens». A ces mots, profternée, & n'ofant plus voir la lumière du Dieu qu'elle croyoit trahir, elle fe couvroit le vifage de fon voile arrofé de larmes. Mais bientôt l'image d'Alonzo, & cette penfée accablante, *Je ne le verrai plus*, venant s'offrir encore, faifoient éclater fa douleur. « O mon père ! qu'avez-vous fait? que vous avois-je fait moi-même ? pourquoi me féparer de vous ? pourquoi m'enfevelir vivante ? Hélas ! j'avois pour

vous une vénération si tendre ! je vous aurois servi avec tant de zèle & d'amour ! O mon père ! mon père ! vous m'auriez vue auprès de vous, douce consolation de votre paisible vieillesse, partager avec mon époux le devoir de vous rendre heureux, élever sous vos yeux mes enfans... Mes enfans ! ah ! jamais je ne serai mère ; jamais ce nom cher & sacré ne fera tressaillir mon cœur. Ce cœur est mort aux sentimens les plus tendres de la nature : ses penchans les plus doux, ses plaisirs les plus purs me sont interdits pour jamais ».

Cet éclair rapide & terrible, qui embrase à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit frappé le jeune Espagnol au même instant que la jeune Indienne. Etonné de voir tant de charmes, ému, troublé jusqu'à l'ivresse, d'un seul regard qu'elle lui avoit lancé, il la suivit des yeux au fond du temple ; & il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne.

Il veut rappeler sa raison ; il se reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de son ame ; vain reproche ! efforts inutiles ! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un seul regard de la Prêtresse a versé au fond de son cœur le doux poison de l'espérance. Des vœux indissolubles, un étroit esclavage, une garde incorruptible & vigilante, une austère prison, il voit tout ; & il espère encore. Il lui est impossible de posséder Cora, mais non pas d'avoir su lui plaire ; « & si elle m'aimoit, disoit-il, si elle savoit que je l'adore, si nos deux cœurs, d'intelligence, pouvoient du moins s'entendre, ah ! ce seroit assez ».

En s'occupant d'elle sans cesse, il passoit mille fois le jour par tous les mouvemens d'un amour insensé. Mais la réflexion le rendoit à lui-même, & lui faisoit voir l'imprudence & la honte de ses transports. Chez un Peuple religieux, oser tenter un sacrilège ! dans la Cour d'un Roi, son ami, violer les droits de

l'hofpitalité ! expofer celle qu'il aimoit à l'opprobre & au châtiment qui fuivroient l'oubli de fes vœux ! C'étoient autant de crimes, dont un feul eût fuffi pour faire frémir Alonzo. Il en repouffoit la penfée, bien réfolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir fa profonde mélancolie autour de l'enceinte facrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des Vierges étoit vafte & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majeftueufe ajoutoit encore au refpect qu'imprimoit ce lieu révéré. « C'eft fous ces arbres, difoit-il, que la belle Cora refpire. Hélas ! peut être elle y gémit ; & ni la pitié ni l'amour n'oferoient entreprendre de rompre fes liens. Ces murs font élevés, la garde en eft févère ; mais combien ne feroit-il pas facile encore d'y pénétrer ! C'eft leur fainteté qui les garde. L'amour, cet ennemi fatal du repos & de l'innocence, l'amour, tel que je le reffens, n'eft point connu de ce bon Peuple. L'habitude à ne défirer que les biens qui lui font permis, le fait marcher paifible-

ment dans l'étroit sentier de ses loix. Qu'elles sont cruelles ces lois, dont la jeunesse, la beauté, l'amour, font les tristes victimes ! Qu'il seroit juste & généreux de les en affranchir » ! A ces mots, effrayé lui-même de sentir tressaillir son cœur, il s'éloignoit. « Ah ! disoit-il, est-ce-là ce projet si beau, si magnanime qui m'avoit amené à la Cour de l'Inca ! Je m'annonce comme un héros ; je finis par être un perfide, un foible & lâche ravisseur » !

Ainsi sa vertu combattoit ; elle auroit triomphé sans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvemens de la crainte & de la pitié.

CHAPÍTRE XXVIII.

HEUREUX les Peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, & des dépouilles de la terre ! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes ; le laboureur y sème & y moissonne en paix. Mais malheur aux Peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cîme s'élève au-dessus des nues ! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts, des rochers calcinés, des métaux brûlans & liquides, des flots de cendre & de bitume qu'il lançoit, & qui, dans leur chûte, s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux Peuples que la fertilité de ce terrain per-

ſide attache : les fleurs, les fruits, & les moiſſons couvrent l'abîme ſous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre eſt pénétrée, ſont les exhalaiſons du feu qui la dévore : ſa richeſſe, en croiſſant, préſage ſa ruine ; & c'eſt au ſein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ſes heureux poſſeſſeurs. Tel eſt le climat de Quito. La ville eſt dominée par un volcan terrible (*a*), qui, par de fréquentes ſecouſſes, en ébranle les fondemens.

Un jour que le Peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, ſemoit, moiſſonnoit (car ce riche vallon préſente tous ces travaux à la fois), & que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tiſſus de laine dont le Pontife & le Roi ſont vêtus, un bruit ſourd ſe fait d'abord entendre dans les entrailles

(*a*) Pichencha. Voyez la deſcription de ce volcan & ſes éruptions en 1538 & 1660, dans la Relation du voyage de M. de la Condamine.

du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer, lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais chancèlent & menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, & sa cîme entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment, & lancent dans les airs des éclats de rocher brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe & terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige, & s'y creuser un lit vaste & profond.

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde, & reste immobile. Il n'oseroit entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les Prêtres du Soleil, les uns,

tremblans, s'élancent hors du temple ; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur Dieu. Les Vierges éperdues sortent de leurs palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête ; & courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

Alonzo seul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémissantes voix. Dans le péril de la nature entière, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent son oreille, lui semblent tous être le siens. Egaré, frémissant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aîle tremblante, voltige autour de la prison où sa palombe est enfermée, ou tel plutôt que la lionne, qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piége où l'on a pris ses lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un passage. Transporté de joie, il gravit sur les débris du mur sacré. Il pénètre dans cet asile où nul mortel ja-

mais n'osa pénétrer avant lui. Les ténèbres le favorisent : un jour lugubre & sombre a fait place à la nuit ; la nuit n'est éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne ; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Erèbe, ne laisse voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les Prêtresses du Soleil courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroit inutilement l'une d'elles entre ses compagnes. Alonzo reconnoît Cora. Les graces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font distinguer de loin. Il retient ses premiers transports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. « Cora, lui dit-il de la voix la plus douce & la plus sensible, un Dieu veille sur vous, & prend soin de vos jours ». A cette voix, Cora s'arrête intimidée ; & à l'instant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obs-

curité, découvre aux yeux de la Prêtresse son amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement soudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora se précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Espagnol. Il la soutient, il la ranime, il tâche de la rassurer. « O toi, lui dit-il, que j'adore depuis que je t'ai vue au temple, toi pour qui seule je respire, Cora, ne crains rien : c'est le ciel qui t'envoie un libérateur. Suis-moi, Quittons ces lieux funestes ; laisse-moi te sauver ».

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à son guide. Il l'emporte ; il franchit sans peine les débris du mur écroulé ; & le premier asile qui s'offre à sa pensée, est le vallon de Capana, du Cacique ami de Las-Casas.

« Où vais-je ? lui disoit Cora ; la frayeur a troublé mes sens. Je ne sais où je suis ; je ne sais même qui vous êtes. Que vais-je devenir ? Ayez pitié de moi. — Vous êtes, lui dit Alonzo, sous la garde d'nn homme qui ne res-

pire que pour vous. Je vous mène loin du danger, dans un vallon délicieux, où un Cacique, mon ami, vous recevra comme sa fille. — Ah ! cachez-moi plutôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va de ma vie ; il y va de bien plus ! Vous ignorez la loi terrible que vous me faites violer. Me voilà hors de cet asile où je devois vivre cachée. Je suis les pas d'un homme, après avoir fait vœu de fuir à jamais tous les hommes. A quoi m'exposez-vous ? Ah ! plutôt laissez-moi périr ».

« Cora, lui répondit Alonzo, le premier devoir de tout ce qui respire, comme son premier sentiment, c'est le soin de sa propre vie ; & dans un moment où la mort vous environne & vous poursuit, il n'est ni vœu ni loi qui doive s'opposer à ce mouvement invincible. Quant tout sera calmé, demain avant l'aurore, vous rentrerez dans ces jardins, où vos compagnes effrayées auront passé la nuit sans doute, & le secret de votre absence ne sera jamais révélé ».

Cependant le péril s'éloigne, & bientôt il s'évanouit. La terre cesse de trembler, le volcan cesse de mugir. Cette pyramide de feu, qui s'élevoit du sommet de la montagne, s'émousse, & paroît s'enfoncer; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel étoit obscurci, commencent à se dissiper; un vent d'orient les chasse vers la mer. L'azur du ciel s'épure; & l'astre de la nuit, par sa consolante clarté, semble vouloir rassurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & sa tendre compagne traversoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblans de la lune, perçant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & se jouer parmi les fleurs. « Respire, ma chère Cora, dit Alonzo, repose-toi; & dans le calme & le silence d'une nuit qui nous favorise, laisse-moi me rassasier du plaisir de te voir, d'adorer tant de charmes». Cora consentit à s'asseoir. Le premier soin d'Alonzo fut de cueillir

des fruits, qu'il vint lui présenter. Le doux savinte, le palta, d'un goût plus ravissant encore, la moelle du coco, son jus délicieux, furent les mets de ce festin.

Assis aux genoux de Cora, Alonzo respiroit à peine. Le trouble, le saisissement, cette timidité craintive qui se mêle aux brûlans desirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, suspendent son impatience. Il presse de ses mains, il presse de ses lèvres la main tremblante de Cora. « Fille du ciel, lui disoit-il, est-ce bien toi que je possède, toi, l'unique objet de mes vœux? Qui m'eût dit qu'un prodige, dont frémit la nature, s'opéroit pour nous réunir, & qu'il n'épouvantoit la terre, que pour nous dérober aux yeux de tes surveillans inhumains? Un Dieu, sans doute, a pris pitié de mon amour & de mes peines. Ah! profitons de sa faveur. Nous voilà seuls, libres, cachés, & n'ayant pour témoin que la nuit, qui jamais n'a trahi les tendres amans. Mais ces instans

si précieux s'écoulent; n'en perdons plus aucun; &, si je te suis cher, dis-moi : Sois heureux. — « Sois heureux, dit-elle » ; & dès ce moment un nuage se répandit sur l'avenir.

A leurs yeux tout s'est embelli. La sérénité de la nuit, la solitude, le silence ont pour eux un charme nouveau. « Ah ! le délicieux séjour ! disoit Cora. Pourquoi chercher un autre asile ? Cette douce clarté, ces gazons, ces feuillages semblent nous dire : Où voulez-vous aller ? où serez-vous mieux qu'avec nous ? — O douce moitié de moi-même, dit Alonzo, ainsi toujours puisses-tu te plaire avec moi ! Passons ici la nuit, & demain, dès l'aube du jour, fuyons des lieux où tu es captive. Allons . . . . que fais-je ? où le destin nous conduira : fût-ce dans un antre sauvage, j'y vivrois heureux avec toi ; & sans toi, je ne puis plus vivre ». Ainsi le fol amour faisoit parler Alonzo. Cora le pressoit dans ses bras ; & il sentoit tomber sur son visage les larmes qu'elle répandoit. « Mon ami,

lui dit-elle, éloignons, s'il se peut, une prévoyance affligeante. Je suis avec toi, je ne veux m'occuper que de toi : qu'un bien que j'ai tant souhaité ne soit pas mêlé d'amertume ».

Cora ne savoit point encore le nom de son amant ; elle désira de l'entendre, & le répéta mille fois. Il lui parla de sa patrie ; il voulut même la flatter de la douce espérance de voir un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en fut point abusée, & la réflexion cruelle écarta cette illusion. Enfin le sommeil suspendit tous les mouvemens de leurs ames ; & Cora, aux genoux d'Alonzo, reposa jusqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiseaux, & leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux, & il voit Cora : ses yeux parcourent mille charmes. Il approche sa bouche de ces lévres de rose, où la volupté lui sourit ; il en respire l'haleine ; & son ame y vole, attirée par un souffle délicieux.

Cora s'éveille ; un tressaillement, mêlé

de frayeur & de joie, exprime ſon émotion. « Eſt-ce toi, dit-elle en ſe précipitant dans le ſein d'Alonzo, eſt-ce bien toi que je retrouve ? Ah ! je croyois t'avoir perdu. — Non, Cora, non ; raſſure-toi : nous ne ferons point ſéparés. Mais hâtons-nous : voici l'aube du jour ; gagnons le détroit des montagnes ; & ſur la foi de la Nature, qui nourrit les hôtes des bois, cherche avec moi, dans leur aſile, la liberté, le premier des biens après l'amour. — Ah ! cher Alonzo, dit Cora, que ne ſuis-je ſeule, avec toi, dans ces forêts où elle règne ! que n'y ſuis-je inconnue au reſte des mortels » ! Et, en diſant ces mots, elle le ſerroit dans ſes bras ; elle frémiſſoit ; & ſes yeux, attachés ſur ceux de ſon amant, ſe rempliſſoient de larmes. Attendri & troublé lui-même, il la preſſe de lui avouer ce qui l'agite. Elle s'effraye du coup qu'elle va lui porter ; mais elle cède enfin. « Délices de mon ame, mon cher Alonzo, lui dit-elle, mon cœur eſt déchiré ; le tien va l'être ; mais par-

donne : un devoir ſacré, un devoir terrible m'enchaine ; il va m'arracher de tes bras ; voici le moment d'un éternel adieu. — Ah ! que dis-tu, cruelle ? — Ecoute. En me dévouant aux autels, mes parens répondirent de ma fidélité. Le ſang d'un père, d'une mère, eſt garant des vœux que j'ai faits. Fugitive & parjure, je les livrerois au ſupplice ; mon crime retomberoit ſur eux ; & ils en porteroient la peine : telle eſt la rigueur de la loi. — O Dieu ! — Tu fremis ! — Malheureuſe ! qu'as tu fait ? qu'ai-je fait moi-même ? s'écria-t-il en ſe précipitant le front contre terre & en s'arrachant les cheveux. Que ne m'as-tu montré plutôt l'abîme où je tombois, où je t'entraînois ? . . . . Laiſſe-moi. Ton amour, ta douleur, tes larmes redoublent l'horreur où je ſuis . . . Que veux-tu ? que je te remmène ? Tu veux ma mort . . . . Te retenir ! oh ! non ; je ne ſuis pas un monſtre. Je ne ſouffrirai pas que tu ſois parricide ; je ne le ſouffrirai jamais. Va-

t-en . . . . cruelle ! . . . Arrête ! arrête ! Je me meurs ».

Cora, désolée & tremblante, étoit revenue à ses cris, étoit tombée à ses genoux. Il la regarde, il la prend dans ses bras, l'arrose de ses pleurs, se sent baigner des siens, lui jure un éternel amour; &, dans l'excès de sa douleur, il s'égare & s'oublie encore. « Que faisons nous ? lui dit Cora; voilà le jour. Si nous tardons, il ne sera plus temps; & mon père, & ma mère, & leurs enfans, tout va périr. Je vois le bûcher qui s'allume. — Viens donc, viens, lui dit-il, avec le regard sombre, l'air farouche du désespoir» ; & tout à coup s'armant de force, de cette force courageuse qui foule aux pieds les passions, il la prend par la main, &, marchant à grands pas, la remmène, pâle & tremblante, jusqu'au pied de ces murs, où elle va cacher son crime, son amour, & son désespoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été, jusqu'au moment de cette fatale entre-

vue, qu'un délire confus & vague : elle n'en connut bien la force que lorsqu'elle en eut possédé l'objet. Sa passion, en s'éclairant, a redoublé de violence ; le souvenir & le regret en sont devenus l'aliment ; & le désir, sans espérance, toujours trompé, toujours plus vif & plus ardent, en est le supplice éternel.

Mais du moins elle est sans remords & sans frayeur sur l'avenir. Le désordre de cette nuit, où chacun trembloit pour soi-même, n'a pas permis qu'on s'aperçût de sa fuite & de son absence; elle ne se fait point un crime de l'égarement où l'ont précipitée le péril, la crainte, & l'amour. Sa plus cruelle prévoyance est d'être en proie au feu qui la consume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant est plus malheureux. Il éprouve les mêmes peines, & de plus un souci rongeur qui le tourmente incessamment.

Oh ! sous combien de formes, diversement cruelles, l'amour tyrannise les cœurs ! Alonzo trembloit d'être père ; & ce danger, que l'innocence déroboit

aux yeux de Cora, étoit sans cesse présent aux siens. Il se rappelle avec effroi les plus doux momens de sa vie, & déteste l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant il fallut partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il sentit son ame, attirée par une force irrésistible, se détacher de lui, s'élancer vers les murs où son amante gémissoit.

CHAPITRE XXIX.

UNE route immenſe, applanie d'une extrémité de l'Empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abîmes, & les torrens (*a*), monument prodigieux de la grandeur des Incas; & ſur cette route les arſenaux diſtribués par intervalles, les hoſpices ſans ceſſe ouverts aux voyageurs, les forteresses & les temples, les canaux qui dans les campagnes faiſoient circuler l'eau des fleuves (*b*), les mer-

(*a*) La route de Quito à Cuſco, & par delà, avoit cinq cents lieues. Elle fut faite ſous le règne de *Huaïna Capac*. Sous le même règne, l'on en fit une de la même étendue dans le plat pays, & pluſieurs autres qui traverſoient l'Empire du centre aux extrémités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettoient les vallées au niveau des collines.

(*b*) Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur du ſud au nord.

veilles de la nature, dans des climats nouveaux pour le jeune Efpagnol, rien ne put effacer Cora de fa penfée. Son image, qu'en foupirant il écartoit toujours, lui revenoit fans ceffe.

Enfin l'impérieufe voix de l'amitié fe fit entendre. Alonzo tout à coup fortit comme d'un long délire; & en approchant de Cufco, les foins dont il étoit chargé commencèrent à l'occuper. Il fe fit précéder par trois Caciques, & s'annonça au Monaque en ces mots: « Un homme né par delà les mers, & vers les bords d'où le Soleil fe lève, un Caftillan, reçu dans la Cour de ton frère, vient te voir, & t'apporte des paroles de paix ».

La renommée des Caftillans étoit parvenue à Cufco; & ce nom, devenu terrible, frappa le fuperbe Huafcar. Il envoya au devant d'Alonzo une partie de fa Cour, & le reçut lui-même dans toute la fplendeur de la majefté des Incas, élevé fur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs mêmes étoient

revêtus de ce métal éblouiſſant, ayant à ſes pieds vingt Caciques, & à ſes côtés vingt tribus d'Incas deſcendans de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de ſi auguſte, en fut ſaiſi d'étonnement. Le Prince, avec une bonté majeſtueuſe, lui fit ſigne de s'approcher, & de parler.

« Inca, lui dit Alonzo, c'eſt un préſent du ciel, qu'un frère vertueux & tendre ; c'eſt un don du ciel, non moins rare, qu'un véritable ami. Réjouis-toi : le ciel t'a donné l'un & l'autre dans le Roi de Quito. Son ame m'eſt connue, & mon cœur, qui jamais n'a ſu mentir, répond du ſien. Vous êtes tous deux menacés par un ennemi redoutable, qui s'avance de l'orient. Vous avez beſoin l'un de l'autre pour réſiſter à ſes efforts. Réunis, vous pouvez le vaincre ; diviſés, vous êtes perdus. L'Inca ton frère demande ton ſecours, & t'offre celui de ſes armes. Tel eſt l'objet de l'ambaſſade dont il m'honore auprès de toi ».

« J'ai bien voulu t'entendre, lui ré-

pondit l'Inca, quoiqu'envoyé par un rebelle ; mais, avant tout, n'es-tu pas toi-même un de ces Etrangers nouvellement descendus sur nos bords, & qui, dans les campagnes d'Acatamès, ont semé l'épouvante ? Tu te dis Castillan ; c'est, je crois, le nom qu'on leur donne ; ils viennent, dit-on, comme toi, des bords de l'orient ».

« Oui, je suis du nombre de ceux que l'on a vus sur ce rivage, lui dit Alonzo. Je cherchois la gloire sur leurs pas : je n'ai vu que le crime ; & je les ai abandonnés. J'aime la bonne foi, j'honore la droiture & la grandeur d'ame ; & c'est ce qui m'attache à ce généreux Prince qui te parle ici par ma voix. Tous les deux nés du même sang, enfans du même père, aimez-vous, & vivez en paix ; vous serez heureux & puissans ».

« S'il se souvient, reprit Huascar, de quel père nous sommes nés, qu'il se rappelle aussi quels rangs nous a marqués la naissance. Le Soleil n'a donné qu'un Maître à cet Empire ; le règne de son

fils doit être l'image du sien. Il n'a point d'égal dans le ciel ; & je n'en veux point sur la terre ».

« Inca, lui répondit Alonzo, je veux bien parler ton langage, & supposer ce que tu crois. N'aimes-tu pas assez les hommes, & n'estimes-tu pas assez les lois de tes aïeux, pour souhaiter que l'univers fût rangé sous ces lois paisibles » ?

« Sans doute, répondit l'Inca, je le souhaite, & je l'espère : c'est la volonté du Soleil ; les temps la verront s'accomplir ».

« Et alors, poursuivit Alonzo, le monde n'aura-t-il qu'un Roi, comme il n'a qu'un Soleil ? La sagesse d'un homme étendra-t-elle ses regards aussi loin que l'astre du jour étend l'éclat de sa lumière ? Tu n'oserois le croire ; ose donc avouer que ta vigilance a des bornes, que ta puissance en doit avoir, & qu'il seroit injuste de vouloir envahir ce que l'on ne peut gouverner ».

« Etranger, quelle est ton audace, interrompit l'Inca, de venir me marquer les limites de ma puissance » ?

« Ce n'eſt pas moi, lui dit Alonzo, c'eſt la nature qui les a marquées ; je ne dis que ce qu'elle a fait. Je t'avertis que tu es homme par ta foibleſſe, quand tu veux être un Dieu par ton ambition ».

« Je ſuis homme, mais je ſuis Roi, reprit l'Inca ; & ce nom ſeul t'apprend le reſpect qui m'eſt dû ».

« Sache lui dit Alonzo, que mes pareils parlent aux Rois ſans les flatter, & les reſpectent ſans les craindre. Il ne tient qu'à toi de me voir à tes pieds ; mais commence par être juſte, & par honorer la mémoire d'un père qui fut Roi lui-même. C'eſt de ſa main que ton frère a reçu le ſceptre que tu lui diſputes ; & en déſavouant le don qu'il lui a fait, tu l'inſultes dans ſon tombeau, & tu foules aux pieds ſa cendre ».

L'Inca frémit ; mais ſon orgueil l'emporta ſur ſa piété. « Mon père, dit-il, a vieilli ; & dans cet état de défaillance, l'homme eſt crédule & facile à tromper. Il a cédé aux artifices d'une femme ambitieuſe ; & pour le fils de l'étrangère, il

a déshérité celui que les ſages lois de Manco lui avoient donné pour ſucceſſeur ».

« Il t'a remis lui dit Alonzo, tout ce qu'il avoit reçu : il n'a diſpoſé que de ſa conquête ».

« Si, comme lui, chacun de nos Rois, dit le Prince, eût diſſipé ce qu'il avoit acquis, où ſeroit leur empire ? L'unité de pouvoir en fait la grandeur & la force; & mon père, qui, ſans partage, l'avoit reçu de ſes aïeux, devoit le laiſſer ſans partage. On l'a ſurpris ; & ſans ceſſer d'honorer ſes vertus, de révérer ſa cendre, je puis déſavouer un moment de foibleſſe, qui lui fit oublier mes droits ».

« Apprends lui dit Alonzo, qu'au nord de ces climats, un Empire auſſi vaſte, plus puiſſant que le tien, vient d'être ravagé, détruit, inondé du ſang de ſes Peuples, pour avoir été diviſé. Ses Princes, à peine échappés au glaive du vainqueur, ſe ſont réfugiés dans la Cour de l'Inca ton frère ; & leur malheur atteſte ce que je te prédis. Un ennemi

terrible va vous trouver tous deux affoiblis, défaits l'un par l'autre. Ah ! songe à sauver ton Empire ; & quand la foudre est sur ta tête & l'abîme à tes pieds, tremble, malheureux Prince, tremble toi-même, au lieu de menacer ».

Toute la Cour qui l'entendoit, parut troublée à ce langage ; l'Inca lui-même en fut ému. Mais dissimulant sa frayeur sous les dehors de la fierté : « C'est, dit-il, à l'usurpateur à prévenir les maux dont il seroit la cause, & à se ranger sous mes lois ».

« Ne l'espère pas, dit Alonzo, consterné de sa résistance. Ataliba, couronné par un père expirant, ne croira jamais avoir usurpé ce qu'il a reçu de son père. Il regarde sa volonté comme une inviolable loi. Il faut, pour le chasser du trône, l'en arracher sanglant : je te répète ses paroles. C'est à toi de voir si tu veux te baigner dans le sang d'un frère, d'un frère vertueux, qui t'aime, qui fait sa gloire & son bonheur d'être ton allié, ton ami le plus tendre ; qui te conjure,

au nom d'un père, de ne pas révoquer les dons qu'il lui a faits ; qui te conjure, au nom de ſon Peuple & du tien, de ne pas le forcer à une guerre impie. Diſpoſe de lui, de ſes armes : il ne craint point la guerre ; il a ſous ſes drapeaux un Peuple fidèle & vaillant ; il a vingt Rois autour de lui, tous auſſi dévoués que moi. Tout ce qu'il craint, c'eſt de verſer le ſang de ſes amis, de ſa famille, de ces Peuples, qui, ſujets de vos pères, nés ſous les mêmes lois, ſont ſes enfans comme les tiens. Conſulte, comme lui, ton cœur : il doit être bon, magnanime, ſenſible au moins à la pitié. Il ne s'agit pas de régler entre nous tes droits & les ſiens ; de pareils débats n'ont jamais été vidés que par les armes. Il s'agit de ſavoir lequel des deux perd le plus à céder. Il y va, pour lui, d'un royaume ; pour toi, d'une province inutile à ta gloire, à ta puiſſance, à ta grandeur. Il défend, avec ſa couronne, l'honneur de ſon père & le ſien ; & à ces intérêts qu'oppoſes-tu ?

l'orgueil de ne point souffrir de partage ! Vois si cela mérite d'allumer entre vous les feux d'une guerre civile, au moment qu'un péril commun vous presse de vous réunir ».

Le fier Huascar n'en voulut pas entendre davantage. Mais la franchise courageuse, la noble fermeté d'Alonzo laissèrent dans tous les esprits l'étonnement & le respect ; l'Inca lui-même en fut saisi. « Je ne sais, disoit-il, mais cette race d'hommes a quelque chose d'imposant & de supérieur à nous. Je veux gagner la bienveillance & l'estime de celui-ci. Qu'on lui rende tous les honneurs qui sont dus à son ministère & à la dignité dont il est revêtu ».

Il l'admit à sa table ; & prenant avec lui le ton de l'amitié : « Castillan, lui dit-il, je veux bien accéder, autant que je le puis sans honte, à la paix que tu me proposes. Qu'Ataliba garde son apanage ; qu'il règne à Quito, j'y consens, mais tributaire de l'Empire, & obligé de rendre hommage à l'aîné des fils du Soleil ».

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba ſubît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter ſans l'en inſtruire ; &, en attendant ſa réponſe, il eut le temps de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, la floriſſante ville du Soleil.

Fin du tome premier.

TABLE

Des Chapitres du premier Volume.

Fin de la Table du Tome premier.







